This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

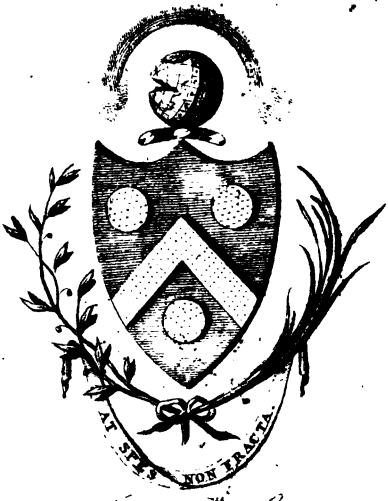
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581094 9

437



James Hope

ANNEX

NKO

THEATRE
COMPLET
DE M. MERCIER.
TOME SECOND.

THEATRE COMPLET DEM. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

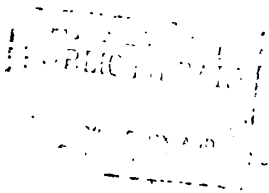
NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez B. V L A M.
A LEIDE,
Chez J. M U R R A Y.

M D C C L X X V I I I.

37877



G.F. Fritzschius. Fecit.

LE JUGE.

LE JUGE,

DRAME

EN TROIS ACTES,

EN PROSE.

PRÉFACE.

IL est du devoir de l'homme de lettres de s'appliquer à ranimer les mœurs & les principes de chaque condition ; il affermit ainsi la base de la société dans laquelle il vit, & il contribue, autant qu'il est en lui, à maintenir l'ordre public, source de tout avantage particulier.

Quoique les leçons de la morale n'aient pas une force coactive, néanmoins le charme de l'admiration qu'inspirent nécessairement de belles mœurs, invite à les adopter, & ne laisse pas toujours le tableau sans effet. Il est muet par lui-même, mais il parle quand l'œil vient à fixer ses touchantes couleurs. Il faut en détourner la vue, dès qu'on ne veut pas avoir un entretien avec sa conscience.

De tous les états de la société, il n'en est point de plus important & de plus délicat que celui de Juge, & qui demande plus de lumieres, de droiture, de courage & de sagesse. C'est sur lui que repose le droit respectif de la propriété, gage de la vie &

de l'exiſtence. L'homme integre & vertueux dans les fonctions de la Magiſtrature, ſemble ajouter à la nobleſſe, à la dignité, ou, pour mieux dire, à la ſainteté de ſon miniſtere.

Il y avoit diverſes manieres d'enviſager ce ſujet. On pouvoit uſer de grands moyens, offrir une action pathétique, produire du ſpectacle, montrer un innocent dans les fers, prêt à tomber ſous le glaive des Loix, & ſauvé du ſupplice par la fermeté du Juge; mais c'eût été, je crois, déshonorer l'humanité, que d'ériger en vertus & d'expoſer à la louange des hommes, des actions qui ſemblent devoir leur être naturelles. Les préconiſer, ſeroit peut-être alors faire la ſatyre la plus violente de la nature humaine.

Pour mieux diſtinguer l'homme juſte, il étoit plus eſſentiel, je penſe, de le mettre dans une de ces épreuves, où l'inſtinct moral ne ſe ſouleve pas tout-à-coup, où l'on ne preſſent pas le remords à la ſuite de l'erreur, où l'inſidieuſe raiſon vient offrir des palliatifs trompeurs, où enfin la meſure du juſte paroît d'abord inappréciable, & ne peut être ſentie que par une ame ſévere & délicate, ſuſceptible même des ſcrupules de ce ſentiment excluſif qu'on nomme équité. Une telle ame ſaura bientôt comme elle doit ſe déterminer, & tiendra avec d'autant plus de fermeté à ſes principes, qu'elle pouvoit les oublier ſans paſſer pour coupable aux yeux des hommes.

Voilà le Juge qu'on a voulu préſenter, au riſque d'être moins intéreſſant ; on a préféré de peindre ce caractere de vertu qui n'a pas beſoin d'appuis étrangers & qui n'en eſt pas moins ferme, qui ſe concentre dans le cœur de l'homme juſte, repréſentant ſur un petit théâtre obſcur comme s'il étoit devant l'aſſemblée de la Nation, & qui, loin d'ambitionner l'éloge, & les diſcours de la renommée, ne ſoupçonne pas même ſa grandeur.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MONREVEL, *Seigneur.*

M. DE LEURYE, *Juge.*

MADAME DE LEURYE.

GIRAU, *Laboureur.*

FEMME GIRAU.

THERESE, *fille de* M. DE LEURYE, *âgée de onze ans.*

LES ENFANS DE GIRAU.

UN DOMESTIQUE.

UNE SERVANTE.

La Scene eſt chez M. DE LEURYE, *dans la Seigneurie du Comte de Monrevel.*

LE JUGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente l'appartement de M. de Leurye, Juge. Il eſt aſſis devant un Bureau, & courbé ſur des papiers qu'il lit avec une profonde attention; deux bougies preſque entierement conſumées ſont à gauche. Il a un coude appuyé ſur la table, & il couvre ſon front de ſa main.*)

SCENE PREMIERE.

M. DE LEURYE, *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

C'EST fortement expoſé.... Voilà preſque des preuves. (*Il lit alternativement deux papiers qu'il compare*). Non, non, ce n'eſt pas cela; il cherche à éluder la queſtion principale. Toutes ces ſubtilités de chicane où l'on veut m'égarer, m'éclairent enfin... Je l'ai ſuivi, je le tiens, c'eſt un fripon.... Ce financier a reculé les bornes anciennes de ſon héritage; il a entrepris ſur celui de ces pauvres mineurs: cette derniere comparaiſon des pieces m'as-

sure ce que je dois prononcer. (*Il se leve & se promene en rêvant; il revient s'asseoir*). Comme la vérité tardive vient de se découvrir à mes recherches!..... Qu'elle est souvent pénible à démêler cette vérité! Qu'il est difficile d'en fixer le point précis! Quelque près qu'elle soit du Juge, elle semble le fuir. Elle réside, il est vrai, dans la bouche de l'une des deux parties; mais dans la bouche de l'autre, se trouve en même tems son image, parée des couleurs que le mensonge adroit a sçu emprunter d'elle. (*Se frappant la poitrine*). Tu es Juge, de Leurye! le devoir de ton état est de la chercher sans cesse. Veille constamment, & seche dans ton poste plutôt qu'elle ne t'échappe, faute de l'épier..... Mais ne me serois-je pas trop légerement chargé d'une fonction aussi délicate que redoutable? Une étude longue & attentive m'a-t-elle conduit à enchaîner les principes qui servent de clef à la solution de tant de questions diverses?..... Ah! je vois trop tous les jours que ce travail n'est rien encore.... Il faut, par un exercice journalier, par une sagacité judicieuse, par des regles fines, qui se sentent & qu'on ne peut exprimer, avoir appris le secret de faire avec justesse la prompte application de ces principes à toutes les especes différentes de causes. Que d'obstacles même dans cette application! Comment arriver à cette décision que l'évidence a seule droit de produire? Je m'efforce de remédier au défaut de mes facultés par une méditation profonde, par un amour ardent de l'équité. Mais que je crains encore de me tromper! (*Il remet plusieurs papiers ensemble; il écrit quelque tems, il en prend d'autres*). Quoi!

un

un pere infirme & indigent, obligé de prendre la voie judiciaire pour obtenir des alimens de ſes enfans, lorſqu'il eſt prouvé ſur-tout qu'il s'eſt dépouillé pour eux! Fils dénaturés! ce n'eſt pas un bienfait que ce pere implore, c'eſt une dette qu'il vous ſupplie de lui payer. (*Il fait un geſte d'indignation, il prend pluſieurs doſſiers, & les compte*). Je pourrai encore décider cette affaire-ci. C'eſt une famille que je délivrerai un jour plutôt de la gueule dévorante du monſtre de la chicane; & un jour de plus pour celui qui attend ſon arrêt, paroît ſouvent plus long qu'une année. (*Il lit, & après un ſilence.*) Voyons encore. (*Un ſecond ſilence.*) Je crois être bien ſûr de ce que je prononcerai.... Ai-je bien tout revu?... Hélas! je ne ſuis qu'un homme!... N'aurois-je point, ſans le vouloir, préparé l'erreur des Juges Supérieurs? Ai-je toujours bien déterminé le paſſage de la vraiſemblance à la certitude? Ai-je toujours bien diſtingué la liaiſon néceſſaire des faits? Ai-je enfin, en ſuivant les pas des accuſés, en éclairant toutes leurs actions, cherché autant la preuve de leur innocence que celle de leur crime. On s'égare ſouvent ſoi-même dans les détours d'un labyrinthe où l'on croit marcher ſûrement.... (*Il tombe à demi-penché ſur ſon bureau dans l'attitude d'un homme accablé*). Aurois-je eu ce malheur?.. Juge Suprême! accorde-moi les lumieres dont j'ai beſoin! Daigne toujours veiller ſur ma langue. Qu'elle ſe glace, avant que de porter un jugement inique ou peu réfléchi.

SCENE II.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE *en deshabillé.*

Madame DE LEURYE, *d'un ton pénétré.*

TOUJOURS le même, mon mari?

M. DE LEURYE.

Déjà levée, ma chere femme?

Madame DE LEURYE.

Déjà!.... Et vous! vous ne prenez plus de repos.... En bonne conscience, dis-moi, depuis quelle heure es-tu-là?

M. DE LEURYE.

Il ne me semble pas qu'il y ait longtems.

Madame DE LEURYE, *avec un grand soupir.*

Hà! mon bon ami, vous ruinez votre santé, & vous me causez bien du chagrin.

M. DE LEURYE.

Ma chere amie, il est des causes qu'il faut revoir à plusieurs reprises, surtout lorsqu'on touche au moment de les décider.

Madame DE LEURYE, *avec une certaine vivacité.*

Mais faut-il pour cela passer toutes les nuits

presque sans relâche, & ne dois-tu pas, avant tout, te conserver pour ta femme & pour ton enfant?

M. DE LEURYE, *mettant la main sur des procédures.*

Mes premiers enfans sont les infortunés qui attendent après moi. De ces papiers que tu vois & qui te semblent muets, s'élevent des gémissemens qui frappent mon oreille. Ils semblent me dire: *Jugez-nous, jugez-nous...* Une charge aussi importante que la mienne absorbe le devoir & de pere & d'époux.... Ne t'en offense point, ma chere moitié: entre en idée chez ceux dont voilà les procès qui vont être jugés..... Crois-tu qu'ils aient dormi tranquillement cette nuit?.... C'est demain, c'est demain, les entendras tu répéter à chaque heure, c'est demain que se décide ma fortune: c'est-à-dire, le repos de ma vie entiere, & l'existence de mes jeunes enfans.... Comme ils frémissent!.... comme ils disent tout bas & sans cesse: *Mais a-t-il bien tout vu, tout examiné, tout pesé!...* L'incertitude les mine, les dévore.... Ils pressent vingt fois l'oreiller de leur tête brûlante; ou, s'ils ferment un instant la paupiere, c'est moi, c'est moi, qu'ils voient assis sur le tribunal & prononçant leur arrêt... Va, quelques heures ravies au sommeil sont trop récompensées par l'emploi qu'on en fait.

Madame DE LEURYE.

Encore ces pauvres plaideurs n'ont-ils que leurs affaires en tête; &, si leur sommeil en est suspen-

du, dès-que tu auras prononcé, la joie & le repos rétabliront le calme dans l'ame du juste. Mais toi, mon vertueux ami, de nouvelles discussions succéderont sans cesse aux anciennes, & te raviront continuellement à ta femme, à ta fille, à toi-même. . . O mon ami! je te le répete en gémissant, tu abreges tes jours!

M. DE LEURYE.

Il s'agit moins de vivre long-tems, que de vivre utilement. La providence veillera sur vous deux, si je viens à succomber au milieu de mes travaux...

Madame DE LEURYE, *presqu'en larmes.*

Hé! vous succomberez.

M. DE LEURYE, *d'un ton consolant.*

Ce n'est pas celui qui se repose le plus qui est le moins sujet aux maladies. Je me sens d'autant plus fort que je me donne de peines; & plus je fais de bien, mieux je me porte.

Madame DE LEURYE.

Trop digne Epoux! je ne puis que t'admirer, t'aimer & te plaindre.

M. DE LEURYE.

Me plaindre! & pourquoi?

Madame DE LEURYE.

Qu'avois-tu besoin d'accepter cet emploi si pénible à remplir! Que cette place te coûte de soins & d'inquiétudes! Ne serions-nous pas plus heureux, confondus dans cette classe de citoyens qui, n'ayant que des devoirs faciles, menent une vie tranquille,

exempte de travaux, & qui sur-tout n'ont à répondre de rien.

M. DE LEURYE.

Je l'ai accepté, cet emploi, parce que je me suis senti assez de courage pour le remplir. J'ose dire plus, je me suis cru obligé de le postuler, dans la crainte de perdre l'occasion de faire à mes semblables tout le bien que je pouvois leur faire. Les biens & les droits des pauvres habitans de la campagne sont souvent en aussi mauvaises mains que leurs corps, par une suite de l'incapacité de ceux qui exercent la profession de Juges & de Médecins. Mon attachement à mon cher Protecteur, mon amour pour la vie champêtre, m'ont fait choisir ce séjour. Devois-je ensevelir les lumieres que quinze ans d'étude assidue m'ont données? J'ai eu le zele de mon état; j'ai dû l'avoir; je m'en glorifie. Que l'homme qui se sent injuste & lâche, cache avec soin l'emploi d'une vie obscure; que l'homme stupide chérisse l'oisiveté, & reste comme immobile dans la prison où son ame sommeille: mais que celui qui a senti dans son cœur une parcelle de ce feu sacré qui invite à la vertu, que celui-là, dis-je, coure se saisir avidement des places où il lui est permis de la montrer avec éclat. Que parle-t-on de ses peines? Les peines de l'homme de bien sont dans le désordre de la société; ses plaisirs sont dans l'état contraire... Je te pardonne tes allarmes: tu es épouse & mere, & te concentrant toute entiere dans les devoirs que ces titres t'imposent, tu peux en méconnoître d'autres.

Madame DE LEURYE.

Avec ces sentimens nobles & généreux, mais poussés peut-être un peu trop loin; veille du moins à jouir longuement de cette estime publique que tu t'es si justement acquise.

M. DE LEURYE.

On ne meurt jamais avec regret, quand on a trouvé le secret d'être bien avec soi-même; c'est de l'emploi du tems que dépend la consolation ou l'amertume de la derniere heure. Qui s'est refusé à celle du travail, n'a pas mérité la vie. Il n'a point vécu en effet. Si je tombe au milieu de ma carriere, Dieu daignera peut-être, en sa clémence, me récompenser comme si je l'eusse achevée.

Madame DE LEURYE.

Je respecte trop tes sentimens pour les combattre, & peut-être effectivement me rendrois-je coupable, si je cherchois à attiédir un zele aussi utile à tes concitoyens; modere seulement ce feu si rare, afin qu'il dure plus longtems. (*Ils se serrent les mains, en se regardant avec tendresse*). J'ai oublié, en entrant, de te dire que le Comte est de retour de son voyage. Il est arrivé à sa terre hier sur le midi.

M. DE LEURYE.

L'as-tu vu ici?...

Madame DE LEURYE.

Oui; il est venu l'après-dînée à deux différentes fois. Il devoit repasser encore le soir: il avoit grand desir de te voir; mais il ne t'eût pas rencontré: tu

étois allé arpenter toi-même les terres de ces bons Laboureurs que tu as mis enfin d'accord,

M. DE LEURYE.

Il a donc marqué beaucoup d'empreſſement à vouloir me parler?

Madame DE LEURYE.

Oh! beaucoup; il ſembloit fort preſſé de converſer avec toi. Il a laiſſé même échapper pluſieurs traits d'impatience: mais il ne m'a rien dit de plus... Nous avions compagnie.

M. DE LEURYE.

A-t-on fait avertir ce Laboureur, ainſi que je l'ai recommandé?

Madame DE LEURYE.

Oui, mon bon ami; il doit être ici de grand matin.

M. DE LEURYE.

Bon: ſon affaire eſt une de celles qui doivent être jugées aujourd'hui ſans autre délai.

Madame DE LEURYE.

Et croyez-vous que cette affaire...

M. DE LEURYE, *en ſouriant avec fineſſe.*

Je vois, ma chere, que le Comte vous a dit quelques mots...

Madame DE LEURYE.

Non; mon bon ami; mais j'ai entendu parler ſon Intendant. Je voudrois ſavoir ſi les choſes ſont telles...

M. DE LEURYE, *l'interrompant.*

Ma chere amie, nos petites conventions ne ſont-elles pas que je ne parlerai jamais de cela qu'à l'Audience ?

Madame DE LEURYE.

Pardon... J'ai tort... Pardon, je deviens toujours femme ſans m'en appercevoir.

(*M.* DE LEURYE *enferme tous ſes papiers ſous la clef, à l'exception d'un porte-feuille qu'il laiſſe ſur le bureau.*)

SCENE III.

M. DE LEURYE, *Mad.* DE LEURYE, THERESE.

(*Une fille domeſtique entre, portant un bouillon dans une grande écuelle d'argent. Thereſe court à elle, le lui ôte des mains, & va le préſenter elle-même à ſon pere.*)

THERESE, *gaiement.*

BON jour, cher papa, bon jour; prenez ce bouillon avant tout, & puis après, que je vous embraſſe.

M. DE LEURYE, *recevant l'écuelle, & l'embraſſant avant de boire.*

Ah! ah! tu es déja levée auſſi, toi!

THERESE.

Il faut bien ſe lever matin, ſi l'on veut vous voir avant que vous ſortiez... Eſt-il bon, papa?

M. DE LEURYE, *après avoir bu.*

Excellent, ma chere Thereſe. (*A ſa femme*). Elle ſe porte à merveille, ce matin...

THERESE.

Je me porte toujours bien, quand je vous vois, car je ſuis ſi contente... Mais vous allez encore revenir bien tard aujourd'hui.

M. DE LEURYE.

Dis-moi, combien as-tu brodé de jolies fleurs hier dans toute ta journée?

THERESE.

Oh! je ne les ai pas comptées, mais vous verrez, vous verrez... avant peu. (*bas à ſa mere, en lui faiſant un ſigne*). Il ne faut rien dire.

M. DE LEURYE, *s'en allant.*

Allons, allons, nous examinerons tout cela cet après-midi.

Madame DE LEURYE, *à ſa fille.*

A-t on rangé là-dedans tout ce qu'il faut?

THÉRÈSE.

Oui, maman... papa peut s'habiller, quand il lui plaîra, tout eſt prêt.

M. DE LEURYE, *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt Girau, le Laboureur, qu'on a fait avertir? On ne s'eſt pas trompé ſans doute? car il y en a deux de ce nom... C'eſt celui-là qui eſt neveu du défunt curé, & qui a reçu dans ſon état une certaine éducation.

Madame DE LEURYE.

Juſtement; le voiſin du Comte, celui qui éleve ſi bien ſes enfans...

M. DE LEURYE.

Bon:.: quand il arrivera, ma femme, qu'on me faſſe avertir ſur le champ.

Madame DE LEURYE.

On n'y manquera pas, mon bon ami.

(*M.* DE LEURYE *ſort.*)

SCENE IV.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

MAMAN, j'ai quelque chose à vous dire que je ne vous ai pas encore dit, & qu'il faut pourtant que je vous dise.

Madame DE LEURYE.

Qu'est-ce que c'est, ma fille?

THERESE, *avec un petit soupir.*

C'est du chagrin que j'ai.

Madame DE LEURYE.

Du chagrin! à votre âge...

THERESE.

Oui... le cher papa a toujours l'air un peu malade... ne remarquez-vous pas cela comme moi?.. pourquoi donc a-t-il toujours cet air-là?

Madame DE LEURYE.

Ma fille, c'est qu'il n'épargne point ses peines pour bien remplir ses devoirs.

THERESE.

On prend donc un air malade, quand on remplit bien ses devoirs?

Madame DE LEURYE.

Ma chere enfant, cet air malade n'eſt rien qu'une fauſſe apparence, & l'ame ſe porte toujours bien : voilà le principal. Ne juge point de la ſanté par les couleurs du viſage : apprends de moi de bonne heure, ma chere Thereſe, que la vraie ſanté eſt celle de l'ame ; le reſte eſt trop peu de choſe pour y faire beaucoup d'attention.

THERESE.

Maman, & moi, mon ame ſe porte-t-elle bien ?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma chere enfant, elle ſe porte bien ; dès qu'elle ſera malade, viens à moi & je la guérirai.

THERESE.

Maman, il ne faut pas dire au cher papa ce que je brode pour lui, j'ai peur qu'il ne le devine. Il me croit toujours après ce ſac à ouvrage. Nous allons bien le ſurprendre avec ces belles manchettes pour le jour de ſa fête.

Madame DE LEURYE.

Penſes-tu avoir fini pour ce tems-là ?

THERESE, *vivement.*

Oh ! je paſſerai plutôt toutes les nuits.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LE GRIS.

LE GRIS.

MONSIEUR le Comte.

Madame DE LEURYE, *un peu surprise.*

Si matin!.. Faites toujours entrer.

THERESE.

Je vais aller avertir mon papa... il l'a dit...

SCENE VI.

LE COMTE DE MONREVEL, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

LE COMTE, *entrant familièrement & retenant Thérese par la main.*

OH! pour le coup il ne sera pas sorti, je pense... Nous le tenons, cette fois... Je vous souhaite le bon jour, Madame, & la charmante petite... Mais elle est tout-à-fait gentille à demi-habillée comme cela.

THÉRÈSE, *en se sauvant.*

Mais, Monsieur, vous venez de trop grand matin aussi... vous nous surprenez.

Madame DE LEURYE, *sur le point de gronder.*

Voyez donc cette petite...

LE COMTE.

Ah! ne la grondez point, de grace... Il faut laisser à l'enfance toutes ses naïvetés.

(*Thérèse sort.*)

Madame DE LEURYE.

Monsieur le Comte, vous devez sçavoir qu'ici toutes les heures sont également à vous.

LE COMTE.

Je le sçais; & votre époux est bien l'homme que j'aime le mieux dans le monde, à qui je suis le plus sincerement attaché: ne voilà que six semaines d'absence, & je souffrois beaucoup de ne plus le voir... & la charmante enfant! que je voudrois pouvoir vivre à vos côtés. Je sens de plus en plus que je vous aime tous d'une affection sans réserve.

Madame DE LEURYE.

Dans tous les tems vous nous avez toujours témoigné tant de bontés, que nous pleurons quelquefois, mon époux & moi, de tendresse & de reconnoissance, en songeant à tout ce que vous avez fait pour nous.

LE COMTE.

En vérité, tout cela me fait encore plus de plai-

ſir qu'à vous-mêmes, & j'attends que Thérèſe ait atteint l'âge, pour l'établir d'une maniere qui fera plus d'un jaloux.

Madame DE LEURYE.

Orphelin dès ſa plus tendre enfance, mon époux peut dire avoir trouvé en vous un pere, un pere tendre...

LE COMTE.

Il avoit perdu ſes parens, j'ai dû les repréſenter; je ſuis ſon parrain, j'ai rempli des devoirs fondés ſur des ſermens, & qui me ſont devenus enſuite bien chers... Mais je ne ſuis pas à la fin... N'en parlons plus, Madame; j'ai toujours fait plus de cas des actions que des paroles.

Madame DE LEURYE.

Vous nous ſurprenez chaque jour par de nouveaux bienfaits; vous êtes ſi ingénieux dans les dons de votre tendreſſe!

SCÈNE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE *habillé.*

(*Dès que M. de Leurye paroît, Madame salue le Comte & se retire.*)

M. DE LEURYE, *courant au Comte en lui serrant des mains.*

QUE j'ai de plaisir à vous revoir, à vous embrasser, mon cher & honoré bienfaiteur.

LE COMTE, *lui faisant les mêmes amitiés.*

Bon jour, mon cher de Leurye; bon jour, aimable homme.

M. DE LEURYE.

Vous êtes venu hier plusieurs fois, & toujours sans me rencontrer.

LE COMTE.

Oui, ce dont j'ai été assez fâché; car je suis impatient de causer avec vous. Il s'agit de cette petite affaire que j'ai laissé aller d'elle-même, parce qu'elle étoit entre vos mains... (*en souriant.*) Vous êtes mon Juge, au moins; &, ma foi, je viens vous solliciter tout de bon.

M. DE LEURYE.

Je ne suis ici qu'un homme qui vous chérit, vous respecte.

LE COM-

LE COMTE.

Dites en un seul mot que vous êtes un véritable ami.

M. DE LEURYE.

Vous m'avez permis de m'honorer de ce titre: mais tout cher qu'il est à mon oreille & à mon cœur, je vous en donne un dans le fond de mon ame, qui peint autant d'attachement & plus de respect.

LE COMTE.

Revenons à notre affaire; je l'ai extrêmement à cœur, je vous en avertis... Vous ne vous en doutez seulement pas... Sçavez-vous bien que vous avez fait trembler mon Procureur; il m'a écrit que vous avez appointé l'affaire, qu'il avoit des craintes, & que vous pourriez bien la juger à mon désavantage. Enfin, il est accouru, à mon arrivée, me renouveller toutes ses allarmes; je lui ai envoyé, comme vous sçavez, un mémoire instructif, fait par un célebre Avocat. Est-il vrai que vous êtes sur le point de juger cette affaire, ainsi qu'on vient de me le dire encore?

M. DE LEURYE.

Il est vrai; je rends sentence aujourd'hui.

LE COMTE, *étonné.*

Aujourd'hui?

M. DE LEURYE, *avec tranquillité.*

Je l'espere.

LE COMTE.

Quoi! sitôt!

M. DE LEURYE.

Pourquoi tarder? Il n'eſt pas néceſſaire de prolonger, quand il y a aſſez d'éclairciſſemens.

LE COMTE.

Mais je vous apporte, moi . . . des pieces nouvelles.

M. DE LEURYE.

Je les eſtime à peu-près inutiles.

LE COMTE.

Celles que vous avez vues ſont donc ſuffiſantes? Hé bien! parlez-moi, de Leurye; je ſuis venu pour cela, je veux ſçavoir de votre bouche comment vous prenez les choſes.

M. DE LEURYE.

Je le ferai avec franchiſe, Monſieur le Comte: j'ai lu très-ſcrupuleuſement les pieces faites de part & d'autre. Je les ai comparées, & ſur-tout le dernier mémoire de votre Avocat. C'eſt un homme d'eſprit que cet Avocat; il écrit bien, très-bien. Ses plaidoyers ſont preſque des morceaux académiques. Il a beaucoup de fineſſe, des tours adroits, de la véhémence; &, dans les endroits qu'il ne peut rendre clairs, il ſçait s'échapper, en donnant le change ſur d'autres objets qui vous rejettent ſi loin, ſi loin de la vraie queſtion, de la queſtion fondamentale, qu'on la perdroit de vue ſans une attention ſuivie, exacte & même ſévere. Votre partie adverſe, ce bon campagnard, qui ne connoît pas les habiles gens, eſt auſſi mal ſervi que vous l'êtes bien. Il a confié ſes intérêts au Procureur le plus ignare qui ſoit à cent

lieues à la ronde, & je ne doute point que lui-même ne s'expliquât beaucoup mieux : mais abstraction faite de la façon d'écrire, je lui trouve jusqu'à cette heure un certain droit inconteſtable : ſa propriété eſt prouvée ; &, s'il faut le dire, rien de plus juſte au fond que ſes demandes.

LE COMTE.

Prenez bien garde... Vous n'y êtes pas... Mon ami... cet héritage dépend du Domaine de mon Comté. Il n'a aucun titre pour s'en prétendre propriétaire. Il n'en préſente aucun. Sa poſſeſſion & celle de ſon pere ne peuvent lui ſuppléer un titre. Ils ont joui de mauvaiſe foi.

M. DE LEURYE.

Quoi ! vous demandez un certain ordre de papiers à des gens qui ne ſavent pas lire ! Un Payſan ne doit pas ſe trouver en danger de perdre ſon patrimoine, parce que ſon grand-pere l'aura fait Laboureur, au lieu de le mettre chez un praticien. La bonne-foi des gens de ſon eſpece leur fait croire qu'ils n'ont pas beſoin de ces papiers. Au ſurplus, je connois deux titres à ce Payſan ; ſa poſſeſſion & vos titres.

LE COMTE, *étonné.*

Que dites-vous ? Vous n'y penſez pas, de Leurye... Mon terrier me donne ce terrein. C'eſt une choſe authentique. N'avez-vous pas vu que la reconnoiſſance n'annonce que trois arpens & demi, tandis que ce Payſan en poſſede plus du double ; d'où il ſuit manifeſtement qu'il a anticipé ſur les terres de mon Domaine.

M. DE LEURYE.

Oui, votre dernier terrier le feroit croire; mais deux anciens terriers antérieurs, que votre Procureur a produits (heureusement sans les avoir lus) rectifient cette reconnoissance, & prouvent que ce Payſan ne poſſede rien de trop. Votre Avocat n'a point vu ces deux pieces, & toute l'éloquence de ſon Mémoire porte à faux. Ces deux anciens terriers ſont devenus des pieces communes contre les deux parties, ſur leſquelles je dois fonder ma déciſion.

LE COMTE, *ſtupéfait.*

Ce que vous me dites-là me confond; en vérité... Avez-vous bien lu?..

M. DE LEURYE.

Oui... très-bien... Même il paroît que vous n'êtes pas le ſeul qui ayez deſiré cette portion de terre, puiſque dans le dernier terrier on s'eſt ménagé un titre pour s'en emparer. Vous ſavez qu'il eſt des Seigneurs qui abuſent de leur crédit, oppreſſent leurs vaſſaux, leur font reconnoître des droits qu'ils n'ont pas, & s'emparent de leurs communes.

LE COMTE.

Je ne puis revenir de la ſurpriſe où vous m'avez jetté...

M. DE LEURYE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu d'abord de cette affaire? Je vous aurois empêché de plaider.

LE COMTE, *froidement.*

J'ai eu mes raiſons.

M. DE LEURYE.

Soit : mais vous ne voulez point avoir le bien d'autrui, & j'eſpere vous épargner ce malheur. . . Vous n'avez pas plus de droit ſur cette portion des biens de ce Laboureur, qu'il n'en a ſur toute votre Terre: ſelon ce qu'on m'en a rapporté, c'eſt un parfait honnête-homme, un bon pere de famille.

LE COMTE.

On vous a dit vrai; c'eſt un fort honnête-homme: mais c'eſt bien auſſi l'homme le plus entêté que je connoiſſe... Il faut, cependant, qu'il me cede; je l'y forcerai plutôt. Oh! j'emporterai ce morceau...

M. DE LEURYE.

Il n'eſt pas encore venu ſe préſenter une ſeule fois; cela m'étonne; il répete toujours qu'il eſt tranquille, qu'il eſt ſûr de ſon bon droit: je l'ai fait cependant avertir de ne pas manquer de venir me trouver ce matin. Je veux un peu l'interroger avant que de finir... Il ne doit pas tarder.

LE COMTE.

Tant mieux; vous le gagnerez plus facilement que moi...

M. DE LEURYE.

Si vous pouviez vous arranger avec lui à l'amiable, j'en ſerois très enchanté; car, je ne vous le diſſimulerai pas, c'eſt pour vous une affaire perdue.

LE COMTE, *avec chaleur.*

Une affaire perdue!

M. DE LEURYE.

Heureusement que pour un homme de votre opulence, c'est peu de chose.

LE COMTE, *avec une certaine impétuosité.*

Ce peu de chose est plus que vous ne pensez, plus que vous ne pouvez imaginer. Je suis venu exprès. Je ne prétends point que vous regardiez cette affaire-ci aussi indifféremment; (*brusquement*) elle est plus importante que vous ne croyez. Asseyons-nous, je vous prie, & écoutez-moi.

M. DE LEURYE.

Avant tout, observez que nous parlons comme amis & non autrement... Je ne dois pas douter de la noblesse & de la justice de votre cœur... Là, avouez-le franchement; ne sentez-vous pas une répugnance secrette à poursuivre ce Laboureur? C'est le patrimoine de ses ancêtres; &, s'il avoit le malheur de n'avoir pas de titres suffisans pour fonder sa propriété, non, ce n'est pas vous qui voudriez profiter de cette perte pour envahir une possession dont il a joui tranquillement depuis qu'il est au monde.

LE COMTE.

Je vous aime bien sur ce ton-là, mon cher de Leurye... C'est penser encore plus en homme qu'en Juge: c'est à l'homme aussi que je parle. Certainement, je ne veux lui faire aucun tort; si j'avois cet indigne projet, votre voix suffiroit pour m'en faire rougir. Vous allez tout savoir. (*Ils s'asseyent*). Il y a trois ans que je possede cette Terre, & jamais rien ne m'a tant passionné que cette acquisition: vous

le savez; j'en serois, je crois, devenu fou, si je l'eusse manquée. La liberté d'y bâtir à ma fantaisie, fait toutes mes délices. Vous avez vu avec quelle promptitude (qui tenoit de l'enchantement) j'ai fait changer toute la disposition du sol. Quel plan a jamais été plus merveilleusement imaginé? & l'exécution a été un nouveau prodige... Eh bien! mon ami, tout ce qui s'est fait n'est rien auprès de ce qui peut s'y ajouter: ce petit & malheureux coin de terre pour lequel je plaide, & plaiderai, est le couronnement, la fin, la perfection de tous mes autres projets. Il est impossible qu'il n'appartienne pas à mon parc, par l'avantage singulier qu'il lui donne. Renouvellez votre attention. Vous vous rappellez bien la situation des lieux? Eh bien! ce terrein tant débattu est en ligne droite en perspective au sallon de mon Château. C'est un monticule qui s'éleve en gradin, & sur lequel je fais bâtir le plus joli pavillon aërien, & dont les portiques se trouveront en face de notre vestibule. De-là nous découvrirons tous les pays circonvoisins. Ce sera un aspect délicieux, un point de vue unique; sans compter que nous trouverons au pied une source d'eau limpide; moi qui en cherchois une depuis si longtems. Dans un endroit où l'on n'apperçevoit qu'une masure & des granges, s'élevera une espece de Temple, qui sera celui de l'Amitié: &, de cette eau qui ne servoit qu'à des canards, je ferai construire le plus superbe bassin. Au bas, une grotte; sur le côté, un petit bois; vers la droite, un kiosque. (*Se fouillant*). J'arrbleu! je suis un grand fou; j'ai-là mon plan en poche, & je ne vous le montre pas. Cette affaire me dérange la tête. (*Il*

déroule son plan). Tenez, regardez bien. Voyez de vos propres yeux, si la terrasse, le château, le parc, le vestibule, le pavillon, & le bassin ne correspondent pas parfaitement en lignes paralleles.

M. DE LEURYE.

En effet, cela seroit admirable. . . Je me figure tout ceci en imagination: mais dans ce moment-ci, ce n'est pas de construction qu'il s'agit.

LE COMTE.

Voici le fait, ... Mon plan conçu, mon homme d'affaires me dit que ce terrein avoit été usurpé sur le domaine de ma seigneurie. Cependant, sans vouloir user d'aucun droit, je me suis transporté chez ce Laboureur; je l'ai prié, le plus poliment du monde, de me vendre son champ: je me suis fait voir à lui tout entier avec ma folie; je ne sais point me déguiser. Je ne lui ai point caché le desir violent qui me possédoit. Ce diable d'homme, profitant de mon foible, soit par malice, soit pour faire l'homme d'importance, me refusa net. Je pensai que c'étoit pour avoir un plus haut prix: je le haussai, je lui fis des offres, mais des offres extravagantes; & plus j'enchérissois, plus il s'obstinoit..... Jugez du dépit qui m'anima, je me retirai confus; &, quelques semaines après, je récidivai mes tentatives, j'employai des émissaires de toute nature. Je lui proposai des échanges de toute espece. Rien ne put le gagner... Je reconnus alors une intention directe de me contrarier, j'en conçus une douleur qui ne peut s'exprimer. Le croiriez-vous? Chagrin, outré de ne pouvoir faire cette acquisition, j'en tombai

bai malade à la fin; oui malade... Cependant on eſt chargé de voir ſi je n'ai pas réellement des droits, qu'au fond je n'avois nulle envie de faire valoir. On parcourt, on fouille mon terrier, on trouve une petite piece, ah! bien bonne! une ſimple reconnoiſſance de l'héritage, qui conſtate que ce payſan, ou ſon ancêtre, a anticipé ſur le domaine de ma terre. Il eſt décidé, d'après la Coutume, que je m'emparerai préalablement.... Tout le monde m'y pouſſoit.... J'étois piqué au vif; je laiſſai faire mon Intendant qui a tout conduit, mais toujours intérieurement bien réſolu de dédommager ce Payſan, dès qu'il viendroit à être raiſonnable; ce n'eſt qu'à une eſpece de vente forcée que je veux le réduire. Je me propoſe même alors de le traiter généreuſement, quoique j'aie lieu d'être mécontent... Vous penſez bien que mon deſſein n'a jamais été de le ruiner.

M. DE LEURYE.

Que vous auriez pu vous épargner de peines à l'un & à l'autre! Eh! dites-moi, ce ſurplus d'agrément, quelque enchanteur qu'il vous paroiſſe, vaut-il l'inquiétude que vous avez éprouvée, & celle en même tems que vous lui avez fait ſentir?

LE COMTE.

Tranchons là-deſſus, de Leurye: je ne veux point que vous me preſſiez ſur cet objet. C'eſt une paſſion folle, j'en conviens; mais votre morale ne peut que m'aigrir. J'ai bravé mes propres reproches; n'allez pas plus avant; il eſt des foibleſſes qu'il faut ſçavoir pardonner à mon âge, c'eſt la derniere fantaiſie que j'aurai; elle me domine à un point que,

ſi je ne me contente, mon château & la vie me deviendront inſipides. Ce deſir eſt le hochet de ma vieilleſſe; chaque âge a le ſien. Rappellez-vous le tems où vous ſoupiriez après celle que je vous ai obtenue pour épouſe, en rompant tout obſtacle contraire.... Que ſeriez-vous devenu, ſi je ne l'euſſe emporté?

M. DE LEURYE.

Il eſt certain que je n'aurois pu ſurvivre à cette perte; je n'oublie point que vous ſeul avez décidé mon bonheur; &, pour ce ſeul bienfait, je vous dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

LE COMTE.

Nous ſommes convenus, de Leurye, que vous ne prendriez jamais ce ton-là..... Je connois votre cœur..... Je ſçais que vous m'aimez; mais les expreſſions de votre reconnoiſſance ſont ordinairement ſi vives, qu'elles me cauſent une trop grande émotion.

M. DE LEURYE.

Vous m'impoſez toujours ſilence... Eh! puis-je vous voir autrement qu'en pere? Vous m'avez tenu lieu de tout; vous m'avez adopté; je n'ai connu que vos bontés dès ma plus tendre enfance, remis dès mon berceau entre vos mains généreuſes....

LE COMTE.

Vous pourrez vous acquitter aujourd'hui envers moi, de Leurye.... Vous m'entendez.

M. DE LEURYE.

J'attends ce Laboureur. Je ſouhaite qu'il conſen-

te à vendre. Je ne desire rien tant que de voir l'affaire s'arranger à l'amiable : il faut le gagner à quelque prix que ce soit.

LE COMTE.

Et si l'on ne pouvoit le gagner?

M. DE LEURYE.

Il faudroit vous attendre à perdre; je suis forcé de vous en prévenir.

LE COMTE, *en colere.*

Comment! comment! y pensez-vous? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez? Et, après tout ce que je viens de vous dire, un mot aussi cruel a-t-il pu sortir de votre bouche? ... Est-ce-là être mon ami?...

M. DE LEURYE, *le prenant par la main.*

Faisons un tour de jardin, en attendant notre homme, il aura peut-être changé d'humeur... De nouvelles propositions pourront le flatter... Venez; rien ne rafraîchit le sang comme une petite promenade du matin; nous allons peser tranquillement vos intérêts & les siens, & les concilier, s'il est possible, avant l'heure du jugement.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GIRAU, *seul, regardant de tous côtés.*

Voici donc la maison de notre Juge..... C'est pour la premiere fois que nous y entrons, car nous n'avons jamais eu de procès avec personne, Dieu merci, & celui-ci est bien le premier; mais certes nous sommes poussés à bout..... C'est un honnête homme que notre Juge, nous l'avons vu opérer.... Voilà pourquoi nous avons toujours dormi tranquilles.... Il y a une justice sur terre, comme il y a un soleil au firmament; le soleil, depuis que nous sommes au monde, nous a vu dans notre chaumiere; la justice des hommes ne nous en chassera pas.... Non; cela n'est pas possible; car autrement, voyez-vous, tout seroit bouleversé; &, puisque le soleil qui se leve tous les matins, va se coucher tous les soirs, nous devons rentrer de même, après nos travaux, dans notre ancienne demeure, ainsi que nous faisions ci-devant avant ce tant malheureux désastre... On a mis ma cabane à bas: eh bien! ceux qui ont eu cette indignité, la releveront à leurs dépens.... Cela doit être, cela sera... Notre femme étoit inquiette.... La pauvre femme!.... Nous lui avons dit: ne te chagrine point,

femme, parce qu'il y a là-haut une Providence qui voit tout ce qui se passe ici-bas, & qui fait que les mauvais génies ne rirons pas toujours les derniers..... Il y a-là certaines choses qui, malgré les méchans caracteres, ne peuvent long-tems durer: car autrement tout seroit sans-dessus dessous sur la terre. Or je réfléchis à part moi, qu'il faut un ordre à tout.

SCENE II.

GIRAU, THERESE.

THERESE, *en faisant une révérence.*

MONSIEUR, c'est vous qui êtes M. Giraut, n'est-ce pas?

GIRAU.

Oui, ma belle Demoiselle.

THERESE.

Mon papa a recommandé de ne point vous faire attendre, & de l'avertir sitôt que vous seriez arrivé.... Je vais tout de suite lui dire que vous êtes ici.

GIRAU.

Vous êtes bien bonne & bien obligeante: nous attendrons ici tant qu'il faudra, sans trouver le tems

long. Nous ſavons que Monſieur votre pere a plus d'une perſonne à contenter.

THERESE, *faiſant une révérence gracieuſe à Girau.*

Vous l'allez voir, il n'eſt pas bien loin: car il eſt dans notre jardin.

SCENE III.

GIRAU, *ſeul.*

VOILA une enfant bien élevée, par exemple.... Cette politeſſe-là n'eſt pas menteuſe. On ſent qu'elle part-là du fond du cœur. . . . Cela fait plaiſir à voir. . . . Tenez, on reconnoît un digne homme à la révérence de ſa petite fille. . . . Il y entre un air affable, un je ne ſçais quoi qui ne ſe voit pas dans la maiſon des orgueilleux. . . Oh! le voilà lui-même.

SCENE IV.

LE COMTE, M. DE LEURYE, GIRAU.

GIRAU, *son chapeau à la main.*

MONSIEUR le Juge, nous ne venons pas vous prier de nous rendre justice; car nous vous ferions-là une très-grosse insulte. Nous n'allons pas prier le dimanche M. le Curé de dire la grand-messe; & si, il la chante... Nous venons tant seulement pour obéir à votre ordonnance.... Nous sçavons que vous êtes bien avec M. le Comte que voilà. Il vous vient voir de grand matin lui! Nous n'avons pas tant de tems à notre disposition; mais nous ne craignons rien pour cela, parce que nous sommes sûrs & certains en nous mêmes que nous avons droit & raison, & que vous avez d'ailleurs, par la bonté du ciel, des lumieres en tête, & de l'équité dans le cœur. (*Saluant le Comte*). Serviteur, Monsieur le Comte.

M. DE LEURYE.

M. Girau, puisque vous m'avez voulu pour Juge, quoique vous eussiez pu me récuser, je le ferai. J'ai voulu vous entendre vous-même. Il ne faut point qu'un Juge prononce définitivement, sans avoir conversé, autant qu'il est possible, avec les deux parties.

GIRAU, *se courrouçant.*

Nous avons expliqué notre cause à vos Messieurs Procureurs, qui vous l'ont rendue dans un langage où, par ma foi, nous n'entendons plus rien nous-mêmes. Ils me font tourner la tête avec toutes leurs demandes, & ce n'est pas encore celle d'argent qui nous tracasse le plus; mais chaque jour il leur faut quelques nouvelles paperasses. Ils appellent cela des pieces, des titres; & où veulent-ils que nous trouvions ces titres & ces pieces? Dans notre famille, nous n'avons jamais été bien curieux de conserver de semblables griffonnages; & sans Monsieur le Comte qui s'est rendu notre adversaire, nous ignorerions encore ce que c'est que titres, coutumes, terriers, exploits, significations, & tous ces noms qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux du grimoire.

LE COMTE, *appuyé sur sa canne.*

Vous devez donc me bien détester.

GIRAU.

Dieu vous garde de tout accident.... Mais certes nous ne sommes pas payés pour vous aimer; si nous disions le contraire, nous mentirions, voyez-vous!

M. DE LEURYE.

Cependant Monsieur le Comte n'est connu dans tous les environs que par des bienfaits. On chérit généralement sa personne, & l'on ne peut penser qu'un cœur aussi généreux veuille jamais vous faire le moindre tort.

GIRAU.

Du tort!... Oh! c'est bien pis que du tort....

Non, jamais la méchanceté des hommes inſpirés par le plus noir Démon, ne fut auſſi épouvantable. C'eſt l'enfer qui a ſouffié une telle chicane... On veut acheter mon bien, & moi je ne veux pas le vendre: à nous permis, ſans doute..... Que fait-on? un jour que nous ſommes allés, avec tous nos enfans, travailler à notre petite ferme de Chali, arrive, pendant notre abſence, une armée d'ouvriers, qui défoncent mon champ, arrachent mes arbres, raſent l'antique & chere maiſon qui nous a tous vus naître. (*En ſanglottant*). Ah! Monſieur, Monſieur, nous n'avons jamais éprouvé de notre vie un pareil coup au cœur. A l'aſpect de tout ce renverſement je tombai par terre immobile, dans le déſeſpoir... Mes pauvres enfans me prirent dans leurs bras, comme ſi j'étois mort, & en me relevant pouſſoient des cris pitoyables... Revenu à moi, un maudit homme noir vient, m'accable d'écritures, en diſant de prouver que mon bien eſt à moi; ce bien ſur lequel mon pere a vieilli juſqu'à quatre-vingts ans; ces mains que vous voyez, ces mains calleuſes ſe ſont durcies dès l'enfance à en remuer la terre.... Elle eſt à moi, comme le ciel eſt à Dieu. Rendez-la à juſtice: je veux que mes enfans la labourent de même, & y trouvent leur ſubſiſtance; ou s'il étoit poſſible qu'on eût l'abomination d'autoriſer la violence, parce que M. le Comte eſt un gros Seigneur, je me coucherois ſur la porte de la cabane qui nous reſte, & de là je montrerois à tous les paſſans le champ que l'on nous auroit ravi. Mes enfans répéteroient à leurs petits enfans cette horrible injuſtice; &

tant que l'ame nous battroit dans la poitrine, nos justes & éternels reproches ne cesseroient de se faire entendre autour de l'habitation, que la séquelle infernale nous auroit volée.

M. DE LEURYE.

Modérez-vous, Monsieur Girau.

GIRAU.

Que je me modere!.... Ah! si vous vous trouviez à notre place?....

M. DE LEURYE.

C'est avec de la tranquillité que l'on parvient à s'entendre & à s'accorder. On a vu souvent les affaires les plus épineuses s'arranger un instant avant qu'on les jugeât; je desirerois que vous ne fussiez pas si loin d'un accommodement: il seroit peut-être favorable à tous deux. Monsieur le Comte est plus disposé que vous ne pensez, à vous traiter amicalement... Voyons, quelles sont vos demandes?

GIRAU.

Mes demandes!

M. DE LEURYE.

Oui, à quoi vous bornez-vous, pour entrer en accommodement?

GIRAU.

Mes demandes! Elles sont bien simples & fort aisées à remplir. *Primò*, nous voulons d'abord que l'on nous rétablisse notre demeure, telle qu'elle étoit avant que l'on soit venu tout mettre à bas; ensuite, que notre maison soit reconstruite sur le même plan: & l'on n'aura pas besoin d'Architecte; nous en servi-

rons bien nous mêmes; car c'eſt nous, afin que vous le ſachiez, qui l'avons bâtie, il y a trente ans, quand elle a voulu tomber. Pour ce qui regarde le potager où étoient nos choux, nous avons produit un compte exact de la perte où nous a jettés ce malheureux dégât. Nous n'y avons pas ajouté une obole, Dieu merci. Notre compte étonne vos gens de Juſtice, qui ſe moquent de notre déſintéreſſement; mais nous ne voulons pas qu'il ſoit dit que nous ayons eu quelque bénéfice de notre infortune, & que nous ayons reçu un denier de l'homme qui, parce qu'il avoit de l'argent, eſt venu nous opprimer dans notre chaumiere. Qu'on nous rende ce qui eſt à nous; nous ne demandons rien de plus . . . Si la Loi le condamne à quelque amende, (comme nous imaginons que cela doit être) nous déclarons d'avance que nous abandonnons cette ſomme-là aux pauvres de la Paroiſſe.

LE COMTE.

Singuliere tête d'homme!

M. DE LEURYE.

Vous ne voulez donc pas vendre, Monſieur Girau?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

A quelque prix que ce ſoit?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

Mais, Monſieur le Comte vous offre deux fois

la valeur de votre terrein : exigeriez-vous davantage ?

GIRAU.

Nous n'exigeons rien ... Nous ne voulons que notre champ ... En un mot, faites-nous perdre, faites-nous gagner ... vous êtes le maître ... Je ne veux pas vendre ; je ne vendrai point.

M. DE LEURYE *va à son secrétaire, en tire son grand porte-feuille, & dit, en s'en allant, à voix basse :*

Ceci est positif ... Je vous laisse ensemble ... Tâchez d'entrer en accommodement ; il ne sera peut-être pas toujours inflexible. Il est dans la premiere chaleur du ressentiment ; cela pourra passer.

LE COMTE.

De Leurye, vous devriez rester ; vos raisons appuyeroient les miennes.

M. DE LEURYE.

Il vaut mieux que le débat soit sans témoins ... Vous serez plus libre l'un & l'autre ... Je reviendrai savoir ce qui se sera passé entre vous ... N'épargnez rien pour le gagner.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, GIRAU.

LE COMTE.

Eh bien! voyons ... pouvons-nous parler enſemble à cœur ouvert?

GIRAU.

Tant qu'il vous plaira, Monſieur le Comte... Nous ne ſommes par fois que trop francs.

LE COMTE.

Vous ne me déplaiſez pas ainſi; dans quatre heures le Procès ſera jugé ... Il en eſt tems encore; ainſi, entrez un peu dans les voies qui vous ſont propoſées. (*Girau s'éloigne*). Comme vous vous éloignez! ... Approchez, approchez ... Ayez-vous peur de moi?

GIRAU.

Ce n'eſt pas la crainte qui fait que nous nous éloignons; avec de la probité, Monſieur le Comte, on n'a peur de perſonne.

LE COMTE.

J'entends; c'eſt par antipathie.

GIRAU.

Pas plus l'une que l'autre.

LE COMTE.

Regardez-moi bien, je ne ſuis pas ſi méchant.

l'ancien Seigneur a pu faire griffonner tout ce qu'il a voulu; le parchemin se laisse écrire. Mon pere nous avoit bien dit que ce Seigneur avoit anciennement desiré notre terrein ; mais le cher homme a fait tout comme nous ferons ; il a refusé de vendre. Où est donc la Loi qui pourroit, en nous y forçant, nous chasser de notre patrimoine? Seroit-ce le jugement du Tribunal? Eh! Monsieur le Comte, consultez plutôt le jugement de votre cœur: celui-là, ou je me trompe fort, n'a pas besoin d'Huissier pour vous signifier de nous rendre un bien qui est à nous bien avant que vous soyez venu au monde pour nous tourmenter tous...

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*Haut*). Quand je dis que ce terrein a été usurpé sur le domaine de ma Terre, j'entends qu'anciennement il étoit en friche; que vos auteurs en ont tiré parti, & que le Seigneur l'a toléré. Je ne veux pas dire pour cela que votre pere & vous soyez de mal-honnêtes gens ; j'ai l'opinion contraire.

GIRAU.

Malgré cette estime que vous dites nous porter, il faut, permettez-nous de vous en faire ici l'ouverture sans biaiser, il faut que vous nous jugiez bien insensibles, pour nous avoir molestés comme vous l'avez fait. Vous autres Nobles, avez des idées que nous devons demeurer calmes aux offenses qu'il vous prend envie de nous faire. Dès que c'est un Paysan, c'est moins qu'un chien de basse-cour qu'on chasse d'un coup de pied. Si par représailles nous avions

avions eu la témérité d'en faire autant de notre chef, nous aurions mérité la prison, le carcan, les galeres; & nous y serions en attendant que nous pussions expliquer en Justice toutes nos raisons. Mais envers nous, vos pareils sont hardis. Ils disent tout haut: *il n'y a rien à risquer; avec de l'argent, avec de l'argent, nous appaiserons ces pauvres gens, & ils viendront encore nous lécher les mains...* Voilà comme vous nous avez traités, nous qui avions tant d'égards pour tous vos droits... Nous les avons respectés jusques dans vos lapins rongeurs, qui foisonnent par milliers, & nous mangent tout vifs: votre Garde a tué notre chien de basse-cour, pour en avoir poursuivi un qui fourrageoit tout notre potager. Il étoit dans son tort; j'y étois attaché; & nous n'avons pas dit le mot.

LE COMTE.

Je n'ai point sçu ce trait.... Certes, j'aurois puni mon Garde.

GIRAU.

Je le crois; mais, comme nous vous l'avons confessé tout-à-l'heure, le mal que vous ne savez pas faire, en attendant se fait toujours sous votre nom. Aujourd'hui ce n'est pas vous qui agissez, par exemple, mais c'est la meute de vos Hommes d'Affaires... (*En faisant un geste pittoresque*) Ils ont les mains pleines de je ne sais quels papiers, qu'ils vont noircissant sur nos bornes... Quelle race!

LE COMTE.

Eh bien! j'ai mal agi, je l'avoue; j'aurois dû rentrer en poſſeſſion par d'autres voies; mais c'eſt vous qui m'avez mis dans le cas de cette violence par vos refus obſtinés; enfin la choſe eſt faite; il n'eſt plus en mon pouvoir que cela ſoit autrement; &, pour vous prouver que je n'ai jamais voulu vous cauſer aucun préjudice, que j'aie droit de propriété ou non, mettez ſeulement un prix à l'objet tant conteſté; &, quelque haut que monte ce prix, vous en allez toucher la ſomme ſur le champ: je vous dédommagerai de tout abſolument, & nous redeviendrons amis.

GIRAU.

Monſieur le Comte, nous avons toujours dit que nous ne voulions pas vendre cette portion-là. . . Dites ſi nous avons jamais prôné le contraire.

LE COMTE.

Homme terrible! eſt-ce parce que vous l'avez dit, que vous le répétez encore? . . Voyez donc que tout eſt bouleverſé, & que la diſpoſition que vous chériſſiez, n'exiſte plus.

GIRAU.

Pardonnez, il ſera facile de tout remettre debout. Cette diſtribution eſt trop bien imprimée dans mon cerveau, pour ne pas vous ſupplier de nous mettre en perſonne à la tête des travailleurs. Laiſſez-nous les conduire en chef, Monſieur le Comte; ils en iront plus vîte. Vous verrez merveille. Ce qui nous pique, c'eſt que tout cela, quand ce ſera rétabli, ſera trop neuf, & n'aura plus cet air du bon vieux

tems qui nous faiſoit tant de plaiſir à voir. Ah! ſi vous avez, pour le chagrin que vous nous avez cauſé, quelques remords dans la conſcience, relevez notre maiſon telle qu'elle étoit... que nous y retrouvions tous les alentours que ma pauvre femme & mes enfans vont cherchant tous les ſoirs, & que tout ébahis ils ne retrouvent plus...

LE COMTE.

Vous ne ſongez donc pas qu'avec l'argent que je vais vous donner, vous allez trouver d'autres avantages cent fois préférables. Vous aimez vos enfans, & le bien de votre famille. Vous le faites, en profitant d'une occaſion auſſi favorable. Vous l'enrichiſſez en bon pere. Vous tirez un parti conſidérable de ma folle fantaiſie... Que de gens voudroient être à votre place!

GIRAU.

Nous ne voulons être à la place de perſonne, Monſieur le Comte, mais reſter fermement à la nôtre, ſans qu'on nous en débuſque... De neuf enfans, quatre enfans établis, cinq nous reſtent à pourvoir, & nous n'en ſommes pas en peine, par la grace de Dieu. Leur place à chacun d'eux eſt déja marquée dans notre tête... Les gros Seigneurs, comme vous, craignent, dit-on, une nombreuſe famille; & nous, c'eſt-là notre ſatisfaction, notre richeſſe à nous. Nous avons des bras bien diſpos, & avec l'épargne dont nous vivons, nous pouvons encore amaſſer une poire pour la ſoif. Nos plaiſirs, à nous, ne ſont pas coûteux. Peu de choſe fait notre félicité; mais auſſi ce peu-là nous y tenons. Il

n'eſt pas juſte que vous nous enleviez nos plaiſirs avec votre argent... Nous n'en avons déjà pas de tant de ſortes... Je vous vendrai mes autres portions de terre, & non celle-là... Sçavez-vous par uſage ce que c'eſt que l'habitude d'un endroit?.. Nous ne pourrions trouver de divertiſſement dans aucun autre lieu, fût-il ſitué en pays de Cocagne. Belle vue qui va juſqu'au grand chemin... bon air, de l'eau pure comme le cryſtal; c'eſt-là, ſans doute, un tréſor... Nous en diſtribuons tous les jours à nos bons voiſins. Auſſi les cheres gens nous aiment tant, qu'à la moindre indiſpoſition de notre femme ou de nos enfans, ils ſont tous chez nous à nous porter conſolation & ſanté.

LE COMTE.

Oui, cette eau eſt un tréſor; & voilà, je ne vous le diſſimule point, ce qui, par-deſſus tout, me fait deſirer ce terrein; mais vous, vous pouvez aiſément remplacer cette commodité, au lieu que moi je ne puis tranſporter ailleurs & mon château & mon parc... Vous retrouverez...

GIRAU, *avec ſentiment.*

Ah! Monſieur, retrouverai-je la place où je ſuis né; où mon ayeul a béni mon pere, qui m'y a béni à ſon tour; où mon cœur a palpité d'une ſi grande joie, quand on m'a fiancé avec celle que j'aime encore; où tous mes enfans ont commencé à m'appeller leur pere; où j'ai aidé à leur apprendre à marcher; où depuis plus de ſoixante années je vois chaque matin le lever du ſoleil qui, par ſes

premiers rayons, m'envoye le ſignal de la priere?.. C'eſt pour nous le plus beau ſpectacle...

LE COMTE, *hauſſant les épaules.*

Eh! ne pourrez-vous pas choiſir un autre lieu auſſi élevé, d'où vous verrez tout à votre aiſe le lever & le coucher du ſoleil? Pour un homme de ſens, vous donnez dans une prévention...

GIRAU.

Prévention, dites-vous!... c'eſt une moindre prévention que la manie que vous avez pour tous vos agrandiſſemens... Nous ne ſçavons pas nous attacher à des niaiſeries: mais nous chériſſons l'utile; car ce qui eſt utile, plaît toujours. Oui, Monſieur le Comte, nous regrettons les laitues & les choux de notre potager, foulés aux pieds par vos maudits pionniers. Quelle dévaſtation, miſéricorde! ceux que j'ai mangés depuis, n'avoient ni le même goût, ni la même ſaveur: hélas! ils n'étoient, ni plantés, ni arroſés, ni cueillis de ma main. Que deviendra ce petit terrein que j'avois entouré d'une haye & que je cultivois à mes heures de récréation. Ah! mon cher potager, mon pauvre potager, on ne veut faire de toi qu'un terrein perdu, une promenade de ſable. Vous voulez que nous ſoyons francs, Monſieur le Comte; ces longues allées, ces grands chemins, ces enclos où l'on ne voit pas un ſeul arbre fruitier, voilà autant de vols faits à l'agriculture; & je gémis ſur les denrées que l'on empêche ainſi de venir, tandis que Dieu y auroit plante ſa bénédiction, & que cela auroit ſuffi à nourrir une Province entiere. C'eſt bien l'offenſer; car c'eſt-là le vrai

ſang du peuple, prodigué en enjolivemens puériles. Ce plan que vous avez mis en couleur ſur du papier, & que vous projettez d'exécuter, ſeroit à peine achevé, que vous en ſeriez dégoûté, comme l'enfant qui briſe ſon jou-jou, après avoir pleuré pour l'obtenir. Il n'y a que ce qui ſe mange qui, ſoit en herbe, ſoit en fleurs, ait le droit de plaire conſtamment, & c'eſt cela qui fait plaiſir à voir en tout pays. Ce n'eſt point dans votre parc ſtérile qu'on le trouvera. C'eſt dans nos granges, dans notre baſſe-cour, dans nos étables, dans nos jardins. C'eſt-là qu'on voit un tableau changeant, animé; au-lieu que vos gazons, vos boulingrins, vos parterres, ont quelque choſe de triſte & de mort, qui fait que je bâille d'ennui au milieu de ces belles promenades, où l'on a tant dépenſé d'argent pour tout gâter.

LE COMTE.

Je ne blâme point vos goûts, laiſſez-moi les miens. Il y a deux raiſons qui doivent vous déterminer à accepter mes offres. Premierement, la difficulté de rétablir ce qui eſt détruit dans la forme préciſe où cela ſe trouvoit. Secondement, l'incertitude où vous êtes de gagner votre procès; &, quand je dis l'incertitude, c'eſt une expreſſion mitigée dont je me ſers; car je crois, moi, & je vous en avertis d'avance, je crois être aſſuré que vous perdrez infailliblement... Une fois jugé, il n'y aura plus à revenir, au moins... ainſi ſongez bien...

GIRAU, *d'un ton ferme.*

Non, Monſieur, non, nous ne perdrons point.

LE COMTE.

Et qui vous l'a dit?... En êtes-vous bien sûr?

GIRAU.

Nous sçavons que notre Juge est votre ami de longue main; mais nous n'en croyons pas moins à sa probité. Le plus grand crime, méritant damnation, que l'homme pourroit commettre sur la terre, seroit d'être injuste, ayant la charge de prononcer au nom de la justice; & j'aimerois mieux être ruiné cent fois que d'avoir soupçon d'un tel péché dans le cœur de mon semblable. Non, cela ne se peut pas... Dans cette affaire-ci... si j'étois Juge... tenez, moi, je condamnerois mon propre pere.

LE COMTE, *bas.*

Ah! quel coup il me porte! (*haut*). M. Girau, c'est la loi qui prononce, la loi écrite, entendez-vous? Elle est aveugle & sévere, elle n'a point d'égard si elle va dépouiller celui qui a peu de chose, pour donner à celui qui a déja beaucoup. Selon vos principes, un Juge doit être inflexible d'après la loi; il ne lui est pas permis de la détourner, même par un sentiment d'humanité; il doit étouffer, jusqu'à la pitié, quand le droit l'ordonne, & le droit est contre vous, j'en ai la preuve en main...

GIRAU.

La preuve! & nous aussi nous en avons la preuve en main... & depuis deux cents ans... Où étiez-vous alors, vous qui nous chicanez?

LE COMTE, *avec sévérité.*

Songez que, sorti d'ici sans nous être arran-

gés, je ne voudrai plus entendre parler de vous : alors vos enfans seront fondés à vous reprocher votre entêtement, entêtement qui leur aura été funeste. Voici le moment de faire de moi tout ce que vous voudrez. Votre vente sera une cession volontaire, amicale, & outre une bonne somme d'argent sur table, vous pourrez exiger de moi toute la reconnoissance possible. Vous verrez comme j'en agirai, & ce que je ferai pour les vôtres... Mais si vous persistez dans un refus outrageant, tremblez! vous me verrez aussi inflexible que vous aurez été intraitable... Choisissez enfin, Girau: voulez-vous que nous soyons amis, ou ennemis à la vie & à la mort? (*d'un ton affectueux*). Ne refusez pas mes offres, mon cher Girau; je vous en supplie au nom de tout ce qui vous est cher, vous ne vous en repentirez point: c'est un desir qui me presse, & que je ne puis vaincre; ce desir, en un mot, fait toute la consolation de ma vieillesse... Vous le dirai-je? cela manque à mon bonheur... Voudriez-vous me causer un chagrin mortel?.. Non, non: allons, je vous connois, rendez-vous. (*lui tendant la main.*) Touchez-là, bon-homme, touchez-là.

GIRAU, *ému, sans donner, sans retirer sa main, hésite & paroît indécis.*

Monsieur, ne nous pressez point comme cela, je vous prie... Tenez, c'est un vrai tourment où vous nous mettez... Je ne sçais plus que vous dire... tout mon courage... Nous n'osons plus vous regarder en face, & nous souffrons de vous entendre supplier... Vous n'êtes pas un Seigneur méchant,...

c'est

c'eſt bien vrai... nous le ſçavons. Ce ſont ces Intendans qui vont toujours conſeillant le mal.

LE COMTE, *affectueuſement.*

Laiſſons-les pour ce qu'ils ſont. Il n'y en aura plus entre vous & moi... Allons, venez; ſuivez-moi chez le Notaire; vous me demanderez le prix que vous voudrez; je compterai la ſomme; &, tous deux ſatisfaits, j'irai de ce pas choquer le verre avec toute la famille...

GIRAU, *avec un effort qui lui coûte.*

Monſieur le Comte, non, jamais, nous ne vendrons ce terrein-là... cela ne ſe peut... Pardonnez-nous... mais vous ſçavez...

LE COMTE, *dans une extrême colere, & frappant du pied.*

Homme inconcevable! eſprit opiniâtre! inſolent!.. Vous vous jouez donc de moi?

GIRAU.

Pardon, encore un coup: mais nous ne reſterons pas plus long-tems enſemble, s'il vous plaît, Monſieur... Votre bon cœur, le ton de votre âme nous feroient faire ce que nous ne devons pas. Tenez... voyez toute notre foibleſſe. Abaſourdi par l'éloquence de vos diſcours, tout hors de nous, & n'aimant ſur-tout à faire de la peine à perſonne, nous allions nous laiſſer ſéduire, comme un enfant. Malheureux! qu'allions-nous faire? Heureuſement, nous avons eu ſouvenance de la voix mourante d'un pere qui nous dit, une heure avant que d'expirer: *Girau, c'eſt à toi, comme à l'aîné, que je laiſſe la*

maiſon; c'eſt la portion la plus précieuſe de l'héritage. Garde-toi de la vendre, elle eſt bénie de nos peres, & nos peres y ont tous proſpéré. Tu proſpéreras comme eux, ſi rien ne t'induit à tentation. Tranſmets-la à mon petit-fils aîné, comme je te la tranſmets, & je te réponds qu'aucun de tes enfans, avec la grace de Dieu, ne manquera. (*en s'en allant avec précipitation.*) Serviteur, Monſieur le Comte; nous attendrons le jugement, quel qu'il ſoit.

SCENE VI.

LE COMTE, *ſe promenant à grands pas.*

Je ſuis furieux. . . . Eſt-il poſſible? il alloit céder.... Je ne me poſſede plus. . . . Eh bien! puiſqu'il n'a pas voulu vendre, il perdra & perdra le tout.... Ce n'eſt pas avec lui que je ſerai généreux. En vain il implorera ma clémence. Je ſuis las de débattre un objet tant conteſté, & qu'on auroit dû m'accorder à la premiere inſtance. . . . La Loi me ſeconde; j'uſerai de mes droits, & même avec toute la rigueur... je veux... (*Ici paroît de Leurye.*) Ah! mon cher de Leurye, écoutez....

SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE. *Madame* DE LEURYE.

M. DE LEURYE.

Il vient de sortir... il a évité de me voir... eh bien! qu'y-a-t-il de décidé?

LE COMTE.

Oh! c'est un homme à me faire tourner la tête, un cerveau rustique, à qui il est impossible de faire entendre raison, qui agit par vengeance, qui a de la méchanceté même, oui, une malice innée & profonde...

M. DE LEURYE.

Quoi! rien n'a pu le déterminer?

LE COMTE.

Rien au monde.... vous m'en voyez d'une fureur....

M. DE LEURYE.

Je suis chagrin de ce refus...

LE COMTE.

Je veux qu'il en soit puni.... cela dépend présentement de vous, de Leurye...

M. DE LEURYE.

Mais, si sa cause est bonne....

LE COMTE.

Toute cause a différens points de vue. Voici une reconnoissance pour moi. Il en résulte que les auteurs de cet homme ont empiété sur mon domaine le terrein même dont je me suis emparé. Les confrontations de cette reconnoissance prouvent ce fait; sa réclamation est donc insoutenable.

M. DE LEURYE.

Permettez-moi de vous le répéter, cette reconnoissance est erronnée, vicieuse dans tous les points.

LE COMTE, *avec emportement.*

Mais lui-même a-t-il fourni les titres de sa propriété...

M. DE LEURYE, *du plus grand sang-froid.*

Il n'en présente aucun, d'accord: mais il a pour lui une possession immémoriale & deux anciens terriers de votre seigneurie qui démentent le dernier. Ils doivent prévaloir, & la possession de ce fermier ne peut être considérée que comme légitime.

LE COMTE, *avec un dépit concentré.*

J'entends... vous allez prononcer contre moi...

M. DE LEURYE.

Je ferai ce qu'exigent la loi & mon devoir....

LE COMTE, *se remettant.*

Je connois depuis long-tems votre délicatesse; qu'elle soit juste, ou non, dans cette circonstance, vous comprenez bien que je ne veux faire aucun tort à ce Laboureur. Ma colere ne me rend pas injuste,

je le payerai bien malgré son opiniâtreté : (*tirant un porte-feuille*,) voici pour vingt mille livres d'effets que je vous remets en main ; vous le sçavez, c'est trois fois la valeur de son terrein. Vous les lui remettrez, au moment qu'il aura perdu... Vous ne commettrez certainement aucune injustice, de Leurye, & vous vous acquitterez envers moi de tout ce que vous me devez.

M. DE LEURYE.

Je sçais à quoi engage la reconnoissance. Je ne l'oublierai jamais : mais faut-il vous dire qu'on ne sauroit mettre de l'argent en place d'une possession qui nous charme, & qu'il n'y a plus de prix à une chose, dès qu'on y tient fortement ? En suivant vos idées, je commettrois toujours une injustice...

LE COMTE.

Vous me permettrez de sçavoir aussi bien que vous ce qui est juste ou injuste.

M. DE LEURYE.

Dans ce moment où la passion vous égare....

LE COMTE.

Elle ne m'égare point, assurément ; c'est vous plutôt qui vous égarez... Tous ceux que j'ai consultés vous sont opposés. Votre opinion, je pense, doit céder à leurs voix réunies.

M. DE LEURYE.

Je ne mets le jugement d'autrui qu'au second rang ; la regle du mien est dans mon cœur.

LE COMTE.

Il peut se laisser éblouir par une fausse gloire, & tel est le piege de la vertu... Vous êtes près d'y tomber, prenez-y garde.... parce que cet homme est un Laboureur, vous verrez qu'il aura nécessairement raison contre son Seigneur!

M. DE LEURYE.

Si vous étiez à ma place, dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire?

LE COMTE.

Je vous ferois gagner votre procès sans hésiter.

M. DE LEURYE.

Non, vous ne le feriez pas... je vous connois mieux.... vous ne voudriez pas commettre un crime.

LE COMTE, *se recrie.*

Un crime!... le mot fait le tribunal. Je crois avoir prouvé des sentimens d'honneur & d'équité, & ma conscience ne me reproche rien... la balance est au moins dans une parfaite égalité... j'y mets une triple valeur, & je demande qu'elle penche pour moi...

M. DE LEURYE, *avec une dignité calme.*

Elle ne peut fléchir, & tout l'or du monde feroit ici d'un poids foible. La volonté de votre partie ne peut être violentée. La propriété est un droit sacré, absolu, le premier de tous les droits, sans exception & sans réserve. Il possede sa chaumiere & son

champ, par la même loi qui assure au Monarque la propriété de sa couronne, & quelle que soit la distance des rangs, les droits respectifs sont égaux.

LE COMTE.

De Leurye! j'aurois cru les dédommagemens capables de tranquilliser l'équité la plus sévere!... Mais j'ouvre les yeux; où je ne voyois que l'amour scrupuleux de la justice, je commence à entrevoir de l'insensibilité: peut-être suis-je aussi en état que vous de sentir l'équité de ma demande; mes lumieres peuvent être égales aux vôtres, & mon expérience passe certainement celle d'un homme de votre âge... De Leurye! ce que je demandois à titre d'ami, faudra-t-il donc que je l'exige?... oublieriez-vous?...

M. DE LEURYE.

Si vous sçaviez ce qu'il m'en coûte... combien il m'est cruel.., je vous afflige, mais...

LE COMTE.

Rien ne peut tenir, je crois, contre ma priere...

M. DE LEURYE.

Rien, il est vrai, excepté mon devoir... s'il ne falloit que le sacrifice de ma vie, il y a longtems qu'il seroit fait.

LE COMTE.

Insensé par système, tu prends ici l'ombre pour la réalité. Qui immoles-tu? ton bienfaiteur,... laisse-là cette ostentation que tu appelles vertu: agirois-tu ainsi pour faire retentir dans toute la province l'éloge de ton intégrité, & faire dire: *il n'a pas craint de condamner celui-là-même à qui il devoit tout;*

Mais est-ce bien-là un motif déterminant? Tu manques à la reconnoissance, en croyant obéir à l'esprit de la loi, & tu ne fuis au fond que le caprice d'une tête échauffée. Veux-tu donc m'apprendre ce qui est légitime, ou ce qui ne l'est pas?.... Eh! dis-moi, m'as-tu jamais vu m'écarter des principes de cette équité qui t'est si chere?..

M. DE LEURY.

Jamais jusqu'à ce jour; & voilà pourquoi je veux que vous ne commenciez point à vous charger d'un reproche que vous ne vous pardonneriez jamais. Votre pavillon élevé, vos desirs une fois satisfaits, la justice reprendroit ses droits sur ce cœur digne de l'entendre; vous détesteriez bientôt & les futilités qui vous séduisent aujourd'hui, & votre château, & votre propre victoire. Vous me détesteriez avec raison, & vous ne vous pardonneriez point à vous-même.... Laissez-moi sortir, Monsieur le Comte! je vous attendrai après le jugement; je le sais, vous serez en colere contre moi, mais demain, après-demain, dans huit jours, que dis-je? après plusieurs années même, je connois assez votre cœur pour qu'il me rende justice... Il faut que je brave aujourd'hui, & la voix de la reconnoissance, & celle de l'amitié, & tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme, à mon cœur.....

LE COMTE.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine, ingrat!.. vous ne m'avez jamais aimé; tout me le prouve aujourd'hui: aussi j'ouvre les yeux, & retire la main qui vous soutenoit. Vous perdrez un cœur

comme il y en a peu..... fortune, rang, bonheur, vous tenez tout de moi.

M. DE LEURYE, *vivement.*

Je renonce à tout, s'il le faut... ce ſoir, je deſcendrai du tribunal, content & ſans remords.

LE COMTE, *dans la plus grande émotion.*

Et vous faites auſſi peu de cas de l'attachement que j'avois pour vous.... Ah! de Leurye, de Leurye, ſi vous ſçaviez... vous ne connoiſſez pas tout ce que j'aurois à vous dévoiler... vous ignorez que votre état, votre nom, votre exiſtence, ſont entre mes mains.... Tout eſt un ſecret pour vous, mes bienfaits, votre naiſſance; c'eſt à cette heure qu'il faut montrer à quel point je vous ſuis cher. Il ne s'agit plus de vous, chacun ſon tour. Nous verrons quel aſcendant mon ame peut avoir ſur la vôtre. Il m'eſt plus important de le ſavoir que vous ne le penſez. Ce ſera pour vous une ſource de félicités que vous n'eſpérez même pas... tout dépendra de ce que vous prononcerez.

M. DE LEURYE, *ému.*

Quoi! vous pourriez mettre à ce prix....

LE COMTE.

Je dois obtenir ce ſacrifice de vous; êtes-vous en état de m'en faire un digne de moi?

M. DE LEURYE.

Vous ne connoiſſez donc pas tous les droits que vous avez ſur mon cœur.... Ah! croyez qu'ils ſurpaſſent encore ceux d'un pere.... Cet

attachement si tendre vous est bien dû : s'il ne falloit que le signer de mon sang...

LE COMTE.

J'ai dit que le repos de mes derniers jours dépendoit de ce que je vous ai demandé avec tant d'instance.

M. DE LEURYE, *à part.*

Comme il me trouble!...

LE COMTE.

Ecoutez, de Leurye. Vous croyez, dès votre plus tendre enfance, avoir perdu votre pere. Apprenez qu'il existe, & que des raisons que je renferme, l'ont toujours engagé à se tenir inconnu.

M. DE LEURYE.

Il est possible! mon pere vivroit! j'aurois encore un pere!... ah! vous m'avez fortement ému... j'ai un pere & vous connoissez son sort, & l'heure m'appelle sur le tribunal... que j'ai besoin de toutes les forces de mon ame!...

LE COMTE.

Cher de Leurye, puis-je espérer...

M. DE LEURYE.

Laissez-moi, je ne veux rien entendre en ce moment. Qu'importe mon état, mon nom, mon pere même?.. je suis Juge à cette heure, & dois en remplir les redoutables fonctions. (*A sa femme*). Ma chere, reste ici; il faut que je le fuye....

SCENE VIII.

LE COMTE, *Madame* DE LEURYE.

LE COMTE.

MADAME! je n'avois un cœur que pour votre époux. Il eſt prêt à tout perdre. Si vous l'aimez, courez à lui, faites-lui bien ſentir qu'il marche à ſa ruine.... je l'abandonne, s'il ne m'eſt favorable... allez, ſuivez ſes pas; empêchez-le...

Madame DE LEURYE.

Je connois mon mari. Attaché à ſes devoirs, il eſt juſte dans tous les inſtans; & ſon caractere ne varie point.

LE COMTE.

Il mérite le reproche odieux d'ingratitude.

Madame DE LEURYE.

Lui! Monſieur le Comte,... Ah! que vous le connoiſſez mal....

LE COMTE.

Je croyois le connoître.... Je me ſuis trompé. Non, il ne m'aima jamais. Son ſang-froid inſultant à la vue de mes plus chers intérêts.... Il me trahit.... Tout me dit que ſon ame eſt loin de la mienne.

Madame DE LEURYE.

Mais, si ce que vous demandez de lui est contre son devoir...

LE COMTE.

Devoir chimérique! orgueil déguisé! Je donne plus que je ne dois: & votre mari, qui devroit être le premier à déterminer ce paysan opiniâtre, à le forcer par de bonnes raisons, prend toujours son parti, & seroit fâché, sans doute, d'un accommodement qui lui enleveroit le plaisir de prononcer contre moi... Eh bien! qu'il se satisfasse, qu'il prononce; je fais ici le serment que je romprai tous les nœuds qui m'attachent à lui... Tirez-le, vous dis-je, de l'erreur où il est plongé, ou je lui voue une haine... qui sera funeste à tous deux.

Madame DE LEURYE.

Quoi! vous cesseriez d'aimer celui que vous avez toujours chéri, celui que vous avez tant estimé? Il perdroit en un seul jour... Non, Monsieur; il n'a rien fait pour mériter ce malheur....

LE COMTE.

Madame! je le répete, si vous l'aimez, usez du pouvoir que vous avez sur lui; c'est votre intérêt comme le sien; songez à le toucher; qu'il se conforme à mes desirs, ou je ne verrai plus en lui qu'un étranger, objet de ma plus grande indifférence. (*Il sort en colere.*) Je vous laisse.

SCÈNE IX.

Madame DE LEURYE *seule.*

QUEL orage s'apprête ! Ma constance succombe. . . . . Comme le Comte est enflammé ! Il est extrême en tout, dans son inimitié comme dans son affection. Hélas ! j'apperçois l'adversité fondre sur nous..... Oui, si c'est une injustice qu'il exige, mon mari verra tout s'anéantir autour de lui, plutôt que de fléchir même dans les apparences. S'il pouvoit cependant être complaisant sans crime, conserver son état, sauver sa maison ; si.... mais j'appréhende qu'on ne puisse rien mitiger dans cette affaire. Je tremble ; &, les connoissant tous deux, je vois notre ruine.

SCENE X.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

(*M. de Leurye eſt en robe & en bonnet, comme ſur le point d'aller au Tribunal.*)

Madame DE LEURYE, *après un ſilence.*

Vous allez donc prononcer cet arrêt? ..... Hélas! c'eſt le nôtre.

M. DE LEURYE.

Je vois tes larmes..... Le Comte a menacé.....

Madame DE LEURYE.

Il eſt ſur le point de vous haïr.

M. DE LEURYE.

C'eſt un coup terrible pour mon cœur!..... tu crains l'avenir.

Madame DE LEURYE, *avec triſteſſe.*

Oui, & je ne te le diſſimule point....

M. DE LEURYE.

Raſſure-toi, ma femme.... Le combat engagé, il faut ſortir victorieux. La pratique d'une vertu ne fait pas l'homme de bien; mais une ſeule foibleſſe ſuffit quelquefois pour en faire un lâche.

Madame DE LEURYE.

Le Comte va rompre avec nous; le ton de sa voix m'a fait frémir. Nous tomberons dans l'indigence. Je la supporterai cependant. Ton courage suffiroit pour ranimer le mien; mais quand mes regards tombent sur ma fille....

M. DE LEURYE.

Chere épouse! ne m'offre point cette image.... Après la perte d'un ami, c'est celle qui déchire le plus mon ame.

Madame DE LEURYE.

Nous étions hier si tranquilles!

M. DE LEURYE.

Il n'y a point de bonheur solide en cette vie, tu le vois; mais ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause que d'une mauvaise?

Madame DE LEURYE.

Se trouver sans état, sans ressources, & dans quel tems! L'homme honnête & laborieux trouve si difficilement aujourd'hui à placer ses travaux.... S'il étoit permis du moins de se reculer.

M. DE LEURYE.

Ce paysan pouvoit le faire. Il en a été averti à tems... Il a persisté à me vouloir pour Juge, & j'aurois la lâcheté de différer mon jugement! Non; ces délais lui seroient onéreux: un autre peut-être ne prendroit pas l'affaire comme moi, car je l'ai bien étudiée. Je suis certain de son droit; c'est à moi de le faire triompher, d'armer en sa faveur l'autorité

des Tribunaux. Eh! dis-moi, qui ne se sentiroit pas élevé au-dessus de lui-même, au-dessus du vil intérêt, en prononçant au nom sacré de la Justice : n'est-ce pas alors que l'homme va saisir la plus haute dignité qui puisse appartenir à la noblesse de sa nature? Il est impossible de la trahir à quiconque a une ame.... oui, il rentrera dès ce soir en possession; je veux abréger le supplice de son incertitude... Cesse de gémir; chaque état a ses périls, comme ses devoirs.

Madame DE LEURYE.

Que les tiens sont cruels à remplir!

M. DE LEURYE.

Eh, dis-moi! le soldat monte à la breche; le médecin affronte l'air contagieux des hôpitaux; le naturaliste traverse les mers, & visite des plages inconnues; l'homme de lettres, pour soutenir les droits de l'humanité, risque sa liberté & son repos; chacun d'eux reste ferme à son poste & ne retrograde point à l'aspect du danger; & moi je reculerois honteusement, lorsque ma bouche devient l'organe de la justice, lorsque l'opprimé attend de elle sa délivrance & son triomphe!..., Eh! que perdrai-je? Ma fortune?... D'autres ont plus sacrifié, & n'ont pas tant gémi... J'emporterai du moins le témoignage de ma conscience; sentiment consolateur, au-dessus des aisances passageres que procurent les richesses, & qui tient lieu aisément de tout le reste.

Madame DE LEURYE.

J'admire ta fermeté; mais je suis femme & mere.

Tant

Tant de vertu ne peut paſſer entierement dans mon ame.... Toi-même ſouffriras....

M. DE LEURYE.

Va, je ne ſerai malheureux, que lorſque tu croiras l'être toi-même.

Madame DE LEURYE.

En ce cas, mon ami, je vais faire un effort; je vais me dompter, & tu n'entendras plus mes ſoupirs.

M. DE LEURYE.

Laiſſe les s'exhaler en ce moment; bientôt la tranquillité renaîtra; car elle appartient toujours à l'innocence, même dans l'infortune.

Madame DE LEURYE.

Je rougis devant toi de ce que la crainte de l'avenir a tant de pouvoir ſur moi.

M. DE LEURYE.

Pleure, gémis; mais, ſongeant à cette paix intérieure que rien ne peut nous ôter, reprends la nobleſſe de ton ame.

Madame DE LEURYE.

Ah! j'ai beſoin de ton exemple pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir.

M. DE LEURYE, *avec une ſorte de véhémence.*

Nous rendrons-nous plus malheureux par foibleſſe, & perdrons-nous le fruit de notre combat par d'inutiles plaintes?

Madame DE LEURYE.

Je le reprends ce courage... Tu soutiens ma foible raison. Tu rends la sérénité à mon esprit. Quel bonheur pour moi de t'avoir pour époux! C'est à toi que je devrai la plus précieuse des vertus, la force de l'ame.

M. DE LEURYE.

Ta raison auroit dissipé d'elle-même toutes ces pensées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs puissans de consolation; &, sans notre enfant, nous n'eussions pas versé une larme.

Madame DE LEURYE.

Allons... Elle est, comme nous, sous l'œil de la Providence. Je te verrai d'ici condamner ton ami, & te verrai d'un œil calme... J'aime mieux l'indigence, que de te voir conserver ton état aux dépens du devoir qu'il t'impose. Mais taisons-nous, taisons-nous... Thérese vient... Il faut lui cacher nos peines. Elle est dans un âge où l'on n'en sent aucune... Que ne puis-je prolonger pour elle cet âge heureux!

SCENE XI.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

Eh! mon papa.... Vous vous en alliez ſans que je vous aye embraſſé!.. Embraſſez-moi donc.

M. DE LEURYE, *l'embraſſant.*

Adieu, ma chere Théreſe.

THERESE.

Ah! ça, revenez de bonne heure, au moins.., Maman veut toujours qu'on me faſſe dîner, & moi je n'aime point à dîner ſans vous. Je n'ai plus d'appétit alors. Rien ne me ſemble bon qu'en mangeant tous trois enſemble... Mais vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire: papa, ſeriez-vous fâché contre moi?

M. DE LEURYE.

Non, non, ma chere fille... Va, je t'aime toujours bien. (*Il ſe dérobe à ſa fille, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laiſſer paroître ce qui ſe paſſe dans ſon ame.* (*Théreſe ſe retire.*) (*A ſa femme, à demi-voix.*) Ma femme! Dieu ne nous manquera pas: trop heureux, ſi je puis acquérir quelques droits à ſes bontés... Je cours où ſa voix m'appelle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LEURYE, *seule.*

TOUT se décide en ce moment... Je le vois sur son Tribunal... Il prononce contre sa femme, contre son enfant... Fidele à la Justice, & cruel à lui-même, il est sourd à la voix de la reconnoissance; il blesse jusqu'à la sensible amitié... L'amitié si puissante sur son cœur!.. Mes parens vont être accablés de ce coup.:. Le Comte est inexorable, quand il se croit offensé... Que devenir sans fortune, sans poste, sans appui?.. Le sacrifice étoit nécessaire, je le sais; mais, hélas! qu'il est cruel!.. O le plus vertueux des hommes, & le plus infortuné! O ma fille! ma fille! c'est sur vous que je m'attendris. (*Après un silence.*) Allons, plus de courage, mon cœur; souvenons-nous des paroles d'un époux; soyons forte avec lui, & renfermons nos plaintes...

SCENE II.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE, *en entrant.*

CHERE maman, je vous cherchois par-tout. J'ai couru par tout le jardin... Vous n'y êtes donc reſtée qu'un moment?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma fille.

THERESE.

Maman, mais qu'avoit donc papa? Je l'ai ſuivi juſques dans la rue. En me quittant, il m'a priſe dans ſes bras; il m'a embraſſée; il me ſerroit plus tendrement qu'à l'ordinaire: il a même eſſuyé une larme, comme s'il n'avoit pas voulu que je le viſſe pleurer... Hé! mais, vous auſſi, maman; vous êtes triſte... Oh! je m'y connois bien.

Madame DE LEURYE.

Ma fille, vous vous trompez; nous ne ſommes point triſtes. Votre pere a pluſieurs affaires qui le rendent diſtrait & ſérieux, & cela me rend plus ſérieuſe auſſi...

THERESE.

Le tems me ſemble bien long de ne pas le revoir... Toujours abſent!.. Pour moi je m'ennuie

& je m'inquiete encore plus aujourd'hui que les autres jours.

Madame DE LEURYE.

Il eſt un bon moyen pour trouver le tems moins long: c'eſt de s'occuper, ma fille. Ma chere Thereſe, il faut t'accoutumer de bonne heure au travail; &, s'il eſt poſſible, ne pas perdre un ſeul inſtant de la journée. Celle qui ſe livre à l'oiſiveté, s'en repent tôt ou tard; celle qui emploie bien ſon tems, eſt toujours bénie du ciel, & proſpere... Ta broderie, comment va-t-elle?

THERESE.

Je crois que vous ſerez contente. (*Elle tire une broderie de ſon ſac à ouvrage.*) Dites-moi ſi je ne travaille pas aſſez.

Madame DE LEURYE.

Fort bien, ma fille: c'eſt un grand plaiſir de ſavoir s'occuper; de pouvoir dire le ſoir, j'ai fait cela aujourd'hui; chacune de mes journées eſt marquée par quelque choſe d'utile... Par exemple, ſi nous avions beſoin d'argent, Thereſe aimeroit-elle bien à nous en gagner?

THERESE, *avec vivacité.*

Ah, maman! ſi je ſavois pouvoir aider à quelque choſe à la maiſon; mais il faudroit me le dire au moins; je m'y mettrois ſérieuſement, & la moindre minute me deviendroit précieuſe.

Madame DE LEURYE.

(*A part.*) Elle m'attendrit! (*Haut.*) Va, mon en-

fant, si nous tombions dans ce malheur, (& tout le monde peut y tomber) ce n'est qu'en te montrant l'exemple que ta mere t'en avertiroit. (*Elle se leve.*) Je l'entends, je pense.

THERESE.

Oh! cette fois c'est sûrement papa: je cours au devant; & si c'est lui, j'irai tout de suite faire mettre le dîner sur la table.

SCENE III.

Madame DE LEURYE *seule.*

POURQUOI donc suis-je si saisie?.. Je veux, & n'ose marcher vers lui... Je l'attends avec impatience, & crains de l'envisager.

SCENE IV.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

(On voit dans le fond M. de Leurye, qui ôte sa robe, & la remet à un Domestique. Il arrive avec un visage ouvert, tranquille, & les bras tendus vers sa femme, qui l'embrasse avec joie.

Madame DE LEURYE.

Eh bien! mon bon ami, te voilà de retour.

M. DE LEURYE.

J'ai triomphé, ma chere femme.

Madame DE LEURYE.

Tu es donc bien content de toi-même?

M. DE LEURYE.

Mon cœur est satisfait; il éprouve la récompense d'avoir surmonté toute foiblesse... Ne parlons plus de ce que j'ai souffert... j'aurai le bonheur, en quittant ma place, de n'avoir rien prononcé dont je doive jamais me repentir.

Madame DE LEURYE.

Mon ami, explique-toi sans crainte, parle. Eh bien! le Comte?

M. DE LEURYE.

C'en est fait, j'ai perdu sa faveur & son amitié.

J'ai-

J'attends tout de son ressentiment. Son courroux est extrême... Chere épouse! je sçais qu'aucune vue d'intérêt ne nous a unis; cependant, avoue que dans ces momens tu ne peux te défendre d'une certaine inquiétude... La misere effraye à juste titre celui qui ne s'y est jamais trouvé; ne la crains pas. Je suis jeune & courageux; je forcerai, par mon travail, tous les obstacles. Nous allons partir de ce Bourg. Nous irons à Paris. J'y reprendrai la profession d'Avocat. Ta dot, tu le sçais, s'est dissipée aux faux frais inévitables dans un premier établissement. Il ne nous reste rien. Nous aurons de la peine, il faut nous y attendre; mais nous dompterons le sort ennemi... Va, écartons de notre esprit les moindres allarmes; mettons toute notre richesse en nous-mêmes, & notre confiance en celui qui est la source de toute vertu.

Madame DE LEURYE.

Je me montrerai l'épouse d'un homme tel que toi. J'égalerai ton courage. Tu éleves, tu affermis mon ame. Oui, mon ami, il ne faut pas que ce revers nous arrache un seul soupir; nous sommes toujours l'un à l'autre, & nous triompherons de l'adversité.

M. DE LEURYE.

J'ai vaincu: mais apprends ce qui s'est passé au fond de mon cœur. Ma rupture avec le Comte me touche, mais vivement. Je l'aime, & je lui ai déchiré l'ame; oui, je lui ai causé une peine cruelle; car, quand il se livre à quelque passion, elle dégénere en excès, dont il n'est plus le maître. Ce n'est

pas tout; il m'a causé aujourd'hui bien d'autres tourmens. Il m'avoit toujours fait entendre que j'avois perdu une mere en bas âge, & que mon pere s'étoit expatrié, que depuis il étoit mort... Aujourd'hui, un instant avant le jugement, ne m'a-t-il pas confié qu'il avoit des lumieres sur le sort d'une tête si chere?.. Ce qu'il m'a dit en mots obscurs & couverts, m'a jetté dans un si grand trouble, qu'il m'a fallu recueillir tous mes principes pour prononcer avec assurance. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que m'effrayer par un dernier assaut... Si mon pere vivoit, il se seroit fait connoître.

Madame DE LEURYE.

Je le pense de même. Qui l'empêcheroit d'accourir dans nos bras?.. Si le Comte avoit eu quelque clarté sur son sort, pourquoi auroit-il attendu jusqu'à ce moment pour te l'annoncer? Le voici... Qu'il a l'air agité!

SCENE V.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, LE COMTE.

(*M. de Leurye eſt à ſon Bureau, debout, occupé à placer des papiers. Son épouſe ſe range à côté de lui. Le Comte entre, le viſage allumé. Monſieur & Madame le ſaluent profondément, mais preſque ſans le regarder, & ſe remettent à diverſes occupations.*)

LE COMTE, *d'un ton contraint & étouffé.*

N'APPREHENDEZ aucun reproche. Vous êtes ſi équitable! je devrois même vous en louer, comme vous vous en applaudiſſez ſans doute en ſecret. Il ne vous manque plus à préſent que de tourner en ironie les ſollicitations que je me ſuis abaiſſé à vous faire... Porter un telle ſentence, quoique bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit au fond de mon cœur! m'obliger encore à rétablir honteuſement une miſérable chaumiere!.. Je rougis de fureur... Il vous ſera bien doux, Monſieur, de me voir, à mon âge, humilié chaque jour par un Vaſſal d'autant plus inſolent, qu'il l'aura emporté ſur moi malgré mes offres & mes prieres. C'eſt-là un beau trait d'ami, & je ſçais l'apprécier... Ne ſembloit-il pas que je voulusſe commettre une injuſtice? En étoit-ce une que de payer, comme je le faiſois, un malheureux colon de

terre?.. Vous l'avez desservi, en lui faisant gagner son procès. Il seroit plus riche présentement, lui & ses enfans; mais des idées chimériques vous ont dominé de tout-tems... Se peut-il que l'homme dont je me suis fait un plaisir de combler tous les vœux, dans toutes les occasions possibles, soit celui-là-même qui me cause le plus violent chagrin que j'aie éprouvé de ma vie... Ah! l'insensibilité est telle...

Madame DE LEURYE.

Ce qu'il a fait, Monsieur, il a dû le faire. Son ame n'est point insensible: mais elle a dû demeurer inébranlable à la voix de la reconnoissance. J'approuve sa fermeté. Il pouvoit donner sa vie, mais non...

LE COMTE.

Allez, Madame, allez: vous n'avez pas profité de mes conseils; vous avez négligé de lui faire embrasser le seul parti raisonnable. Eh bien! vous partagerez mon inimitié; ma vengeance tombera sur vous, comme sur lui.

Madame DE LEURYE.

La perte qui m'affligera le plus dans tous les tems, sera celle de votre amitié: mais nous aurons du moins toujours droit à votre estime.

LE COMTE.

Je vois qu'il y a une ligue formée contre les riches; qu'on leur fait un crime de leur fortune; qu'on les suppose toujours injustes, par-là-même qu'ils possedent. Ils ne peuvent hériter des domaines de leurs ancêtres; ils sont des usurpateurs abo-

minables, dès qu'ils font valoir les prétentions les plus légitimes. Il faudroit recommencer le partage des biens, & rendre les lots parfaitement égaux. Je vois qu'il y a dans des cœurs, qui se disent honnêtes & désintéressés, une jalousie profonde & innée, qui s'irrite de l'opulence des Grands. Je vois que cette jalousie est le foible de certaines gens qui prennent cette aversion secrette pour de la vertu. Elle vous a aveuglé cette prévention dangereuse, Monsieur, & vous vous êtes fait un héroïsme de ce qui n'est, au fond, que l'ouvrage de l'envie, & le triomphe de l'orgueil... Sçachez que je vous ai pénétré. L'autorité de Juge vous a enflé le cœur. Vous avez été fier de pouvoir prononcer contre moi en faveur d'un paysan. Vous avez mis une vanité sourde à lui donner gain de cause, & dans votre modeste philosophie, vous attendez que ce trait rare soit publié, préconisé, prôné, répété, & que l'on dise de vous : *Dans la Seigneurie de Monrevel, réside un Caton, protecteur né des chaumieres d'alentour, jeune homme austere, inflexible, qui arrête l'usurpation de ceux qui habitent des châteaux, & qui leur donne toujours le tort au premier mot, à raison sur-tout de ce qu'ils ont pu signaler leurs bienfaits...*

Madame DE LEURYE.

Non, Monsieur le Comte, non, je ne souffrirai pas que vous poursuiviez sur ce ton...

M. DE LEURYE, *d'un ton froid.*

Laisse, ma femme, laisse; dans de pareils momens, mon silence doit lui mieux parler que tout ce que je pourrois lui dire...

LE COMTE.

J'ai tort, en effet... Croyez que je n'ai pas le deſſein de reſter plus long-tems avec vous. J'acheterai une autre terre, & ce ſera à vos dépens. Vous perdrez ce que ma bonté vous réſervoit. Je ne ſuis venu que pour vous dire que vous ne ſongiez plus à moi. Tout eſt dit entre nous, & vous avez briſé un lien plus précieux que vous ne penſiez: mais étiez-vous fait pour le ſentir? (*après un ſilence.*) Qui n'a pas ſçu ſe rendre digne de tant de ſoins, n'en mérite plus aucun. Oh! je ſçaurai bien vous oublier tous... Je ſçaurai détacher mon cœur d'un couple d'ingrats, dont je ne veux plus entendre parler... Pleurez, pleurez, Madame; vous le devez: mais il n'eſt plus tems.

Madame DE LEURYE, *ſe remettant.*

Je ne pleure point, Monſieur; &, ſi j'ai eu un moment de foibleſſe, ce ſera la derniere de ma vie.

M. DE LEURYE, *allant à ſon ſecrétaire, & en retirant pluſieurs effets.*

Voici des effets qui vous appartiennent, Monſieur: je vous les remets... Vous pouvez, dès aujourd'hui, diſpoſer de mon emploi; je vais déclarer qu'il eſt vacant.

LE COMTE, *prenant les effets.*

Je reprendrai tout, puiſque vous avez l'audace de me l'offrir... Oui, tout... Vous ne voulez rien de moi!... Ah! vous ne voulez rien de moi!... Vous vous rendez juſtice.

M. DE LEURYE.

Doit-on garder les dons d'une perſonne qui, toute chere qu'elle nous eſt, paroît vouloir ceſſer de nous eſtimer. Me croyez-vous aſſez peu délicat pour chérir vos dons au-deſſus de votre amitié...

LE COMTE.

Et ſans cette place que deviendrez-vous?

M. DE LEURYE.

Ce que je pourrai.

LE COMTE.

Votre ſang-froid, en ce moment, eſt admirable, comme tout ce que vous faites. (*Un ſilence.*) Allez, vous garderez votre place; je ne veux pas encore vous l'ôter. (*Avec un ſourire forcé.*) Vous la rempliſſez avec tant d'intégrité, tant de ſcrupule! Tous les payſans d'alentour gagneront déſormais leurs cauſes, dès qu'ils attaqueront un homme riche. Ces pauvres gens peuvent-ils jamais avoir tort? D'ailleurs, il s'agit aujourd'hui de rétablir dans le monde cette égalité primitive: rêves chimériques de nos livres modernes, & qui ont échauffé ſi noblement votre cerveau... Vous n'aurez bientôt plus ſous les yeux cette opulence qui choque votre philoſophie... Je ne ſerai plus votre voiſin; je vais vendre mon château & me retirer à cent lieues d'ici.

M. DE LEURYE.

Le ton dont vous me parlez m'attriſte... permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'en renonçant à vos libéralités, j'éprouve un plaiſir ſecret

& bien véritable; c'eſt de ſentir que dans vous c'étoit l'homme que j'aimois, & non le bienfaiteur....

LE COMTE, *vivement.*

Ah! s'il eût été vrai... (*Ici on voit paroître, dans le fond du Théâtre, Girau, ſuivi de ſa femme & de tous ſes enfans.*)

SCENE VI.

Acteurs précédens; GIRAU, *ſa femme & cinq à ſix enfans*; THERESE.

THERESE, *arrivant avec la femme Girau & les enfans; elle crie avec joie & en ſautant.*

SUIVEZ, ſuivez... Ah! papa... Le pere, la mere, & tous les enfans... Ils demandent à vous voir; ils pleurent tous de joie, & moi auſſi avec eux. Ils diſent tout haut qu'ils vous béniront tout le reſte de leur vie. (*Thereſe tourne autour de chaque enfant.*)

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Monſieur, nous ne venons pas vous déranger pour longtems; ce que nous avons à vous dire ſera bientôt dit. Ne croyez pas, je vous prie, que nous venions vous remercier de nous avoir fait gagner notre Procès. On ne loue point la Juſtice d'avoir été juſte. Mais, avec votre permiſſion, nous venons

vous montrer à toute notre famille. Ecoute, femme; & toi, Jacques; toi, Charlot; toi, Philippe; toi, Chriſtophe; approche tes deux petits freres, Bon. (*Les enfans deviennent attentifs.*) Regardez bien ce digne homme; regardez-le en face; là, (*avec un ſigne.*) pour le bien reconnoître: & ſi jamais quelqu'un, quand je n'y ſerai plus, vouloit vous faire du tort, n'ayez aucune crainte de ce méchant. Venez ici en aſſurance, & boutez votre cauſe entre ſes mains; le reſte eſt ſon affaire. (*Avec âme.*) Allez, allez, tout ira bien. Il a la main bonne pour tenir la balance: il vous protégera contre qui que ce ſoit au monde: car, voyez-vous, tous les grands Seigneurs ne ſont, devant ſon tribunal, pas plus qu'un homme comme moi.... Voilà tout ce que je voulois vous dire, mes enfans... Allez-vous-en, & n'interrompez pas davantage un Juge qui n'a pas trop de tems à lui, puiſqu'il l'emploie à empêcher le mal qui, comme l'ivraie, ſemble pouſſer de lui-même en ce bas monde. (*En ôtant ſon chapeau, & ſaluant.*) Et nous, en conſéquence de cette obſervation, nous demeurons très-reſpectueuſement, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

THERESE.

Regardez donc celui-ci, papa... Les groſſes joues toutes rouges!.. Ah! qu'ils ſont gentils tous ces petits freres! Pourquoi donc s'en vont-ils ſi vîte?.. Reſtez, reſtez ici, reſtez tous. (*Elle en retient deux d'une main, & la mere de l'autre.*)

M. DE LEURYE.

Un inſtant, Monſieur Girau; demeurez ici ſans

gêne avec votre aimable famille... (*Au Comte*) Monsieur le Comte, vous ne sauriez croire combien ce digne pere, au milieu de ses enfans, a soulagé, avec ce peu de mots, les chagrins que je viens d'essuyer; tant la satisfaction de sentir que l'on n'a point prévariqué, adoucit enfin les peines les plus ameres.

THERESE, *au Comte.*

On diroit, à vous voir, que vous leur faites la mine... Oh! vous n'aimez pas les enfans, vous..., car vous n'en avez pas: papa les aime bien, lui. (*Le Comte la regarde sans répondre.*) Maman, vous les laissez partir sans leur rien donner...

Madame DE LEURYE.

Vous m'y faites songer; allez dire à votre Bonne qu'elle ait soin de leur distribuer des gâteaux.

THÉRÈSE.

Des gâteaux... Ah! je sais où... Qu'ils viennent, avec moi; je leur ferai la part à chacun. (*Elle sort en sautant, & en menant les petits freres.*) (*Pendant cette scene, Madame de Leurye fait des amitiés à la mere, qu'elle fait rester.*)

SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, GIRAU, *& ſa femme.*

(*Le Comte eſt aſſis dans un coin.*)

GIRAU, *tirant ſa femme & parlant bas premiérement; enſuite d'une voix qu'on peut entendre.*

Oui, c'eſt-là Monſieur le Comte, notre Seigneur: oui, c'eſt lui-même en perſonne... Ils ſont amis; mais, vois-tu! cela ne fait rien en juſtice... Tu avois peur... Je te l'avois bien dit, moi, de ne pas avoir peur.... On eſt homme d'honneur avant tout, ou l'on n'eſt rien du tout; apprends cela de moi.

Femme GIRAU, *à Madame de Leurye.*

Ah, Madame! pardonnez: mon brave homme de mari croit à la probité de tout le monde, parce qu'il en eſt plein, & il ne croit pas devoir remercier le vôtre de la juſtice que bien d'autres n'auroient peut-être pas rendue auſſi bien que lui.

Madame DE LEURYE.

Pourquoi, pourquoi donc? il ne faut pas dire cela.

Femme GIRAU.

Ah! Madame, dans le tems qui court.... Je

ſuis ſi pénétrée en ſongeant au péril.... Ah! mes enfans, où êtes-vous? Venez, venez tous ſerrer, baiſer la main de l'homme juſte. (*Elle approche de M. de Leurye pour lui baiſer la main.*)

M. DE LEURYE, *ſe défendant.*

Vous ne me devez aucune reconnoiſſance... Votre droit ſeul a parlé pour vous.

LE COMTE, *ſe levant.*

Ecoutez, Girau.... vous avez gagné votre procès, vous devez être content..... Je ſuis condamné à rétablir votre maiſon, & ce n'eſt point cela qui me coûte. Je réparerai, ſans rougir, ce que mon Intendant a fait abattre, ſans avoir conſulté mes dernieres volontés. Je n'ai point voulu vous nuire. Je n'aurai point l'entêtement de vous promener de Tribunaux en Tribunaux, comme je le pourrois. Je me tiens à la ſentence qui a été rendue; mais, Girau, encore un coup, ſoyez raiſonnable à votre tour: mettez-vous à ma place; voyez que mon château, ſans le point de vue que je deſire, perd tout ſon prix. Il me devient odieux ſans cet agrément... Voulez-vous en échange ma belle ferme de Coteau avec toutes ſes dépendances?... J'y ajouterai même les huit cents louis d'or comptant...

Femme GIRAU.

Ah, Monſieur! ne tentez point comme cela mon pauvre homme.... Qu'eſt-ce que tout l'or du monde auprès du contentement? Je ne ſçaurois quitter la maiſon où je me ſuis mariée.... Si j'avois perdu ce

procès-là, il n'y auroit plus eu qu'à commander mon enterrement .... je ſerois bientôt morte de chagrin. . .

GIRAU, *avec chaleur.*

Non, femme, non, tu ne ſerois pas morte, vois-tu! quand même nous aurions perdu ce procès. . . Je le dis tout haut, afin que chacun l'entende. . . Sais-tu ce que nous aurions fait alors?.. Nous ſerions venus trouver Monſieur le Comte que voilà, & tout fiers que nous ſommes, quoique nous ne nous ſoyons jamais humiliés devant le plus gros Seigneur, nous aurions baiſé ſa main & ſon genou; nous lui aurions crié du profond de nos entrailles: „ Rendez „ la vie à notre femme, à nous, ou donnez-nous „ la mort; rendez-nous la cabane où nous ſommes „ nés, où nous avons vécu enſemble, où nous „ voulons mourir enſemble." Et tiens, ce Seigneur n'a pas l'ame méchante..... En entendant nos prieres, en voyant couler le ruiſſeau de nos larmes, ſon bon cœur auroit craint de nous pouſſer au grand péché du déſeſpoir. Il auroit oublié ſon pavillon, ſa terraſſe & ſon boulingrin; & les bénédictions d'un vieillard qui ſeroit venu lui montrer ſes enfans implorant tous la même choſe, lui auroient frappé à l'ame; & il auroit laiſſé-là toutes ces amuſettes.... Vous voyez donc à cette heure, Monſieur, que ce n'eſt pas que nous ſoyons opiniâtres ou capricieux; car, dans les plus malheureux tems de notre vie, nous avons toujours refuſé de vendre; & puiſqu'enfin en cas d'aveuglement de la part de la Juſtice, nous aurions engagé votre compaſſion miſéricordieu-

ſe à nous laiſſer racheter notre propre maiſon, ou à nous tuer-là de votre main, oui, à nous écraſer ſur la place même.... C'eſt que nous y tenons, Monſieur, à cette maiſon comme à la vie, & que notre ame délogera de ce monde avant que notre corps en puiſſe ſortir autrement que par les pieds....

LE COMTE, *bas, ſe promenant à grands pas.*

Je ne veux plus m'entretenir avec cet homme; il ébranle trop mon ame. (*Haut, après un ſilence.*) Il faut certainement (& je ne ſaurois plus en douter) il faut que vous ayez ſous cette maiſon quelque tréſor caché. . . .

GIRAU.

Oui, Monſieur le Comte, nous y tenons un tréſor que nous préférons à tout; c'eſt le bon exemple qui, chez nous, fleure comme baume & parfume tous les environs. La probité de ces enfans que vous avez vus, eſt à coup ſûr le fruit du ſéjour que vous me diſputiez. Nos voiſins ſont nos amis, nos parens, & ne leur donnent que de ſages & bons avis. Point de libertins chez nous, de jureurs, de mal embouchés. . . En ſûreté du côté de l'innocence des mœurs, nous les voyons joyeuſement s'ébattre ſous nos yeux. Ce n'eſt pas dans notre canton, voyez-vous! comme dans tant d'autres endroits. De mémoire d'homme, on n'y a vu de ces vilaines hiſtoires dont, parmi nous, il n'eſt pas même permis de parler, car le récit vaut le mal.... Nos filles ignorent. . . .

LE COMTE, *à part.*

Il me touche, il m'attendrit.... Ce ton simple.... Ah, quel homme! quel homme!

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Oui, Monsieur le Juge, nos enfans vous devront la conservation de leurs vertus,... ils iront toujours droit & ferme dans le chemin de l'honnêteté... Personne ne les pervertira par un mauvais langage. Ils vivront en paix, dans une concorde vraiment fraternelle.... Ils ressembleront à leurs grands-peres.... A cette pensée, nous ne sommes plus maîtres des sentimens qui gonflent notre cœur, & c'est comme notre bienfaiteur que nous vous bénissons, que nous vous chérissons, que nous vous embrassons. (*Serrant M. de Leurye entre ses bras.*) Pardonnez, Monsieur, si nous sommes peu respectueux; pardonnez.... Heureux celui qui peut se dire votre pere!... Oui, trop heureux l'honnête-homme qui a un tel fils!

LE COMTE, *d'un ton de voix ému, troublé, & fortement.*

Girau, Girau!.... qu'as-tu dit?... Ah! qu'as-tu dit?

GIRAU.

C'est qu'à dix lieues à la ronde, chacun, petit & grand, répétera avec moi..... mille fois heureux celui qui peut se vanter d'avoir mis un tel homme au monde!

LE COMTE, *à Girau.*

Vieillard étonnant? de quel trait de lumiere pénetres-tu mon ame...., tu la subjugues..... On diroit

que tu devines ce qui s'y paſſe..... Girau! tu es pere, & pere heureux... Je pourrois l'être.... je le ſerai...

Madame DE LEURYE, *à ſon mari.*

Que dit-il?

LE COMTE, *dans la plus grande agitation.*

La vertu triomphe de ma foibleſſe..... C'en eſt fait.... j'aurai un fils... j'aurai un fils. (*A de Leurye.*) Je te rendrai ton pere... Approche, qu'il t'embraſſe.... A ſon amour, à ſes ſoins, au trouble où tu le vois, as-tu pu le méconnoître?..

M. DE LEURYE, *dans les bras du Comte.*

Vous... vous! mon pere!...

Madame DE LEURYE.

Qu'entends-je, Dieu tout-puiſſant?

LE COMTE.

Je le ſuis... Tu honoreras mon nom. Tu feras la félicité & la gloire de ma vieilleſſe.., J'ai trop tardé à le faire, cet aveu; je te le devois pour récompenſe de tes vertus...

M. DE LEURYE.

C'eſt la plus grande... Elle eſt au-deſſus de tout eſpoir; & le ſaiſiſſement où je ſuis me ravit toute réflexion.

LE COMTE.

Tu ſçauras tout. Tu connoîtras le ſecret de ta naiſſance & les places qui t'attendent. Fruit d'un mariage clandeſtin, ta mere.... Mais ce n'eſt pas ici que

que je dois t'en inſtruire. Qu'il te ſuffiſe de ſçavoir que tu es mon fils... Ces momens ne ſeront troublés par aucun ſouvenir fâcheux... Partage toute ma joie.

M. DE LEURYE.

Entre un bienfaiteur comme vous, & un pere, il n'y eut jamais de différence.

Madame DE LEURYE.

Eh! pouvoit-il vous regarder autrement?.. Non, non, rien ne peut ajouter à notre tendreſſe.

GIRAU.

Je pleure, femme, & je n'ai de ma vie été auſſi émerveillé ... . les félicités des honnêtes gens me vont juſqu'au fond de l'ame... Ah, Monſieur le Comte! que je voudrois bien pouvoir vous vendre ma maiſon!

LE COMTE, *à Girau.*

Mon ami, le voile eſt tombé... J'étois bien injuſte... J'ai plus d'obligation que vous ne ſavez à cette nobleſſe ferme & judicieuſe que rien n'a pû ébranler. Sans elle, j'allois manquer aux loix de l'équité. (*à M. de Leurye.*) Ah, mon fils! tu me rends à moi-même: je ne me ſuis reconnu que lorſque ta voix m'a montré mon égarement.

M. DE LEURYE.

Il ne pouvoit durer long-tems. (*à ſa femme.*) Tu le craignois, chere épouſe; & le voilà dans nos bras!

LE COMTE, *à Girau.*

Hâtez-vous de faire rebâtir votre maiſon villa-

geoiſe. Elle va me former un point de vue bien préférable à tous ces ornemens de fantaiſie que j'ambitionnois. Son aſpect, au lieu de remords, me cauſera une émotion délicieuſe... Vous n'aurez plus de mauvais procédés à craindre. (*montrant M. de Leurye.*) Vous connoiſſez l'héritier de la terre.

GIRAU, *au Comte.*

Qu'il le ſoit dans cent ans... ce ſera ſon plaiſir & le nôtre... Avec un tel fils, vous ſerez, par ma foi, auſſi heureux dans votre château que nous le ſommes, nous, dans notre cabane.

LE COMTE, *avec ſentiment.*

Oui, je veux goûter votre bonheur.... c'eſt le plus pur qui ſoit ſous les cieux. (*à ſon fils.*) Un autre rang t'appelle dans la Magiſtrature... Il eſt tems que tu y paroiſſes avec plus d'éclat.

M. DE LEURYE.

Où pourrois-je être mieux, mon pere!... environné d'hommes à qui j'ai pu être utile, la Providence a ſemblé vouloir fixer ici ma retraite. Elle m'eſt chere. Je redoute des dignités dont mes foibles talens ne ſoutiendroient ni la pompe, ni les devoirs. Trop heureux d'être ici près de vous, & de continuer à faire regner l'ordre dans un pays, où vos bienfaits ne tariſſent point, où la confiance & l'amour payent mes ſimples travaux. Expoſé ailleurs à de plus grands orages, je périrois peut-être ſans pouvoir défendre les droits les plus importans.... Chere Epouſe, approuve ma réſolution: c'eſt ici que je veux achever le bien que j'ai pu commencer.

GIRAU.

Il mériteroit d'être le Juge de tout le Royaume!.. Mais, s'il faut mettre son cœur sur ses levres, nous serions plus joyeux qu'il restât de préférence parmi nos chaumieres; non pas tant pour notre bien, que pour lui; car, s'il montoit plus haut, il ne feroit pas le mal; mais il auroit tant de choses à faire que...

Femme GIRAU, *lui mettant la main sur la bouche.*

Laisse dire Monsieur le Comte.

GIRAU.

Soit; nous nous entendons.

LE COMTE, *à M. de Leurye.*

Vous prendrez d'autres sentimens avec une nouvelle condition. Vous vous devez à la patrie, encore plus qu'à cette Seigneurie; & j'ai cru servir la premiere, en vous élevant dans la robe. J'ai dit: il étudiera les Loix; &, sachant ce qu'elles font, ce qu'elles doivent faire encore pour chaque homme dans le rang le plus bas, il veillera quand sa naissance lui sera révélée, il veillera courageusement, lorsqu'il sera assis dans un Tribunal plus auguste, au droit inviolable du moindre Citoyen.

(*M. de Leurye embrasse une seconde fois son pere, avec une émotion muette. Le Comte se détache de son fils, en appercevant Thérese.*)

SCENE VIII & *derniere.*

Acteurs précédens, THERESE.

THERESE, *à sa mere.*

MAIS, maman, l'on ne vient point, & papa doit avoir faim... On ne le laisse jamais tranquille... Voilà ce qui le rend malade... Dites donc qu'on se mette à table.

LE COMTE, *avec précipitation & attendrissement.*

Eloignez-la de moi pour ce moment. (*Madame de Leurye emmene sa fille.*) (*Il y a ici un jeu de Théâtre, court & animé.*) Que de fois cette enfant a manqué de m'arracher mon secret!.. Cachons-lui notre joie mutuelle... Je veux que rien ne transpire d'ici à quelque tems... Des raisons d'Etat m'y forcent. (*En se retirant.*) Monsieur Girau, jusqu'à nouvel ordre, je vous recommande le plus grand secret.

GIRAU.

Oh! je fais plus; je réponds de notre femme.

FIN.

C. F. Fritzschius, Fecit

LE FAUX AMI

LE
FAUX AMI,
DRAME
EN TROIS ACTES,
EN PROSE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR MERVAL, *homme de robe.*

Madame MERVAL.

Mlle. CORBELLE, *ſœur de Madame Merval.*

JULLER, *Célibataire.*

NERVILLE, *Couſin de Monſieur Merval.*

Le petit MERVAL, *âgé de ſept ans.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de M. Merval.

LE FAUX AMI, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERVAL. (*Il eſt en robe de chambre & ſe promene.*)

JE ſerai mieux ici qu'auprès d'elle.... Tâchons de nous poſſéder.... Remontons à la ſource de nos querelles ; & voyons-là, ſans prévention de ma femme ou de moi, lequel a tort : c'eſt elle.... oui, c'eſt elle.... aſſurement, c'eſt elle.... (*En ſoupirant.*) Cruel examen ! Ah ! lorſque je ſoupirois après l'inſtant qui devoit nous unir, je ne penſois pas qu'un jour viendroit.... Mais quoi ! me repentirois-je des liens que j'ai formés ? Voudrois-je les briſer s'il étoit en mon pouvoir ?... Non, non.... Je l'aime donc encore.... Ah ! ſi je ne l'aimois pas, mon cœur éprouveroit-il le tourment qui le déchire ? (*Il s'aſſied & porte la main à ſon front, comme pour rêver en ſilence.*)

SCENE II.

MERVAL, JULLER.

JULLER, (*entrant & lui frappant ſur l'épaule.*)

Eh bien! Que fait donc là notre ami? A qui en a-t-il avec cet air rêveur?... Oh! pour le coup voilà bien le tableau des charmes du mariage. Ces Epoux, quand ils ſe levent le matin avec leur grand bonnet de nuit, ils font une mine...

MERVAL.

Mon Dieu, Juller, laiſſe-moi. Je n'ai ni ſujet ni envie de rire. Jamais je n'eus plus beſoin de repos.

JULLER.

Oh! te voilà, te voilà à merveille. Lorſque Monſieur ſe promene au milieu de ſes belles penſées, il ſeroit fâcheux de le troubler en ſi bonne compagnie. Il faut reſpecter les graves méditations d'un pere de famille.... Eh bien! tu peux rêver à ton aiſe; je te ſouhaite le bon jour.

MERVAL, (*l'arrêtant.*)

Eh non! demeure ... Mais ne viens point aigrir ma triſteſſe par une joie déplacée.

JUL-

JULLER.

Veux-tu que je boude auſſi? Soit.... Eh! je veux te diſſiper, te diſtraire....

MERVAL.

Je le crois.... Mais à quelle heure êtes-vous donc rentrés ce matin? Tu promenes donc comme cela toute la nuit notre petit couſin. C'eſt un honnête garçon; ne vas point le gâter. Nerville a rapporté de ſa province cette candeur qui s'y eſt réfugiée; voudrois-tu l'engager dans ce tourbillon qui lui feroit tourner la tête?.. Pour toi, tu as pris ton pli; tu ſeras toujours un vaurien... aimable.

JULLER.

J'ai conduit Nerville, dans ces jours de fêtes, au milieu de tous ces bals qui ſe ſuccedent & s'éclipſent, parce qu'il faut qu'il voye tout: va, le pauvre garçon n'eſt pas né pour la fatigue du grand monde. La quiétude ſera ſon lot. Il eſt allé ſe repoſer depuis une heure; moi je venois paſſer mon ſommeil avec toi; car je n'aime gueres à dormir: c'eſt du tems perdu.

MERVAL.

Mais ſeroit-il mieux employé à courir la nuit? Quel goût trouves-tu dans un train de vie ſi bizarre?... Et Nerville a du plaiſir?

JULLER.

Son goût tarde à ſe former.... Je ris encore de tout mon cœur, lorſque je ſonge au ſingulier contraſte que ſa mine philoſophique faiſoit avec le ton de nos délicieuſes orgies.

MERVAL.

Pour moi, je l'en eſtime davantage.

JULLER.

Je veux qu'il connoiſſe ſon Paris. Ce n'eſt pas pendant le jour que l'on voit ce qu'il y a de plus curieux. Ah! mon ami, quelle ville! Il y a beaucoup de gens qui y vivent ſoixante années ſans ſoupçonner les merveilles qui les environnent.

MERVAL.

Je ſuis peut-être de ces gens-là?

JULLER.

Tu l'as dit. Il n'y a que deux mois que Nerville nous eſt arrivé, & je gagerois qu'il eſt déjà plus au fait que toi, ſur le local & ſur mille particularités....

MERVAL.

Nerville ne pourroit-il pas échanger toutes ces belles connoiſſances contre d'autres plus utiles, plus importantes, & pour leſquelles ſes parens l'ont envoyé préciſément en cette capitale? Les Arts, par exemple, mériteroient de l'emporter ſur toutes ces frivolités dont tu l'occupes.

JULLER.

Les Arts auront leur tour; mais, au fond, que ſont-ils ſans la connoiſſance du monde? Privé de cette étude préliminaire, on n'a la clef de rien. Que de ſots ſavans! Tu ignores cette chaîne continuelle de petits plaiſirs qui renaiſſent à chaque inſtant. Soupers fins; rendez-vous; doubles intrigues menées de front & filées à bas bruit; déſeſpoir de femmes,

leurs plaintes, leurs jalousies, leurs lettres, leurs querelles, l'histoire du jour si variée, si amusante. . . .

MERVAL.

Et l'on peut s'occuper sérieusement de ces bagatelles!

JULLER.

Merval, vous êtes un fort honnête homme, mais vous n'avez pas vécu.... Tu n'as payé aucun tribut aux mœurs du siecle....

MERVAL.

Et je ne m'en repens point.

JULLER.

D'accord.... Dès ta jeunesse l'hymen s'accommodoit avec ton caractere naturellement grave & sérieux: il te falloit une conduite paisible & monotone: ton bonheur fut d'être lié à tes devoirs; ta volupté, d'être l'esclave de la chere Madame Merval; tu portes ses chaînes presque avec orgueil. Vous imaginez vrai tout ce que vous dites ensemble: vous prenez vos rêves pour des réalités: vous êtes heureux à votre maniere; mais, crois-moi, c'est faute de connoître d'autres plaisirs. Tu n'as point joui, mon cher, tu n'as point joui.... Si tu voyois, comme moi, l'intérieur de chaque maison, comme chacun se joue tour-à-tour; femme, époux, fille, pere, mere; c'est une comédie toujours renaissante; & le moyen de s'ennuyer sur la brillante scene du monde, sur ce théâtre si fertile en personnages changeans.

MERVAL.

Le bal t'a un peu échauffé. . . . Quoi! chaque maiſon t'offriroit un pareil ſcandale!

JULLER.

Oui, d'honneur; excepté la tienne.

MERVAL.

Grand merci de la grace ſignalée que tu veux bien me faire.

JULLER.

Remercie le ciel qui t'a donné en partage la plus vertueuſe des femmes. Je penſe que c'eſt pour toi tout exprès qu'il l'a formée. Avoue que c'eſt la plus inſigne faveur qu'il ait pu t'accorder; car ſi la chere Madame Merval eût été pétrie comme les autres; oui, je gage que tu ſerois homme à faire du bruit, & tu conçois bien qu'on te riroit au nez.

MERVAL.

S'il y a une exception pour moi, pourquoi n'y en auroit-il pas pour d'autres?

JULLER.

C'eſt que le cas eſt ſi rare, ſi rare, qu'il eſt preſque unique. Je connois un peu le monde. Sur quelque femme que tu arrêtes les yeux, ſois ſûr qu'il y a ample matiere à compoſer de jolis petits contes, mais tout-à-fait moraux. Que de ſecrettes avantures couvent dans le ſein de cette jeune fille qui marche le regard baiſſé & d'un air ſi modeſte! Elle paroît tranquille, ingénue, & ſa main ſavante ourdit une trame amoureuſe, travaillée de mille fils ſecrets qui ſe croiſent & ſe répondent: cette autre

femme ſemble n'avoir des yeux que pour ſon mari, l'idolâtrer ; cette apparence n'eſt dans la ſociété qu'un *domino* dont on eſt convenu de ſe couvrir. Toute l'adreſſe conſiſte à le dépoſer ſubtilement, à le reprendre de même. C'eſt peu ; je connois plus d'un mari dont l'artifice ſurpaſſe celui de ſa femme : il trompe la perfide avec un art ſupérieur au ſien. C'eſt-là un vrai chef-d'œuvre ; qu'en dis-tu ?

MERVAL.

Beaux portraits de pure imagination !

JULLER.

Si je te nommois avec qui nous nous ſommes rencontrés cette nuit, & la découverte que nous avons faite.... Mais non. Où eſt la femme qui n'ait pas le ſecret d'éloigner ſon mari à propos, de le rappeller ſelon ſes vues ? De ſon côté il entend fort bien ce que cela veut dire : il trouve des dédommagemens : il faudroit être bien ſot pour mourir victime de cette fidélité, qu'un moment de frénéſie a fait promettre ſi ſingulierement, & qu'on a enſuite tout le tems de ſa vie pour abjurer à loiſir.

MERVAL.

Tu ne finiras pas ſitôt : te voilà retombé ſur le chapitre du Mariage.

JULLER.

Que n'es-tu venu hier avec nous ? Que n'as-tu préféré ce bal étincellant à l'uniformité du lit conjugal ? Que de folies heureuſes ! Quel déſordre ! Quel tumulte charmant !

MERVAL.

Je n'ai rien de caché pour toi. J'eus hier certaine crise avec ma femme. La quitter dans ces momens d'humeur auroit été aggraver l'affaire.

JULLER, *riant.*

L'excellent mari ! Il falloit absolument te raccommoder avec elle le soir même, afin qu'une autre fois elle se mît dans le cas du raccommodement. Ce que c'est que l'hymen ! On se boude, on se querelle, & le tout pour mieux accomplir ses devoirs.

MERVAL.

Tu me désoles avec ce ton léger: c'est d'un ami; c'est d'un confident sensible dont j'ai besoin...

JULLER.

Ah! je vous attendois-là; je vous y prends.... Pourquoi m'avoir dit tantôt, laissez-moi ; je savois bien que ce cœur demandoit à s'épancher. On vouloit cependant être seul: on n'a qu'un ami; il est de trop.

MERVAL.

Pardon.

JULLER.

Tu sais que je plaisante volontiers; mais qu'ami sincere & vrai je prends un vif intérêt à ce qui te regarde. Si je donne carriere à mes folies, c'est parce que je t'aime, & que ce cœur t'est bien connu.

MERVAL.

Sois toujours mon ami.

JULLER, *avec sentiment.*

Eh bien, révele-moi donc le sujet de tes peines.

MERVAL.

La plaie qui me fait souffrir est si sensible, qu'on ne peut y toucher sans que je gémisse. Non, Juller, non, je ne comprends pas ce désordre de mœurs dont tu me parles. Tu veux que je m'amuse de ces trahisons honteuses. Tu as beau accumuler les exemples, ils ne justifient point les coupables, & je ne les crois point en aussi grand nombre que tu le supposes. Quand ce seroit une vérité, il faudroit la taire, l'ensevelir. Pour moi, j'ai toujours suivi le bonheur en ligne droite. J'ai cherché, j'ai béni le lien conjugal; il m'unissoit pour la vie à celle que j'aimois, que j'estimois. Si la loi n'eût pas existé, je l'aurois créée pour assurer mon entiere félicité. Je n'ai jamais trouvé de loi plus simple, plus raisonnable, plus digne d'être respectée. Tout y flatte les intentions secrettes de mon cœur; mais, dis-moi, pourquoi mon attente est-elle trompée? Je défiois le sort de nous ôter l'amour, & ce n'est qu'à présent que je reconnois quelle étoit ma présomption. Quoi, le plus doux sentiment de notre être est sujet à s'éteindre! Ce flambeau si brillant & si pur pâlit & ne jette plus qu'une foible lueur! L'aurois-je cru, dans les premieres années de notre mariage, que ces feux si vifs devoient être un jour altérés. Je l'aime toujours; elle paroît encore m'aimer; qu'avons-nous donc à

nous plaindre toujours l'un de l'autre? Quel eſt le démon qui nous ſuſcite à chaque inſtant de nouvelles querelles, & cela ſur un rien, abſolument ſur rien? D'une parole à l'autre, allons, nous voilà partis, brouillés.... Il y a un an que nous vivions dans une meilleure union. Dis-moi, mon cher, lorſque tu nous fis le plaiſir de venir demeurer ſous le même toit, d'augmenter notre ſociété des charmes de ton eſprit, elle étoit encore bien loin du point où elle eſt parvenue!... Si cela va en continuant, tu verras un homme au déſeſpoir.

JULLER.

Mon ami, je vais t'affliger, je le ſens; mais dois-je taire la vérité? Tout charme ceſſe. Le tems, par une loi plus forte que nos ſermens, a un effet inévitable ſur nos cœurs, comme ſur le reſte de la nature. En émouſſant la pointe du plaiſir, il rallentit la tendreſſe, rend au caractere ſa pente naturelle, le dépouille de ſa ſenſibilité primitive. Le tems, deſtructeur impitoyable, éteint tout, affection, amitié, & juſqu'à l'amour des peres pour les enfans....

MERVAL.

Tu me fais frémir!

JULLER.

L'Amant le plus paſſionné cherche dans ſon cœur flétri un reſte de tendreſſe, & ſurpris de lui-même ne le trouve plus.

MERVAL.

Quoi, je perdrois par dégré un ſentiment plus précieux que la vie!

JULLER.

Il faut t'y attendre.... Sois Philosophe.

MERVAL.

Non, si pour l'être il faut être insensible.

JULLER.

Tu as bu dans la coupe de la volupté.... le vase est à sec. Plus raisonnable, cherche ailleurs le plaisir; un peu de diversion peut le faire renaître. Ris des tracasseries de ta femme; ne te brouille pas à demi, rien n'est plus dangereux. Une rupture décente, polie & ménagée, vous mettra tous deux fort à votre aise. Il viendra bientôt un âge où vous vous raccommoderez à coup sûr.

MERVAL.

Tu me connois mal. Je ne puis vivre sans l'aimer.... Va, sois bien assuré qu'il ne sera pour moi aucun plaisir dans le monde, tant que nous serons éloignés l'un de l'autre.

JULLER.

Je voulois voir si ton amour étoit à toute épreuve. Il est d'un tempéramment robuste; (*avec un sourire forcé.*) j'en suis enchanté, ravi.... Va, oublie ce que je t'ai dit; aime toujours ta femme. Le meilleur moyen, cependant, seroit de te dissiper, de la quitter quand la mauvaise humeur la saisira; de revenir à elle le front gai, ouvert, content, radieux, comme s'il ne s'étoit rien passé.... Te voyant moins sensible, elle sera plus circonspecte.

MERVAL.

Mais, dis moi, je trouve un plaisir secret à péné-

trer dans son cœur, à remonter à la source de nos débats, à discuter ce point intéressant. Ah! si je pouvois une bonne fois la convaincre de ses torts!...

JULLER.

Eh bien?

MERVAL.

Je lui sacrifierois les reproches que je serois en droit de lui faire; elle sentiroit....

JULLER, *feignant d'applaudir.*

Oui, oui, c'est un sentiment fort délicat, digne d'un Amant.... Mais prends garde qu'elle ne devienne ton tyran; car si la tête achève de te tourner, tous mes conseils n'y feront plus rien.... Allons, veux-tu faire un tour de promenade?

MERVAL.

Je ne sais.... Non.

JULLER.

Eh! dissipe-toi.... Veux-tu mourir d'ennui dans ta lugubre robe de chambre?

MERVAL, *d'un ton mélancolique.*

Je ne sortirai point.... Nous nous rejoindrons tantôt. Nerville vient; je me sens le cœur trop serré pour parler à qui que ce soit. (*A Nerville qui entre.*) Bon jour, Nerville, bon jour; nous nous verrons une autre fois. (*Il sort précipitamment.*)

SCENE III.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA un bon jour bien séchement prononcé. Il m'a coupé la parole.... Est-ce moi qui cause sa retraite ?

JULLER.

Non, je sais ce qui occasionne son humeur.

NERVILLE.

Eh ! puis-je être de moitié ?

JULLER.

Tu ne devines pas ?...

NERVILLE.

Comment, encore une nouvelle tracasserie ?...

JULLER.

Justement.

NERVILLE.

En vérité, ce train-là me désole. Mais comment s'arrangent-ils donc.... Merval est cependant le meilleur homme du monde, le plus indulgent, le plus doux, le plus confiant ; & sa femme est honnête, complaisante, affable ; enfin, elle est en tout point le portrait de sa sœur ; on ne sauroit, je crois,

faire de comparaison plus vraie, plus heureuse, & tu sais que Mademoiselle Corbelle est jolie, spirituelle, charmante, douce, & si vive en même-temps! Non, je n'ai encore rien vu qui me plaise autant qu'elle; & tenez, toutes ces femmes que vous m'avez fait passer en revue, je ne sais, elles ont toutes un caractere d'effronterie qu'elles veulent en vain couvrir d'une modestie simulée. Leur artifice perce, leur ame échappe dans leurs regards, tantôt hardis, tantôt froids ou dédaigneux. Elles ne me plaisent point. Ah! quelle différence lorsqu'on rapproche d'elles ces deux sœurs.... Quelle différence!

JULLER.

Vous avez été bien long-tems à me faire cette confidence; mais apprenez que, malgré vos petites ruses, vous n'avez point échappé à mon coup d'œil. Ah! ah! te voilà donc sérieusement épris.

NERVILLE.

Oui, & je voudrois bien qu'elle m'aimât.

JULLER.

Je ne crois pas l'affaire bien difficile; mais toi, tu seras encore fort inepte à remporter une victoire aisée.

NERVILLE.

Je n'ai d'autre secret pour toucher un cœur, que d'aimer beaucoup.

JULLER.

En ce cas tu éprouveras des obstacles qui feront ton ouvrage. Tu n'es pas formé, & ces petites fil-

lettes vous menent loin, ſurtout lorſqu'elles ont des adorateurs de ton eſpece.... Prends-y garde.

NERVILLE.

Je ne crains que de déplaire; mais crois que je ferai l'impoſſible pour être aimé.

JULLER.

L'impoſſible!... L'expreſſion eſt plaiſante.

NERVILLE.

N'eſt-elle que plaiſante?.... Tiens, Juller, je t'ouvre mon cœur avec franchiſe: ouvre-moi le tien. Ne ſerois-tu pas mon rival? J'en tremble de peur, & je ne te parle ainſi que pour me tirer de l'incertitude où je ſuis... S'il étoit vrai qu'elle t'aimât & que tu euſſes projetté de l'épouſer, il m'en coûtera, ſans doute, il m'en coûtera; mais je ſaurai céder à ma fatale deſtinée; ainſi, réponds....

JULLER, *avec fatuité.*

Non, mon ami; heureuſement pour toi, je ne ſuis point ton rival.

NERVILLE.

Embraſſe-moi.... Je ſuis au comble de ma joie; & tu ſeras déſormais le dépoſitaire de toutes mes penſées.

JULLER.

Tu le dois, & je l'exige... Nous autres hommes, dans nos mouvemens d'ouverture, nous ne nous faiſons pas ſcrupule de nous révéler mutuellement les ſecrets des femmes. Il n'eſt point d'indiſcrétion à redouter. Le nom d'ami ne permet jamais

à un galant homme de n'être pas discret; & d'ailleurs, nos projets sont à-peu-près les mêmes.

NERVILLE, *avec joie.*

Tu veux aussi te marier?

JULLER, *froidement.*

Non, mon antipathie pour le mariage est si violente, que deux Epoux, même heureux, me font pitié.

NERVILLE.

Tu t'abuses étrangement.

JULLER, *riant.*

Ecoute.... Oui, d'honneur...: Cela se rencontre à merveille, & nous nous accorderons fort bien ensemble.

NERVILLE.

Je ne t'entends point.

JULLER.

Tu vois par toi-même combien cette chere Madame Merval est adorable. Quelques obstacles ajoutent des charmes à sa beauté! J'ai des vues sur elle....

NERVILLE.

Des vues sur Madame Merval! Mais elle est mariée; elle a son époux.

JULLER.

C'est justement à cause de cela. Nos Demoiselles sont fort aimables; mais avec elles on éprouve des embarras sans nombre, des accidens presque iné-

vitables; & toi-même, avant peu, n'en ſeras peut-être que trop convaincu.

NERVILLE.

Mais aimer une femme mariée, c'eſt s'ôter toute eſpérance, c'eſt vouloir aſpirer après un bien dont un autre eſt le poſſeſſeur légitime. Te préſerve le ciel....

JULLER, *lui faiſant ſigne & regardant autour de lui.*

Prends garde.... Non.... Heureuſement perſonne ne t'a entendu. Comme on riroit à tes dépens! Mais je ſerois obligé d'en rougir pour toi.

NERVILLE.

Et moi je crains qu'on ne t'ait entendu parler d'amour envers une femme auſſi reſpectable.... Où cela peut-il te conduire?

JULLER.

Mon pauvre Nerville! Je t'aſſigne à un an & à pareil jour; alors tu feras toi-même la réponſe; elle te divertira beaucoup.... Cependant tu as rencontré plus d'une femme à laquelle on pouvoit raiſonnablement aſpirer; & pour le peu de tems que nous avons été enſemble, je t'en ai fait connoître qui n'étoient pas douées d'une auſtérité farouche.

NERVILLE.

De qui me parles-tu? Sont-ce-là des femmes dignes d'être aimées? On a beau dire; toutes celles qui n'ont pas un cœur honnête, fuſſent-elles pourvues des plus rares attraits, n'obtiennent à la fin

que des mépris ; & Madame Merval, je penſe, eſt bien éloignée de cette claſſe....

JULLER.

Sans doute, ſans doute qu'elle eſt l'honneur de ſon ſexe; mais en eſt-elle moins femme? Ce mot dit beaucoup. Le commentaire le plus long n'effleureroit pas la matiere. J'ai aſſez bien étudié ſon ſexe, pour ſavoir qu'il ne ſe connoît pas lui-même.

NERVILLE, *ironiquement.*

Et tu le connois mieux, toi?

JULLER, *d'un ton important.*

Oui, la femme eſt ce que nous la faiſons.

NERVILLE, *en le badinant.*

En ce cas, tu perds bien du tems & des paroles! Cette nuit, que d'extravagances infructueuſes je t'ai vu faire! Comme tu te tourmentois! Et tu crois que les femmes ajoutent foi à toutes ces ſimagrées.

JULLER.

Lorſque je les badinois; que je les plaiſantois, que je leur faiſois un ridicule de leur pudeur, ne les as-tu pas vues toutes rougir: c'eſt par ces petits riens qu'on familiariſe les femmes avec l'habitude de céder à nos deſirs.

NERVILLE.

Tu meurs d'envie de t'étendre ſur le chapitre de tes exploits.

JULLER.

JULLER.

Mais je ne puis dire à une femme que je l'aime, qu'elle ne me croie. Elles trouvent tant de plaisir à être aimées, qu'elles souffrent volontiers des hommages équivoques, pour peu qu'elles les interpretent comme un effet de leur beauté. Celle même qui ne veut appartenir qu'à un seul, aime à être recherchée de plusieurs, & la plus sage n'a jamais pu se résoudre à détruire d'un seul coup l'espoir de ses adorateurs.

NERVILLE.

Tous ces discours ingénieux ne gâteront jamais dans mon esprit le tableau que je me suis fait d'une union heureuse, où régneroit cette confiance mutuelle, inviolable, qui rapproche deux cœurs. Je ne crois pas que la volupté puisse habiter avec le crime: ce sont deux choses incompatibles, absolument incompatibles.

JULLER.

N'est-ce point là la morale avec laquelle tu donnas dernierement des vapeurs à six femmes? Toutes déserterent la place, & toi seul n'apperçus pas l'ennui dont tu étois la cause.

NERVILLE.

Peu m'importe de déplaire à des femmes amoureuses de futilités, à de franches coquettes....

JULLER.

Avec quels yeux les as-tu observées, pour oser assurer qu'elles ne le sont pas toutes? Il n'en est pas une qui n'ait son genre de prétention; & la petite Corbelle, avec sa vertu d'apparat, si elle étoit con-

duite avec art & préparée par degré au dernier enchantement, ne réſiſteroit pas au tranſport d'un amant aimé.

NERVILLE.

Tu te trompes: ſa pudeur ne ment pas; elle eſt bien vraie, bien ſacrée: on diroit qu'elle n'a jamais ſongé qu'elle eſt belle.

JULLER.

C'eſt la fureur des femmes de vouloir paſſer pour inſenſibles aux yeux de leurs amans. J'ai ſouvent obtenu les plus précieuſes faveurs, tout en les accuſant de cruauté... Uſe de ma recette, & tu verras par expérience qu'il y a à y gagner de toute façon.

NERVILLE.

Qui, moi? Je pourrois faire ſon bonheur & le mien, & je méditerois ſa ruine! Non, je ne ſerai point aſſez faux, aſſez perfide, pour exciter la tendreſſe d'une fille ſenſible & ſage, & pour l'avilir enſuite pour prix de ſa confiance.

JULLER.

La perfidie! Quel terme! Et tout cela n'eſt qu'un jeu.

NERVILLE.

Quoi! le deshonneur d'une femme, la diſcorde d'une maiſon, le déſeſpoir d'un honnête homme trompé... Ce ſont-là des objets plaiſans?

JULLER.

Mais elles y consentent. Il faut être de son siecle: l'esprit dominant fait loi.

NERVILLE.

Et l'amitié, la religion, l'honneur seront comptés pour rien?

JULLER.

L'amitié, la religion, l'honneur.... Oh! finis avec tes grands mots. Ces conventions humaines sont des conventions factices; & le cœur, né libre, ne sait point les reconnoître.

NERVILLE.

Il le doit. Il est un frein nécessaire, utile à la société, fait pour assurer à chacun son bonheur en paix, & surtout sans remords.... Si tu avois des principes.

JULLER.

Tu es bien bisarre avec tes grands principes! Allons, mets-les en évidence, nous en verrons les fruits. Suis ton aventure avec la petite Corbelle.... Elle te menera jusqu'au sacrement, je t'en avertis.

NERVILLE, *avec noblesse.*

Ce n'est point là ce que je redoute.

JULLER.

Oh! cela fera beaucoup d'honneur à ta sagacité.

NERVILLE.

Avant tout, je me pique d'être honnête homme.

JULLER.

Elle a de certains yeux gris.... Crois-moi, ne se presse point de devenir son époux: c'est un pacte cruellement litigieux que celui qui embrasse toute la vie... Toute la vie! songe donc.

NERVILLE.

J'y songe fort bien; & plus j'y songe, plus je trouve qu'il n'est point de trésor au-dessus de la possession de celle avec qui je desire d'unir à jamais ma destinée.

JULLER.

Mais tente un peu l'aventure, quand ce ne seroit que par curiosité. (*Nerville s'éloigne.*) Tu ne veux plus m'écouter?

NERVILLE.

Tranchons-là. Nous avons deux ames bien différentes. J'aime cette chere Corbelle plus que moi-même. Je n'userai point de desseins artificieux. Je ne saurai que la respecter, & ne voudrai que chercher à lui plaire, à m'en faire aimer. Tant que la sœur n'aura point trahi la foi qu'elle doit à son époux, je croirai à la vertu, & j'y croirai longtems.

JULLER.

Et si je te rends incrédule?

NERVILLE.

Avoue que tu es assez avantageux.

JULLER.

Mais on se connoît. . . . Si je t'annonçois sa défaite?

NERVILLE.

Sa défaite!.. Visionnaire!.. Va, je ne doute point qu'elle ne te force à des sentimens conformes à la probité, & je ris d'avance de l'embarras où te jettera ton extravagante fatuité.

JULLER, *un peu déconcerté.*

Je veux te rendre faux prophete. Tu ne récuseras peut-être pas un fait. . . . Mais j'entends Madame Merval. Laisse-nous, & vas mettre le tems à profit près de sa chere petite sœur.

NERVILLE.

Avant toi, mon cœur m'avoit ordonné d'y voler.

SCENE IV.

Madame MERVAL, JULLER.

Madame MERVAL *entre ſur la ſcene inquiete & rêveuſe.*

Je croyois le rencontrer ici.

JULLER, *ſaluant Madame Merval.*

Madame, vous cherchiez....

Madame MERVAL.

Bon jour, Monſieur Juller; l'avez-vous vu ce matin?

JULLER.

Qui?

Madame MERVAL.

Qui? vous ſavez bien.

JULLER.

Ah! oui, Merval?

Madame MERVAL *ſoupire.*

Vous n'êtes donc pas reſtés enſemble?

JULLER.

Non; il falloit tout de ſuite voler à une petite maiſon de campagne, pour je ne ſais quelle partie de plaiſir. Je ne connois point d'homme qui ait des goûts plus changeans.

Madame MERVAL.

Mais, eſt-ce qu'il n'avoit point l'air chagrin, le ton ſombre?

JULLER.

Bon; il rioit à gorge déployée. L'air chagrin! oh! ce n'eſt point là la phyſionomie qu'il porte avec nous.

Madame MERVAL.

(*A part.*) Le traître! Après nous être quittés avec autant de froideur.

JULLER.

Il faut que vous l'ayiez rendu bien heureux, bien ſatisfait; car, je vous dis, il étoit d'une gaieté...

Madame MERVAL.

(*A part.*) Eſt-il poſſible!... Et vous ne ſavez pas où il eſt allé? Pardon, Monſieur Juller; mais vous l'accompagnez ordinairement. Oh! je n'aime point quand il s'en va ſeul & fâché.

JULLER.

Comment fâché! encore?

Madame MERVAL.

Oui, Monſieur Juller; & chaque jour ne luit que pour m'affliger davantage.

JULLER.

Mais ſa joie étoit donc ſimulée?... Ah! Madame, qu'il m'eſt cruel de voir la méſintelligence qui regne ici! Vous! faite pour rendre un hom-

me fortuné, vous ne l'êtes pas. Je vous dirois.... mais l'amitié me force à me taire.

Madame MERVAL.

Dites-moi par quelle contrariété deux époux que tout semble avoir réunis pour s'aimer jusqu'au dernier instant de leur vie, travaillent chaque jour à se défunir, & cela malgré une certaine voix secrette qui les rappelle sans cesse l'un vers l'autre? . . . Monsieur Juller, vous êtes son ami.

JULLER.

Oui; mais je ne m'aveugle point sur ses défauts.

Madame MERVAL.

Il en a donc?

JULLER.

Je lui souhaiterois, entre nous, un cœur plus riche en sensibilité. Il manque d'une certaine délicatesse, qu'on ne doit pas toujours attendre d'un mari, il est vrai; mais dont il seroit redevable envers une femme de votre mérite. Je lui ai fait sentir cela plus d'une fois.... Mais il n'écoute pas volontiers ce qu'on lui dit à ce sujet... Je voudrois qu'il eût mon cœur; il sentiroit ce qu'il doit au rare assemblage de vos perfections.

Madame MERVAL, *essuyant une larme.*

Je vois tout; mais je garderai le silence. . . . C'en est fait: Merval ne veut plus rien être pour moi. . . . Qui l'eût dit dans ces jours heureux où il m'a donné tant de preuves de son amour! Jours fortunés! vous ne reviendrez donc plus... Une

autre a su lui plaire. Je n'en doute plus; mon malheur est certain. ... Il seroit inutile, Monsieur, de vous interroger. Par un ménagement cruel, vous me tairez la vérité; mais son infidélité est trop visible pour que vous puissiez la déguiser à mes yeux.

JULLER.

Madame, il ne faut jamais ajouter foi à tous ces rapports; la calomnie les invente & les perpétue; on doit toujours les supposer faux, pour sa propre tranquillité. La vérité afflige, tourmente, & ne guérit point la douleur.

Madame MERVAL.

Ah! je ne suis que trop informée des desseins qui ce matin l'ont sitôt séparé de moi.

JULLER.

Cette partie qui étoit liée?... Elle est rompue.

Madame MERVAL.

Il se fait chaque jour un jeu de nos querelles! elles pourront devenir plus sérieuses qu'il ne l'imagine. L'ingrat ne connoît aucun ménagement. Il se plaît à aigrir la douceur de mon caractere. Je suis lasse de ses froideurs. Que dis-je? Il ose dans certains momens affecter de la tendresse.

JULLER, *d'un air surpris.*

Quoi, Madame!

Madame MERVAL.

Que je suis malheureuse!

JULLER.

Je partage vos peines; mais ce qui me désole, c'est que vous vous rendez telle volontairement. Il faudroit un peu plus de courage, prendre un parti....

Madame MERVAL.

Et quel parti voulez-vous que je prenne?

JULLER.

Vous avez un cœur qui s'est fortement épris. Il y a du danger à trop aimer un mari, ou du moins à paroître l'aimer. Prenez un extérieur plus indifférent: vous le gâtez par vos caresses, par vos attentions sans nombre. On vous voit toujours livrée à mille inquiétudes déplacées. Votre tendresse est trop vive; un mari s'y accoutume & reçoit comme un tribut, ce qui, plus habilement ménagé, deviendroit une grace précieuse.

Madame. MERVAL.

O ciel! comment aimer & ne point livrer son ame à l'effusion des sentimens dont elle est remplie? Comment contraindre des mouvemens si doux? Quel sera donc celui que je devrai désormais fixer avec tendresse? Où s'attachera ce cœur sensible? Qui sera mon ami, si ce n'est mon époux?

JULLER.

Vous vous êtes fait sur le mariage un système peut-être trop élevé. Vous croyez à une tendresse éternelle & sans bornes. Mais de mille personnes mariées, les trois quarts & demi, au bout d'un an, ne sont plus gueres liées que par l'estime,

par un simple attachement, par une amitié tranquille & raisonnée. Si l'on conservoit la flamme & les transports du premier mois, l'on tomberoit dans un état dangereux; & le cœur, à force de sentir, s'épuiseroit & perdroit son activité pour tout autre objet.

Madame MERVAL.

Ah! c'est un effort bien cruel que de ne plus aimer celui qu'on a une fois choisi! Il me semble pour moi que je préférerois autant de ne pas exister, que de sentir mon cœur changé à ce point.

JULLER.

Que vous reviendra-t-il de vous livrer toute entière au chagrin, de vous absorber dans un seul objet, de ne plus vivre que dans les larmes?.. Il est dangereux de fonder son bonheur sur le cœur d'un époux; c'est-à-dire, sur ce qu'il y a de plus inconstant dans le monde.

Madame MERVAL.

Je ne change point; pourquoi seroit-il autorisé à changer? Mon cœur n'est pas formé autrement que le sien; & si je chéris la constance, pourquoi ne la connoîtroit-il pas?

JULLER, *comme sortant d'une profonde rêverie.*

Employez un stratagême innocent...: Feignez de l'imiter; cela pourra le ramener. Plus on accorde à un mari, plus il s'attribue de droits nouveaux. Ils sont tous des despotes altiers, qui augmentent la servitude des esclaves de leurs capri-

ces, à mesure qu'ils paroissent plus soumis. Paroissez vouloir vous dérober au joug, & il voudra vous retenir. Il s'endormoit dans le charme de l'absolu pouvoir; il s'éveillera pour sentir que le bonheur pourroit lui échapper, s'il ne s'appliquoit à le mieux mériter.

Madame MERVAL.

Quoi, il ne m'aimeroit plus! Eh! qu'ai-je donc fait pour le rendre infidele? Aurai-je recours à des moyens qui feront encore plus cruels pour moi que pour lui?... Non, cher Merval, tu dois régner absolument sur ce cœur! Malheur à toi, si tu abuses de ton empire! Ah! tu ne sais pas combien tu me fais souffrir.... Pardon, Monsieur, j'ai besoin d'être seule. (*Elle se retire.*)

SCENE V.

JULIER.

ELLE revient toujours à Merval. Je ne puis voir ſes larmes ſans reſſentir un dépit ſecret... Mais une femme aime à ſe venger d'un ingrat. Si j'ai bien étudié ſon cœur, elle ne connoît pas elle même tout le fond de ſenſibilité qu'il renferme. Qui ſait juſqu'à quel point peut varier une femme livrée à de ſi heureuſes diſpoſitions?... Obſervons ſes pleurs : mettons chaque ſoupir à profit. La douleur d'une femme eſt un véritable état de tendreſſe. Il vient un moment favorable; & mon génie me ſerviroit mal, ſi je ne ſavois pas le ſaiſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mademoiselle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiselle CORBELLE.

Eh quoi! vous voilà encore? Il n'y a qu'un moment, qu'à vos adieux, je vous croyois absent au moins pour deux heures.

NERVILLE.

Aussi, Mademoiselle, il y a bien plus longtems que je vous ai quittée, je vous le proteste.

Mademoiselle CORBELLE.

Oh! point du tout, s'il vous plait; voyez plutôt; (*elle regarde à sa montre.*) vous êtes parti à dix heures quinze, & je pensois....

NERVILLE, *avec vivacité.*

Et que pensiez vous? achevez, dites.... Pensiez-vous que je pourrois revenir bien vîte.... Auriez-vous remarqué la minute de mon départ, ou celle de mon arrivée? J'aime à m'abuser: j'aime à vous représenter à mon imagination telle que je voudrois vous voir. Non, je ne puis me trouver content qu'à vos côtés. C'est-là que je suis bien. Il

semble que le bonheur que vous enchaînez près de vous, faſſe rejaillir ſur moi ſes plus purs rayons.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà une belle image.

NERVILLE.

J'aurai beau les choiſir, les aſſembler toutes, jamais je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon cœur ſent ſi bien.

Mademoiſelle CORBELLE.

Patience : les louanges, les proteſtations, les ſermens même, vont bientôt couler de ſource... Oui, Monſieur Nerville, vous ſavez conter les plus jolies choſes du monde. Je me fais même quelquefois un plaiſir de vous entendre. Je vous écoute avec intérêt; mais parlez-moi avec franchiſe. Si mon cœur alloit ajouter foi à tous ces propos d'amant, en vérité je vous amuſerois trop, & votre rôle ne dureroit pas aſſez longtems. Je ſais ce que je dois penſer; ainſi je crois que nous pouvons l'un & l'autre continuer ſur le même pied.

NERVILLE.

Quoi, vous voulez toujours me déſeſpérer. Oui, dites-moi plutôt une bonne fois: „ Nerville, „ vous me déplaiſez; je ne puis vous ſouffrir; ja„ mais vous ne parviendrez à trouver le chemin de „ mon cœur:" dites-moi cela, Mademoiſelle, plutôt que de m'outrager, plutôt que de me croire du nombre de ces vils adulateurs qui ſe font un paſſetems de feindre les plus beaux ſentimens du cœur humain. Je ne conçois point ces êtres faux qui

ôsent avouer une passion qui n'existe pas; mais le mensonge de leur cœur doit passer sur leur front..... Voyez le mien; appercevez-vous en lui quelques traits d'un vice si bas, si odieux, si révoltant?...

Mademoiselle CORBELLE.

Là, là, tout doucement; comme vous allez...! Je vous redoute, au moins. Je ne veux pas disputer avec vous; & j'aurai plutôt fait, je pense, de vous croire.

NERVILLE, *lui baisant la main.*

Charmante, adorable & seule amie de mon cœur! Ah! n'en doutez pas.... Je voudrois renfermer un aveu, peut être trop vif, trop précipité, & toujours il s'échappe malgré moi. J'ai beau me dire: „ modere le penchant qui t'entraîne; ne t'abandonne pas tout entier à son charme, peut-être, hélas! trompeur; il faudroit savoir avant si tu es „ aimé; si ce cœur, que tu adores, consent d'être „ à toi." Je ne puis imposer des loix au sentiment qui me maîtrise. Il s'exprime dans ma voix, mon geste, mes regards..... Dès que vous paroissez, mon ame entiere vole vers vous. Tout décele un amant passionné, vrai, sincere..... Méconnoîtrez-vous l'empire que vous avez sur moi, ou feindrez-vous de l'ignorer pour mieux me tourmenter?

Mademoiselle CORBELLE.

Paix, paix... Mon Dieu, comme ces hommes savent se transporter!... Je n'ai qu'une réponse à vous faire. Il y a huit ans que ma sœur avoit mon âge; j'ai entendu Merval lui tenir les mêmes propos. Je me souviens de l'avoir vu près d'elle,

la regarder d'un air.... là, tout comme vous me regardez, juſtement, avec ces yeux-là.... Eh bien, j'aurois répondu de l'union la plus parfaite, la plus durable; ma ſœur ne l'eſpéroit pas moins. Elle croyoit à ſon époux de la meilleure foi du monde; elle eſt devenue Madame Merval. Dites, vous êtes témoin aujourd'hui, auſſi bien que moi, des ſcenes journalieres qui ſe paſſent: après cela, prononcez ſur ce que je dois penſer de toutes les proteſtations que fait un amant.

NERVILLE.

Et pourquoi m'offrir une ſituation qui nous ſeroit étrangere?... Ah! mon cœur ne me trompe point. Je ſerois trop fortuné, pour que vous ne fuſſiez pas heureuſe. Le deſir de votre félicité me dévore, me conſume. Jamais le moindre nuage ne viendroit obſcurcir nos beaux jours. Près de vous, je défie la diſcorde de nous approcher..... Elle! déſunir un inſtant nos cœurs! Non, non, cela n'eſt pas poſſible.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tout auſſi poſſible qu'entre Merval & ma ſœur; & je vous avoue que ſon exemple me détourne un peu.....

NERVILLE.

Ah Dieu! qu'entends-je! Devois-je m'attendre à cette injuſtice de votre part?

Mademoiſelle CORBELLE, *ſérieuſement.*

Et de quel droit vous plaignez-vous, Monſieur?

NERVILLE.

De quel droit?... Ah! la flamme la plus vive....

Mademoiselle CORBELLE.

Merval en disoit autant; Merval a changé, &....

NERVILLE, *l'interrompant.*

N'achevez pas.... Dites-moi: son époux ne partage-t-il point ces désagrémens domestiques? N'est-il pas de moitié dans ses peines, & pouvons-nous prononcer lequel souffre le plus? Je ne sais quelle est l'origine de leurs querelles; mais tous deux en sont les victimes. Croyez-moi: lorsqu'on est uni par des liens si étroits, les chagrins se partagent comme les plaisirs. Tout est commun; & dès qu'on s'estime, il faut risquer la vie ensemble.... Vous me parlez de quelques jours orageux; mais vous ne songez pas au nombre de jours sereins qui les ont précédés & qui sont prêts à renaître. Oui, ils renaîtront; j'en suis le garant. Deux cœurs honnêtes se reportent l'un vers l'autre par un penchant invincible; & si quelque foiblesse momentanée les sépare, c'est pour prêter un nouveau charme à leur réunion.

Mademoiselle CORBELLE.

Voilà comme le pinceau fait tout embellir; mais la réalité dément un peu cette illusion flatteuse, ce coloris trompeur.... J'en crois l'expérience.

NERVILLE, *presque en colere.*

Achevez, cruelle, de saisir un prétexte odieux pour signaler votre indifférence. Achevez de désespérer un Amant qui ne respire que pour vous.... Mais vous riez.... Ce que je vous dis, Mademoiselle, est cependant très-sérieux. Je vois trop que

vous ne m'écoutez que pour vous distraire.... Je suis désolé.

Mademoiselle CORBELLE.

En vérité, vous n'êtes ni sage, ni ingénieux. Pour mieux me convaincre de la douceur d'un époux, vous commencez par me faire une querelle.... Que sera-ce donc?...

NERVILLE.

Mais s'il vous en coûte tant de prononcer un mot si facile à dire, favorisez-moi d'un signe de tête... Laissez-moi lire dans ces beaux yeux l'assurance de votre tendresse... Vous les baissez... là, là, seulement un petit signe, & je suis le plus heureux des hommes.

Mademoiselle CORBELLE.

Votre bonheur dépendroit d'un signe de tête? Non, non, je ne le crois pas; vous voulez m'aimer; je ne puis vous en empêcher.... Contentez-vous de m'aimer; oui, aimez-moi bien. En récompense je vous promets, si vous venez à me déplaire, d'être assez reconnoissante pour vous en avertir sur le champ.... Etes-vous satisfait?

NERVILLE.

Je pourrois l'être davantage.... Vous soulevez, vous appaisez mon ame à votre gré. Oui, vous êtes bien la souveraine de mon être. Cette supposition que vous venez de faire, me chagrine un peu; mais vous seriez bien ingrate, si vous teniez contre la force du sentiment qui m'enchaîne à vous.

SCENE II

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE.

Madame MERVAL, *en entrant.*

Et vous l'écoutez, ma ſœur!

NERVILLE.

Ah! Madame.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous nous ſurprenez ainſi!

Madame MERVAL.

Tu rougis..... Va, chere petite ſœur, à ton tour, à ton tour... Voilà les momens que j'ai paſſés & que je voudrois rappeller. Que ceux qui leur ont ſuccédé ne t'arrivent jamais!

Mademoiſelle CORBELLE.

Et le ſûr moyen de les éviter, eſt de ne point ſe lier au ſort d'un ſexe inconſtant; & qui d'entre eux ne l'eſt pas?

NERVILLE, *A Mademoiſelle Corbelle, du ton du reproche.*

Toujours!

Madame MERVAL, *à Mademoiſelle Corbelle.*

Ce n'eſt pas cela que j'ai voulu te faire entendre, quoique je ne ſois plus heureuſe.

NERVILLE.

Vous n'êtes plus heureuse? Eh! quel démon trouble votre félicité? Quand on a connu celle du cœur, je ne saurois concevoir comment on peut vivre sans en jouir. Tenez, je n'ai point de foi à tous ces petits différends; ils ne doivent être regardés que comme une ombre légerement distribuée dans le tableau du bonheur.

Madame MERVAL.

Ah! Monsieur, que votre sexe est quelquefois cruel! Je voulois que ce secret mourût avec moi dans mon sein. Jusqu'ici j'ai eu la force de renfermer mes chagrins, de m'interdire toute plainte; mais ce courage me manque.

NERVILLE.

Votre douleur fera bientôt un tourment pour l'ame noble de Merval.

Madame MERVAL.

Si vous saviez, Monsieur, ce qu'un cœur bien épris souffre des tiédeurs d'un époux: ses regards sont moins affectueux; sa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendresse; l'indifférence a succédé aux attentions les plus passionnées. Quelle révolution! Et la cause en demeure toujours cachée.

NERVILLE.

Merval est un homme de bien; il vous a recherchée par amour: un tel sentiment, une fois conçu, ne s'altere point.

Madame MERVAL.

Tous mes vœux étoient jadis satisfaits. Merval étoit tendre & plein d'égards. Je jouissois même de l'avenir. Mais ce songe charmant s'est évanoui. Plus de confiance ; sa conduite change de jour en jour.

NERVILLE.

Eloignez de tels soupçons. Merval n'est point infidele. Croyez-vous que par l'entremise d'un honnête homme il soit impossible de vous rendre votre époux ?

Madame MERVAL, *se jettant dans les bras de sa sœur.*

Ma chere bonne amie! L'amertume est au fond de mon ame.... Reçois un aveu terrible : nous sommes peut-être sur le point de nous séparer.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous séparer! ô Dieu!

Madame MERVAL.

Hélas! croirois-tu que Merval me l'a presque fait entendre? Et je ne te dis pas encore tout; je lui dois des ménagemens.

Mademoiselle CORBELLE, *pleurant à moitié.*

Ma sœur!... Ah, Monsieur!.... Comme je haïrois votre sexe... Tous les hommes peuvent être des Merval.

Madame MERVAL.

Ne dis rien contre lui, ne dis rien. Je l'aime, & ses droits sont toujours bien établis dans mon cœur.

NERVILLE.

Oui, Madame, aimez-le toujours, malgré ses injustices. Il connoîtra ses erreurs. Vous lui serez plus chere.... Ah! Mademoiselle, vous ne savez pas combien l'hymen a de puissance sur un cœur vertueux. Il peut s'égarer; mais il revient plus tendre.... Non, un époux, fût-il un monstre, ne pourra jamais haïr une femme qui n'aura pas cessé de mériter son estime.

Madame MERVAL.

Et vous, Nerville, est-il bien vrai que vous puissiez faire l'apologie d'un lien qui de jour en jour semble devenir plus à charge à votre sexe? Ou vous aimez beaucoup, ou vous n'êtes pas sincere.

NERVILLE.

Je le suis; ce n'est point un sentiment aveugle qui me fait épouser une si belle cause. La plus saine raison la plaidera toujours avec avantage. L'hymen, de toutes les institutions, est la plus sainte & la plus digne d'être observée. Elle confirme le penchant de deux cœurs sensibles. Il leur est impossible d'ajouter à ses nœuds: & que peut désirer de plus un honnête homme? Il se trouve assujetti; mais c'est pour être plus constamment heureux. La loi lui donne le gage perpétuel de sa félicité. La loi veille à prévenir l'instabilité qu'un moment d'erreur pourroit faire naître. J'avois toujours entendu parler avec respect de ce nœud sacré. En arrivant ici, jamais je ne fus plus surpris que de rencontrer une foule de petits personnages ironiques, tranchans, qui logeoient des ames sans vigueur dans des corps efféminés; je les

entendis déclamer contre le plus auguste des liens, le plus utile à la société. Fiers d'idées subtiles & non moins fausses, ils se disent partisans de la volupté & en connoissent à peine l'ombre. Ils versent le ridicule sur le mariage, & tout le feu de leur esprit ne sert qu'à parer la débauche. Voilà les apologistes du célibat... Qu'ils viennent, ces apologistes impies; je les confondrai, ou plutôt, sont-ils dignes qu'on leur réponde? Non, ils se rendent justice en fuyant les plus touchans devoirs de l'homme. Ils ne sont faits, ni pour être époux, ni pour être peres, ni pour être amis.

Mademoiselle CORBELLE.

J'en reconnois plus d'un à ce portrait, & les touches sont encore ménagées.

Madame MERVAL.

Ah! Nerville, je vous sais honnête, & je crois que vous êtes bien éloigné de leur ressembler.

Mademoiselle CORBELLE.

Oui... Mais qui peut répondre....

NERVILLE.

Encore! cruelle, encore!... Epargnez ma sensibilité. Il ne tiendra qu'à vous de me faire adorer & bénir un titre que je brûle de porter.

SCENE III.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE, MERVAL, JULLER.

Merval & Juller parlent dans le fond du Théâtre.

JULLER, *à Merval.*

Tu ne ſeras jamais qu'un ſot ſi tu écoutes ſes larmes.... Parle en maître.... Mais, la voici; il ne faut pas rétrogader. (*Juller paſſe à côté de Madame Merval, lui fait une révérence profonde, & dit fort haut à Mademoiſelle Corbelle:*) Tous les jours plus jolie.

Mademoiſelle CORBELLE, *froidement.*

Et vous, tous les jours plus complimenteur.

MERVAL, *dans le fond.*

Elle ne me regarde point... Elle détourne la tête... Elle me dédaigne... Oui, Juller a raiſon. Allons, je n'encenſerai plus ſon orgueil & je braverai ſes dédains. Retirons-nous.

Madame MERVAL, *ſur le devant de la ſcene.*

L'ingrat! Il ne daigne point m'aborder, me voir... Il fuit ma préſence. Sortons, pour donner un libre cours à mes douleurs. (*Elle va pour ſortir.*)

MERVAL.

Non, restez, Madame, je vous en épargnerai la peine; c'est moi qui dois me dérober.

Madame MERVAL.

Ma présence vous gêne. Suivez vos desseins, Monsieur; éloignez-vous de moi: allez chercher le plaisir où vous comptez le trouver; les remords viendront vous punir, & votre conduite....

MERVAL.

Ma conduite, Madame! ma conduite! Je n'en dois compte à personne; la mienne n'entraîne point de remords; mais la vôtre est d'oublier la modération & la douceur.

Madame MERVAL.

Est-ce moi qui vous fuis, ingrat? Si mon extrême douceur s'est quelquefois démentie, c'est vous qui m'y avez forcée; & quel cœur peut demeurer calme au milieu de si sensibles atteintes! Il faut que je vous sois devenue bien odieuse.

MERVAL.

Bien odieuse! Et sur quoi fondez-vous...

Madame MERVAL.

Vous êtes complaisant, sensible envers tout autre; vous n'êtes injuste qu'envers moi.

Mademoiselle CORBELLE, *à part.*

Dieu! que va-t-il arriver!

NERVILLE, *à part.*

Que ne suis-je loin, ou que ne puis-je calmer...

MERVAL.

Je ſuis injuſte envers vous!

Madame MERVAL.

Et comment traiteriez-vous une femme que vous haïriez? Ah! je vous ai mal connu.

MERVAL, *courroucé.*

Vous m'avez mal connu!... Eh bien, vous me connoîtrez, Madame.

Madame MERVAL.

Je ne vous ai jamais imaginé tel, ſans quoi j'euſſe été plus tranquille.

MERVAL, *avec une fureur contrainte.*

J'en étois trop ſûr pour en douter; & c'eſt ainſi que vos paroles m'offenſent.

Madame MERVAL.

C'eſt ainſi que vous inſultez à mes larmes, qui m'étouffent, qui coulent malgré moi.... Ah Dieu! la meſure de mes afflictions eſt remplie: vous n'y pouvez rien ajouter.

MERVAL.

Des plaintes, des reproches! Oh! faites-moi grace de tous ces gémiſſemens.

Madame MERVAL.

Ils vous importunent... Je vois votre projet. Il eſt trop bien marqué; tout me le fait connoître; votre indifférence, votre ton ironique... Vous tendez

à une séparation. Elle vous est facile, Monsieur ; la loi vous favorise.

(*Scene muette d'étonnement & de douleur entre Mademoiselle Corbelle & Nerville.*)

MERVAL.

Vous la demandez, Madame ?

Madame MERVAL.

C'est vous qui dans le fond du cœur ne désirez, n'attendez que ce moment, ne cherchez qu'un prétexte...

MERVAL.

J'entends, Madame ; vous le faites naître, & vous voulez m'en laisser l'honneur.

Madame MERVAL.

Ah ! si mes yeux pouvoient lire dans le fond de votre ame....

MERVAL.

Eh bien ! qu'y verriez vous ?

Madame MERVAL.

Mépris, injustice, infidélité.

MERVAL, *échauffé.*

Vous croyez que mon cœur nourrit de tels sentimens ?

Madame MERVAL.

Oui, Monsieur, je le crois ; assez de preuves me l'attestent. Cessez de dissimuler. Débarrassez-vous du fardeau qui vous pese.

MERVAL, *en colere.*

C'en eſt trop, Madame, vous le voulez: oui, oui, nous nous ſéparerons.... Ah! tu ne crois plus à mon cœur. (*Madame Merval émue fait deux pas & voudroit courir à ſon époux. Juller ſe met au devant d'elle, & lui prend la main.*)

JULLER.

Ah! Madame, que je ſuis déſeſpéré de tout ceci! Mais voilà qui eſt inconcevable... Croyez-moi: n'irritez pas ſon courroux.... Dans un inſtant plus calme...

MERVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Je me retire; je ne ſerois plus maître de moi.

(*Il ſort.*)

NERVILLE.

Dans quel étonnement!

Mademoiſelle CORBELLE, *courant à ſa ſœur & la ſerrant dans ſes bras.*

Ah! ma ſœur, ma ſœur! Comment appaiſer cet orage? Quelle ſcene malheureuſe! (*A Nerville qui s'avance humblement pour lui donner la main.*) Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi. En tout tems votre ſexe fut injuſte, barbare; je veux le fuir & le déteſter à jamais. (*Elle donne le bras à Madame Merval, qui, dans ſa douleur, marche à pas lents & s'appuie ſur elle.*)

SCENE IV.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA qui eſt fatal. Malheureux moment! Une ſcene pareille entre deux époux qui ne devroient que s'adorer! Ah! ſi j'euſſe prévu cet orage..... Ils en viennent au moins à des extrémités ſérieuſes.

JULLER.

Voilà qui eſt excellent. Tout va le mieux du monde.

NERVILLE.

Que veux-tu dire?

JULLER.

Je vois bien que ceci te paſſe. Cette leçon eſt au-deſſus de ta candide intelligence. Ne me ſuis-je pas fait fort de te prouver....

NERVILLE.

Tu veux me rappeller tes vains propos.... Oh! c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que tu n'auras pas pouſſée plus loin; & dans ces circonſtances....

JULLER.

Je ne m'arrête point ainſi dans ma carriere.... Tu crois peut-être que cette méſintelligence, qui regne entre ces époux, eſt l'effet du haſard:

tion, mon ami, c'eſt moi qui prépare ces petits débats pour mieux la conduire où je veux la mener.

NERVILLE, *ſurpris.*

Qu'entends-je!... (*à part.*) Diſſimulons... Laiſſons-le parler.

JULLER.

C'eſt dans ces momens de douleur & de dépit que l'on ſurprend un cœur qui ſembloit ne devoir jamais ſuccomber, & la plus légere pente le fait aller loin.

NERVILLE.

Quoi! c'eſt toi qui ſemes ici la diſcorde?.... (*à part.*) Poſſédons-nous.

JULLER, *d'un air avantageux.*

Va, perſonne ne connoît mieux que moi l'art de ſe gliſſer chez une femme. Je commence d'abord par me faire l'ami de la maiſon; flattant les deux époux en particulier, peu à peu je deviens leur confident ſecret, l'homme néceſſaire. J'étudie leur goût, leur penchant, & les mets à profit. J'excite de petites bouraſques que je ſais calmer à propos, en attendant que je faſſe lever la tempête ſérieuſe qui doit les ſéparer l'un de l'autre. Pendant ces premiers jours je ſerviens comme conſolateur. Je flatte, je propoſe des raccommodemens que je fais échouer; alors je manie à mon gré un cœur dont je connois les replis. J'y domine avec myſtere, mais avec empire; & ce qui m'amuſe beaucoup, c'eſt que l'époux aveuglé par ce génie favorable qui les rend tous confians, ne ceſſe point de m'être attaché... Je ne manque pas de bons amis.

NERVILLE.

Juller, ceci passe l'inconséquence, la légéreté. Si l'on te connoissoit une ame pareille... (*à part.*) Je le démasquerai, je rendrai ses attaques vaines.

JULLER.

Détrompe-toi, mon pauvre Nerville; de telles infidélités sont en honneur dans le commerce du monde.

NERVILLE.

Tu le crois donc peuplé de gens qui te ressemblent?

JULLER.

Tu ne m'entends point; ce qui t'effraie est ce qui constitue la paix du ménage, ce qui la fera renaître ici. La femme n'est jamais si complaisante, si douce, si attentive, que lorsqu'elle a une intrigue secrette à voiler. L'époux alors est presque aussi ménagé que l'amant.

NERVILLE.

Et tu te crois déjà plus heureux qu'un époux?... (*à part.*) Feignons encore d'applaudir.

JULLER.

Chacun pense ainsi, s'il n'agit pas de même.

NERVILLE, *reprenant son caractere.*

Chacun pense ainsi!.. Pour moi, si l'on m'imputoit injustement ce dont tu te glorifies, je regarderois cette imputation comme le plus sensible outrage; & croyant mon honneur véritablement offensé, j'en tirerois vengeance sur l'heure.

JULLER, *éclatant de rire.*

Tu es vraiment original.

NERVILLE.

Ce n'eſt point là un faux point d'honneur, comme celui auquel les hommes attachent un ſi haut prix.... Quoi! le larcin deshonore; & l'adultere, ſource de tous les déſordres, ne ſeroit point un crime infâme?... Au reſte, je me plais à croire que tu renonceras à ton abominable projet.

JULLER.

Suis tes petites prétentions, & laiſſe-moi à mes grands deſſeins.

NERVILLE, *avec force.*

Tu ne les acheveras point.... Non.

JULLER.

Tu te fâches; mais choiſis: il faut que j'aie Madame Merval ou la petite Corbelle..... Ton Ange céleſte, ta rare Divinité ne tiendroit pas plus longtems contre moi. Les deux ſœurs ſont faites du même bois que le reſte de leur ſexe; & quand le feu en approche, vert ou ſec, il faut que cela prenne également.

NERVILLE, *le fixant.*

Tu m'excedes... Expliquons-nous un peu, je te prie... Ne dis-tu pas que Madame Merval... Acheve, parle donc.

JULLER, *le regardant malignement & lui ſerrant la main.*

Va, mon ami, c'eſt comme choſe faite.

NERVILLE, *le fixant encore.*

Tu veux me perſuader que Madame Merval.... Réponds donc.

JULLER.

Le vent m'eſt très-favorable. Elle a exhalé un ſoupir à demi étouffé, qui exprimoit tant de ſenſibilité... Elle m'a regardé.... Quel plaiſir il y a d'être aimé d'une femme dont la raiſon eſt formée! La réflexion dirige ſa tendreſſe & lui donne une prudence conſommée. Tu as vu qu'ils alloient ſe ſéparer. Il ne faut plus qu'un inſtant...

NERVILLE.

Mais ſa bouche auroit-elle avoué qu'elle te portoit le cœur qui appartient à ſon époux?... A-t-elle prononcé?

JULLER, *levant les épaules.*

Prononcé! Eſt-ce qu'une femme prononce? Va mon pauvre Nerville; il ſe fait ſur un viſage des mouvemens ſi prompts, ſi légers, que l'œil connoiſſeur qui ſait les ſaiſir, lit les nuances des paſſions cachées, comme celles des paſſions viſibles. Tu t'étonnes encore.

NERVILLE.

Tu m'en impoſes.... Madame Merval ne ſauroit être parjure à ſes devoirs. La ſœur de celle.. Non, garde-toi de le penſer. Sur qui faudroit-il compter? Je croirois plutôt....

JULLER.

A un miracle qu'à la fragilité d'une femme!

Mais je les réconcilierai, après les avoir brouillés. Oh! c'eſt la regle. (*Nerville lui lance un regard d'indignation.*) Tu es indiſciplinable, n'en parlons plus. Je te laiſſe à ton imagination moraliſante. Je ne t'entretenois ſur cette matiere, que pour débrouiller un peu tes idées provinciales, fort confuſes ſur un pareil ſujet.

NERVILLE, *avec feu.*

Tu viens de me percer l'ame. Je ne ſerai point témoin inſenſible du deshonneur de mon ami, & je n'en reſterai pas là.

JULLER, *étonné.*

Que veux-tu dire?

NERVILLE, *très-ſérieuſement.*

Il faut que tu me confirmes cette prétendue puiſſance que tu as ſur le cœur de Madame Merval. Tu t'en es vanté. Je veux ſavoir ſi c'eſt avec quelque fondement. Il faut conſentir à paſſer pour un calomniateur, ou avouer que tu ne connoiſſois ni elle ni toi. Si tu me donnes preuve du contraire....

JULLER,

Eh bien! ſi je te la donne...

NERVILLE.

Alors je paſſerai par où tu voudras; & loin d'épouſer la ſœur, je ſerai le premier à mépriſer & à fuir un ſexe auſſi perfide; mais j'exige...

JULLER.

Tu exiges...

NERVILLE.

Oui, & je te parle sérieusement.

JULLER, *avec un sourire forcé.*

Il te faut cette leçon? Il te la faut? Eh bien! on te la donnera, on te la donnera.

NERVILLE, *avec force.*

Je l'attends.

SCENE V.

NERVILLE, *seul.*

Je commence, mais trop tard, à pénétrer ce caractere pernicieux. Ce n'est point là cette légéreté ordinaire, qui prend le ton du vice pour le ton du jour. C'est un vil imposteur!.... Voilà donc ces hommes qui sont admis, fêtés, caressés dans le monde, & dont on exalte l'esprit, sans savoir qu'il prend sa source dans un cœur vicié... Mais comment Merval lui accorde-t-il son amitié, sa confiance, lui a-t-il ouvert ses foyers?.. Ah! c'est l'homme qui a la meilleure opinion d'autrui. J'ai été moi-même séduit par cet extérieur poli & brillant, qui trop souvent ici est le masque de la fausseté... Dans quelles mains j'allois tomber! Et que je rends graces au pere sage qui m'a appris de bonne heure à n'estimer les objets que par les degrés de ressemblance qu'ils ont avec la vertu!... Mais qu'il tremble; je ne souffrirai pas qu'on joue impunément mon ami.

SCENE VI.

Mademoiſelle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiſelle CORBELLE, *arrivant précipitamment.*

Je vous cherchois, & j'ai à vous parler.

NERVILLE.

En quoi ai-je failli?

Mademoiſelle CORBELLE, *avec un peu de ſévérité.*

Mais...

NERVILLE.

Parlez, ordonnez... Je ſuis prêt à réparer le malheur de vous avoir déplu.

Mademoiſelle CORBELLE.

Souvent on peut affliger une perſonne ſans lui déplaire... Il me paroît que vous êtes intimement lié avec Juller.

NERVILLE.

Je vous entends... & je vous proteſte bien que je ne ſuis rien moins que ſon ami.

Mademoiſelle CORBELLE.

Cet aveu m'enchante... Dites-moi quelle impreſſion a fait ſur lui l'éclat de cette ſcene?

NERVILLE.

Je ne puis dire qu'il en ait été affecté auſſi vivement que moi.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je m'en ſuis apperçu.

NERVILLE.

Je ne puis encore parler. L'ombre même d'une imprudence m'alarme ; mais bientôt je pourrai répondre plus poſitivement.

Mademoiſelle CORBELLE.

Cet homme, à coup ſûr, eſt un traître; & je lui attribue la méſintelligence qui regne entre ma ſœur & ſon époux.

NERVILLE.

Mais comment deux cœurs auſſi vertueux ne triompheroient-ils pas d'un mauvais génie?

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! voilà les hommes: ils ne veulent rien entendre. Merval eſt le plus honnête, le plus ſenſible de tous; & cependant il rend ſa femme malheureuſe.

NERVILLE.

Peut-être que ſa femme... pardonnez...

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur eſt auſſi complaiſante qu'elle eſt généreuſe. Un excès de ſenſibilité peut avoir quelquefois emporté trop loin le langage de ſon

cœur ; mais par combien de vertus elle répare cet heureux défaut. Enfin, que la cauſe ſoit grave ou non, ils n'en ſont pas moins prêts à ſe ſéparer.

NERVILLE.

Ah ! je préviendrai cette rupture, je la préviendrai.

Mademoiſelle CORBELLE.

Il le faut ; abordez Merval avec confiance ; détruiſez les inſpirations ſecrettes de Juller. Le ton de la vérité & de la vertu a une force naturelle ſur les cœurs droits ; & s'il faut vous le dire, je croirai volontiers à l'éloquence de votre ame.

NERVILLE.

Lorſque je l'employerai pour un autre, elle ſera plus heureuſe que pour moi-même.

Mademoiſelle CORBELLE.

En la faiſant ſervir à une cauſe ſi belle, vous ne devez pas craindre qu'elle vous manque dans toute autre occaſion.

NERVILLE.

Je ſens que je vous devrai ſon triomphe.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

Mademoiſelle CORBELLE, *ſeule.*

DE jour en jour je m'apperçois que je l'eſtime davantage. Il ſait oublier l'intérêt de ſon amour, lorſqu'un autre intérêt le lui commande; mais plutôt ne confirme-t-il pas le premier. . . Ah! jugeons des bonnes actions en elles-mêmes, & ne remontons jamais au principe. . . Si Juller pouvoit être démaſqué, ſi la paix réconcilioit ces deux époux, cette paix ſi douce, & qu'un moment fatal à troublée. . . . Ah! la rupture eſt preſque auſſi ſérieuſe, que ſi elle avoit un fondement réel.

SCENE VIII.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE.

Madame MERVAL.

Ah ma ſœur! aide-moi à ſupporter mes ennuis. J'ai le cœur cruellement oppreſſé.

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur! remettez-vous. Ah! j'étois bien éloignée de croire Merval.... Que les hommes ſont injuſtes!

Madame MERVAL.

Ne dis rien, ne dis rien contre lui. J'ai tort, oui, j'ai tort. Je lui devois plus de ménagement. Je ſuis ſon épouſe enfin, & je ſens que j'aurai toujours à me reprocher de n'avoir point ſu paſſer ſur des riens qui ſont devenus de conſéquence.

Mademoiſelle CORBELLE.

Comment, ma ſœur?

Madame MERVAL.

Oui, je me rappelle mille occaſions où mon ame a laiſſé échapper de ces traits d'humeur, qui, quoique légers, doivent être immolés aux regards d'un époux.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tu te juges avec bien de la ſévérité... Ah! s'il t'avoit aimée...

Madame MERVAL.

Il m'aimoit, il m'aimoit, j'en suis bien sûre; & présentement il ne m'aime plus. Il m'a été toujours cher; il me l'est encore aujourd'hui malgré ses injustices; & cette séparation, si elle arrive, sera pour moi un coup mortel.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous me faites frémir!

Madame MERVAL.

Nous voilà nous autres femmes. Il semble que nous aimions la guerre, que nous nous lassions du repos; & toujours exigeantes ou foibles, le combat une fois engagé, nous soupirons après la paix.

Mademoiselle CORBELLE.

Elle reviendra, ma sœur, elle reviendra.

Madame MERVAL.

Heureuse dans mon infortune, j'ai trouvé une amie dans ma sœur... Mais, pardonne, j'oublie toute la terre; je ne m'occupe que de ma douleur, de moi seule.... Laisse-moi lire enfin dans ton ame; parle-moi sans détour; tu ne hais point Nerville?

Mademoiselle CORBELLE.

Dis plutôt que je l'aime... Son caractere simple, ouvert & franc m'a toujours plu. Je n'hésite point à te l'avouer; mais j'attends encore... Il est si facile de se tromper.... C'est assez sur ce chapitre.... Réponds aussi ingénument à ma question. N'aurois-tu pas fait un mauvais marché avec Merval; & par un certain respect ou une aveugle tendresse peut-

être, ne couvrirois-tu pas ses défauts d'un voile officieux & discret?

Madame MERVAL.

Non, je ne fais que d'ouvrir les yeux. Le malheur m'a instruite, & je vais t'apprendre ce que j'ai découvert. Merval est toujours l'homme que j'ai vu, lorsque, pour la premiere fois, je lui donnai ma main. L'amour, dans les premieres années, nous voila réciproquement quelques foiblesses inséparables de l'humanité. Le premier fruit de nos amours, élevé d'abord sous nos yeux, servit à prolonger notre enchantement. Plus attachée, plus tendre que jamais, j'exigeois une tendresse égale à la mienne. Je ne voyois pas que je touchois à ce terme où nous sommes heureuses lorsque le cœur d'un époux gagne en amitié ce qu'il perd en amour. Je voulois voir Merval toujours amant, toujours passionné; parce que je l'étois moi-même. Un premier mouvement d'humeur devint le germe d'un autre; & à force de l'aimer, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus. Les hommes ne veulent point être importunés, même par le sentiment du bonheur. Mon cœur plaide en ce moment pour Merval. Oui, ma tendresse l'a quelquefois tyrannisé. Je reconnois trop tard ma faute.

Mademoiselle CORNELLE.

A parler vrai, Merval m'a toujours paru un bien galant homme, honnête, sans orgueil, presque sans foiblesse; cependant je l'ai vu depuis quelque tems dire & faire des choses qu'il sembloit amener tout exprès pour te piquer, & surtout en présence de

Juller. Je te l'ai déja dit; je n'aime point à les voir enſemble.

Madame MERVAL.

Je voulois te parler de ce Juller. Je ne crois pas me tromper: ce triſte jour ſemble fait pour m'éclairer. Ne voudroit-il pas me faire ſa cour? T'en ſerois-tu apperçue?

Mademoiſelle CORBELLE.

J'attendois que tu m'en parlaſſes la premiere. Je l'ai ſurpris plus d'une fois qui épioit l'inſtant où nous nous ſéparions. Va, c'eſt un homme dangereux.

Madame MERVAL.

On ne l'eſt avec nous qu'autant que nous ſommes ſans méfiance. Il m'avoit paru juſqu'ici l'ami de mon époux & le mien; il m'avoit même inſpiré quelqu'eſtime, mais le bandeau tombe. Quelques mots recueillis m'ont dévoilé ſon cœur. Je me rappelle pluſieurs diſcours que j'aurois regardé alors comme un crime de mal interpréter; & je ſuis ſi étonnée, que j'ai peine à le croire.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je n'ai jamais aimé ni ſon eſprit, tout brillant qu'on le ſuppoſe, ni ſa phiſionomie, dont il eſt d'ailleurs ſi vain. Il a un certain regard auquel je ne me ſuis jamais fiée. . . Je voudrois qu'il fût à mille lieues d'ici.

Madame MERVAL.

Le traître n'a fait encore que lever un coin du maſque; il faut qu'il tombe en entier. Je veux voir juſqu'où peut monter la trahiſon d'un faux ami, &

sur le bord de quel précipice son orgueil insolent se flattoit de conduire une femme que son honnêteté rendoit facile & confiante, mais qu'on n'aura point outragée impunément.

Mademoiselle CORBELLE.

Oui, tu dois le confondre & le faire connoître à Merval qu'il abuse.

Madame MERVAL.

Mais notre petit cousin fréquente ce Juller; cela me fait de la peine. S'il épousoit ses principes; si celui-ci en faisoit son disciple...

Mademoiselle CORBELLE.

Ne crains rien, ma sœur: nous nous sommes expliqués à ce sujet... Il est bien différent, bien différent; à présent même il est occupé à ménager une réconciliation prompte & parfaite.

Madame MERVAL, *avec vivacité.*

Eh bien, dis-moi, comment?

Mademoiselle CORBELLE.

Nerville verra Merval. Une ame honnête a une éloquence touchante. Il réussira; crois-en le présage de mon cœur.

Madame MERVAL, *après un moment de silence, vivement & comme sortant d'une inspiration.*

Faisons mieux, ma sœur! Allons retirer mon fils de sa pension. Tu sais que Merval chérit son enfant. Que de fois nos regards se sont croisés sur son berceau! En le contemplant, nous nous aimions davan-

tage. Il ne pourra vivre ſous nos yeux ſans ramener ici la concorde.

Mademoiſelle CORBELLE.

Que je t'embraſſe, ma ſœur! Le projet eſt heureux, digne de toi; c'eſt le ciel qui te l'inſpire. Vite, allons le chercher... Auſſi, pourquoi l'avoir exilé chez ce pédant? Je vous l'ai dit. Les enfans n'en ſont que plus mal, loin de leurs parens; & cela porte toujours malheur.

Madame MERVAL.

Je n'ai oſé contrarier les idées que Juller avoit inſpirées à mon mari. Tu ſais qu'il ſe flatte d'être profond ſur le chapitre tant débattu de l'éducation publique & domeſtique.

Mademoiſelle CORBELLE.

Le méchant! Que je le hais! Un enfant de ſept ans courbé ſur des auteurs latins, quand à peine il peut s'exprimer en françois; c'eſt apprendre de bonne heure & avec grande peine, ce qu'il oubliera dès la premiere année qu'il ſera au régiment.

Madame MERVAL.

Tu penſes bien comme moi, ma ſœur; mais nous écoute-t-on?... Allons le chercher. Oh! comme il va ſauter de joie!

Mademoiſelle CORBELLE.

Un petit oiſeau échappant à tire-d'aile aux griffes de l'épervier, ne s'évaderoit pas plus content, je vous en aſſure... Mais prenons garde à ce que perſonne ne devine notre projet. Il faut

surprendre Merval, lui présenter son fils & nous jetter tous à son cou!

Madame MERVAL.

Il n'y tiendra pas; il sera attendri.... Cet enfant, ses caresses, mon repentir, mon amour...

Mademoiselle CORBELLE, *l'interrompant.*

Partons: que ce bel amour soit l'ange de la paix, & qu'il serve à réunir deux cœurs faits pour s'aimer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MERVAL, *le petit* MERVAL, UN DOMESTIQUE.

MERVAL, *tenant son fils par la main.*

A demi-voix à un Domestique.

ELLES sont sorties?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MERVAL.

Y a-t-il longtems?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, environ depuis une heure.

MERVAL.

Bon, & d'un air fort empressé, m'as-tu dit . . .

LE DOMESTIQUE.

Oh? oui, Monsieur.

MERVAL.

Veille à ce que personne ne puisse vous voir avant que j'en sois informé. (*à part.*) Elle me connoîtra enfin; elle apprendra combien je l'aime. La présence de cet enfant ramenera l'union & la gaieté;

té; c'eſt le ſignal & le garant de notre réconciliation. Je me remplis de cette douce & agréable image... Eh bien! mon fils?

Le petit MERVAL.

Papa! oh! que je ſuis joyeux quand je me retrouve ici! Tout m'y fait plaiſir. C'eſt aujourd'hui un beau jour pour moi; oh! bien plus beau qu'un jour de congé! Comme je l'attendois!... Mais courons à la chere maman; il ne manque plus à mon bonheur, que de l'avoir embraſſée.

MERVAL.

Attends donc qu'elle ſoit de retour.

Le petit MERVAL.

Qu'il me tarde de ſauter à ſon cou!... Eſt-elle allée bien loin? Si je ſavois de quel côté il faut aller, je courrois au devant d'elle & de toutes mes forces. (*Il ſe met en devoir de courir.*)

MERVAL, *l'arrêtant & le careſſant.*

Mais la parole te revient à cette heure. Pourquoi n'oſois-tu ſouffler un ſeul mot dans ta penſion?

Le petit MERVAL, *faiſant une petite moue, & d'un air un peu chagrin.*

Mon cher pere, avez-vous jamais appris le latin?

MERVAL.

Oui, mon fils; à ton âge j'étudiois beaucoup.

Le petit MERVAL.

Eh bien! ſi vous ſavez le latin, pourquoi ne me

l'enſeignez vous pas? J'apprendrois bien mieux de vous tous ces mots difficiles, ſi longs à trouver dans le dictionnaire & ſi durs dans la bouche des maîtres.

MERVAL, *à part.*

Il m'embarraſſe.... Mais, mon fils, chacun a ſon état..... Je m'occupe à préſent d'autre choſe. . . Tu as donc une grande averſion pour le latin?

Le petit MERVAL.

C'eſt que j'ai ordinairement un grand mal de tête quand il faut reſter enfermé preſque tout le jour dans une étude, & cela ne ſe diſſipe qu'après que j'ai bien couru.

MERVAL.

Mon ami, on ne peut cependant pas toujours ſe recréer. Chacun s'applique ſérieuſement de ſon côté. Il faut ſe rendre utile, autrement l'on n'eſt qu'un fardeau dans la ſociété.

Le petit MERVAL.

Mais, mon cher pere, eſt-ce qu'on eſt bien utile & bien riche quand on ſait le latin? Cependant ceux qui l'enſeignent ont l'air bien pauvre, & n'ont pas grand eſprit... Je le ſais bien, moi.

MERVAL.

Mon fils! cette étude mene à des emplois que vous ne pouvez encore appercevoir, & là-deſſus vous devez ſuivre mes volontés.

Le petit MERVAL, *pleurant à moitié.*

Ah! je m'efforcerai à faire de mon mieux. . : . Si vous ſaviez pourtant comme nous ſouffrons tous

ſous ces maîtres. Depuis le maître de quartier juſqu'au régent, c'eſt à qui nous chagrinera le plus. Ce n'eſt point là votre douceur, votre eſprit. . . . Ils ne diſent jamais rien d'amuſant.

MERVAL.

Allons, Merval, ne ſoyez plus enfant. Nous verrons s'il eſt poſſible de vous rendre ici l'étude plus agréable: vous y reſterez.

Le petit MERVAL, *avec ſurpriſe.*

J'y reſterai!

MERVAL.

Oui, & pour toujours.

Le petit MERVAL, *avec la plus grande joie.*

Ah, mon cher pere! en grace, en grace, ne rétractez point ce que vous me faites eſpérer. J'apprendrai ici tout ce qu'il vous plaira. Je ſaurai toutes les langues à la fois ſi vous le voulez, pourvu que ma chere mere ou vous me faſſiez répéter. (*Merval careſſe ſon fils.*)

UN DOMESTIQUE, *qui entre.*

Monſieur Juller, Monſieur.

MERVAL, *prenant ſon fils par la main.*

Dis à tout le monde que je ſuis abſent. Je ne veux point qu'il me rencontre, & pour cauſe. . . . Viens, mon fils.

SCENE II.

JULLER, UN DOMESTIQUE.

JULLER.

PERSONNE à la maiſon ?

LE DOMESTIQUE.

Perſonne, Monſieur.

JULLER.

On ne tardera ſûrement pas à revenir ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ce que je ne puis deviner, Monſieur.

JULLER.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

Soit.

SCENE III.

JULLER, *ſeul.*

Ou ſera-t-elle allée? faire des réflexions... Oh! les réflexions ne peuvent que me la ramener, ... Voici le moment ; le laiſſer échapper, ce ſeroit perdre tout le fruit de mon intrigue... Dès la premiere entrevue, prévenons toute réconciliation. Il n'y a plus à différer... Il faut... Oui, c'eſt cela... Ah! je crois l'entendre avec ſa ſœur. (*Il ſe retire ſur le devant de la ſcene.*)

SCENE IV.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE. JULLER.

Madame MERVAL, *avec affliction.*

TOUT conſpire contre nous... Cruelle fatalité! Un moment plutôt... Chere ſœur, il me l'a enlevé.... Nous ſommes arrivées trop tard. . . . J'interroge tous les domeſtiques; ils ſont muets... Je m'attendois du moins à le trouver courant dans le jardin. Je ne vois ni le pere ni l'enfant..... Ah! ſe ſont-ils encore éloignés de moi pour mieux me punir?

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà un tour perfide... Je vais faire mes enquêtes; après nous verrons. Oh! fût-il caché au centre de la terre, je le trouverai, je le trouverai.) *Elle s'élance avec légéreté.*)

* * *
* *
*

SCENE V.

Madame MERVAL, JULLER.

JULLER.

PUIS-JE vous servir, Madame, dans la recherche que vous faites?

Madame MERVAL, *d'un ton grave.*

Vous m'attendiez, si je ne me trompe.... (*à part.*) Je vais enfin te connoître.

JULLER.

Je l'avouerai; tout m'enchaîne où vous êtes. Je fuis mal où vous n'êtes pas; quelque plaisir qui m'environne, je sens que loin de vous il me manque quelque chose... Expliquez-moi donc la cause de ce que j'éprouve... Ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; nous sommes amis; nous le serons longtems, j'espere; vos intérêts ne different point des miens... Je vous jure que c'est au prix de ma vie, que je voudrois payer le bonheur de la vôtre.

Madame MERVAL.

Monsieur, ne vous intéressez-vous point un peu trop en ma faveur, & ne craignez-vous pas d'avoir affaire à une femme qui ne pourra jamais s'acquitter envers vous? Car je ne sais comment reconnoître tant d'attachement.

JULLER.

Peut-on voir l'ingratitude de votre époux, & demeurer insensible? Qui, vous connoissant, se persuadera jamais qu'aucun homme, à l'exception de votre mari, vous préfere une autre femme?

Madame MERVAL.

Je ne vous entends point.

JULLER.

Peut-il ainsi traiter votre beauté? Tant de perfections réunies... Il ne connoît point le prix dont vous êtes.... Merval est depuis assez longtems heureux... Il a été votre adorateur; c'est un tribut que tous les hommes vous doivent après vous avoir vue.

Madame MERVAL.

A moi, Monsieur?

JULLER.

Le contentement, le bonheur sont encore des biens en votre pouvoir.

Madame MERVAL.

Je voudrois que le succès fût entre mes mains. Il n'y a rien que je ne fisse dans cette vue; mais quel ascendant peut-il me rester sur un époux, après ce qui vient de m'arriver?

JULLER.

Quelle infortune pour moi que vous ne m'ayiez pas été destinée! Jamais vous n'auriez essuyé les chagrins qui vous tourmentent... Ah! pourquoi

vous ai-je connue trop tard..: J'envie le ſort de Merval; mais, ſi j'oſe le dire, une femme ainſi dédaignée, n'a plus de raiſon valable pour demeurer indifférente aux ſoins d'un conſolateur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce vous qui parlez, Juller?

JULLER.

Me croyez-vous le plus aveugle des hommes? Seriez-vous à deviner le penchant qui m'entraîne vers vous? Tout a dû ſervir à vous le confirmer. Ah! liſez votre victoire dans mes yeux.

Madame MERVAL.

Vous! mais vous oubliez...

JULLER.

Et quel autre pourroit mieux vous convenir? Le ſort nous favoriſe. Nous demeurons tout près l'un de l'autre. Je pourrai vous voir, vous adorer à chaque heure du jour. Nous nous aimerons comme ces époux dont vous vous faites une ſi charmante idée. Je veux être avec vous comme le vôtre devroit y être.... C'eſt moi qui ſais aimer. Votre bonheur ſera ſûr. Un voile impénétrable couvrira cet heureux myſtere. Vous verrez qu'il ajoute un nouveau prix..... Vous m'entendez bien?

Madame MERVAL.

Oui, je vous entends... A votre tour, écoutez-moi.

JULLER.

Ah!

Madame MERVAL.

Répondez-moi, Merval eſt-il votre ami?

JULLER.

Ami? mais oui, comme on l'eſt à Paris.... Pourquoi mêler ſon nom à nos entretiens?... Vous me permettrez, d'ailleurs, de m'aimer plus que lui.

Madame MERVAL.

Il m'avoit ſemblé que la plus ſincere affection vous attachoit à Merval; c'étoit même ce motif, je penſe, qui vous avoit déterminé à venir dans cette maiſon pour habiter enſemble, afin que les occaſions de vous voir fuſſent plus multipliées.

JULLER.

Ah! Madame, que dites-vous? Avez-vous pu méconnoître le véritable & unique motif qui m'ait attiré près de vos charmes?

Madame MERVAL.

Quoi? ce n'étoit donc pas Merval?

JULLER.

Non, je vous le jure.

Madame MERVAL.

Et quand vous le ferriez ſur votre ſein, en lui proteſtant qu'il étoit votre plus cher ami, vous lui en impoſiez donc?

JULLER.

Ce n'étoit pas lui; c'étoit vous que j'embraſſois.

Madame MERVAL.

Mais concevez-vous que c'étoit une trahiſon?

JULLER.

Une trahiſon!

Madame MERVAL.

Vous ne regardez pas comme un crime de la plus grande noirceur de dérober à un ami l'affection & la fidélité de ſa femme?

JULLER.

Madame, un amant bien épris croit tout légitime; & vous ſavez qu'il eſt des maris négligens qui méritent aſſurément tout ce qui leur arrive.

Madame MERVAL.

Il eſt des maris qui méritent qu'on les trahiſſe? Suppoſons que mon époux ait des torts envers moi: que vous a-t-il fait à vous, pour venir dans ſa propre maiſon lui ravir le cœur de ſon épouſe? Il vous aime; il vous croit ſincere; il vous confie ce qu'il a de plus caché. Vous méditez tranquillement ſon malheur & ſon opprobre. Vous ſouriez tout bas de ſa crédulité; vous le carreſſez, pour mieux lui percer le cœur. S'il me mettoit dans le cas de ne plus l'aimer, quel droit auriez-vous de le tromper & de le haïr?

JULLER.

Madame, ces diſcours ſont de l'ancien tems, & voilà une morale ſurannée. Ne puis-je vous aimer ſans le haïr? On n'eſt point trompé alors qu'on ne ſoupçonne point l'être. Votre époux eſt étranger à la cauſe que nous traitons; elle ne le touche pas.

Ne brouillons point les objets, de grace. Merval n'a rien à démêler ici.

Madame MERVAL.

Vous demandez que je m'engage avec vous dans une liaison qui me rendroit parjure au serment que j'ai fait à la face des autels, au fond de mon propre cœur, entre les mains d'un époux à qui je dois tout. Je tramerois une trahison, ou plutôt la mort contre l'amant que j'ai choisi, que j'ai préféré à tous, contre le pere de mon enfant!... Mais, Monsieur, ne voyez-vous pas quelque chose de noir, d'injuste, d'infâme dans un procédé pareil? Seroit-il possible que vous chérissiez longtems la perfide qui viendroit de se deshonorer à ses propres yeux? Je doute même que vous l'ayiez jamais pensé. Je vous aurois donc paru bien fausse, bien vile, bien méprisable... Non, Monsieur, dites plutôt que vous avez voulu m'éprouver... Cessez toute dissimulation, & rendez-moi la justice que vous me devez, & que je suppose reposer encore au fond de votre ame.

JULLER, *se retourne étonné, court ouvrir la porte d'un petit cabinet voisin, & y regarde.*

En revenant, Vous m'avez fait grand peur! J'ai vraiment cru que quelqu'un étoit caché-là qui nous écoutoit... Ce n'est qu'en public qu'on fait la montre & l'étalage de tous ces beaux sentimens, que personne n'adopte en particulier, que tant d'exemples détruisent, & qu'on abandonne enfin à la triste plume des moralistes modernes. N'avez-vous pas devant ces yeux celles à qui leurs époux sont étrangers?

Faut-il vous les nommer?..... Mais c'eſt un uſage reçu.

Madame MERVAL.

Je ne vois rien que ce qui me paroît digne d'être imité. Je ferme les yeux ſur le reſte.

JULLER.

Je lis dans votre ame.... Vous craignez.... Repoſez-vous ſur mon expérience; rien ne percera au-dehors.

Madame MERVAL, *avec dignité.*

Arrêtez: j'en ai trop entendu; mais il falloit vous laiſſer parler, pour mieux vous connoître, pour mieux juger la profonde noirceur de votre ame. Vous vous êtes trompé, & vous m'avez mal connue. Je ſuis loin de vous aimer; & la maniere dont je vous le dis, doit vous en convaincre. Merval eſt le ſeul homme qui me ſoit cher; & ſi j'avois eu le malheur de changer à ſon égard, mon cœur, pour être injuſte, ſeroit loin d'être coupable. Je vous plains d'être ſi mépriſable à mes yeux. Vos pareils ſont le fléau de la ſociété & les auteurs de tous ſes déſordres. Il eſt des criminels condamnés ſur l'échafaud à des ſupplices publics, qui n'ont pas cauſé tant de maux, & qui ont été bien moins lâches; & je ne trouve plus ici de termes pour exprimer l'horreur que m'inſpirent ces hommes vils & perfides qui ne ſe diſent les amis d'un homme confiant & vertueux, que pour venir d'un front plus aſſuré, ſouiller le lit où ſon cœur ſe repoſe.

JULLER.

Mais, Madame. . .

Madame MERVAL.

Rougissez; & si votre cœur n'est pas entierement corrompu, connoissez le repentir, ou du moins la honte. Abjurez cet esprit faux & séducteur, qui vous sera funeste à vous-même. Félicitez-vous de m'avoir trouvée ferme contre vos discours. Je vous ravis le pouvoir de faire une infortunée, & vous épargne de nouveaux sujets de remords.

JULLER, *voulant changer de ton.*

Je vous reconnois, Madame; il faudroit ne vous avoir pas fréquentée, pour s'attendre à d'autres paroles. . . . Pardonnez: tout ceci n'étoit que pour entendre de votre bouche le vrai ton d'une honnête femme, qui répond à certaines propositions. Ce ton est assez rare, & c'est même la premiere fois que je l'entends s'exprimer aussi noblement.

Madame MERVAL.

La crainte vous oblige à vouloir me donner le change sur votre bassesse. Allez, elle vous met à l'abri de toute vengeance. Mon époux doit ignorer un aussi méprisable dessein. Comme cependant vous vous êtes intéressé à quelques-uns de nos démêlés, que vous avez même pris soin d'aigrir, & que je vous vois maintenant au grand jour; c'est à vous de chercher quelque prétexte honnête pour

quitter cette maiſon. Je ſuppoſe que mon aſpect vous feroit un reproche perpétuel ; & je veux vous éviter l'affront de rougir devant une femme que vous avez offenſée, & qui vous pardonne l'ignorance où vous étiez de ſes principes.

SCENE VI.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, JULLER.

Mademoiſelle CORBELLE, *accourant.*

VENEZ vîte, ma ſœur, venez vîte. Je l'ai trouvé. Oh ! pour le coup, je le tiens. Je ne veux pas vous en dire davantage. Digne épouſe ! heureuſe mere ! venez. (*Elle entraîne ſa ſœur.*)

SCENE VII.

JULLER.

QUI ſe ſeroit attendu à un pareil trait! Eſt-ce haine, artifice, diſſimulation?.. Je ne la croyois pas d'un caractere ſi altier.... Ces phyſionomies douces ſont quelquefois d'une fierté... J'aurai mal pris mon tems... Auſſi je voulois attendre.... Comme elle m'a traité!.. Si l'on ſavoit cela... Ces femmes! Eh bien, voilà la premiere, & je ſens que mon orgueil s'en enflamme... Oh! que j'aurois de plaiſir à me venger!... Si je la ſubjuguois, comme je lui ferois payer cher le dépit dont je me ſens rongé: elle dévoreroit à ſon tour... Mais, qui ſait après tout.. Je ne crois point à cette vertu qui ſonne ſi haut. Telle après avoir proféré d'auſſi beaux diſcours avec un appareil impoſant, ſe rend à bas bruit & garde le ſecret. Nous verrons. Je n'abandonne point mon projet. Je changerai ſeulement de batteries; plus cachées, elles ſeront plus ſûres.

SCENE VIII.

JULLER, NERVILLE.

JULLER.

Eh bien? qu'y a-t-il de nouveau?... Te voilà triste, abattu...

NERVILLE.

Je n'ai pas lieu d'être satisfait.

JULLER.

Quand on aime comme toi, cela ne peut être autrement.

NERVILLE.

Les chagrins qui oppressent le cœur de Madame Merval, passent dans le cœur généreux de sa sœur... Je suis prêt de tomber dans une mélancolie affreuse.

JULLER.

Il t'est donc arrivé une disgrace sérieuse?

NERVILLE.

Tout ce que je redoutois. Mademoiselle Corbelle, aigrie contre notre sexe, ne veut plus entendre parler de mariage... Je viens de lui faire les propositions les plus respectueuses, les plus passionnées. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu? *Monsieur, je ne crois plus à aucun homme, après ce qui vient de se passer.*

JULLER.

Fort bien; tu mérites cela.

NERVILLE.

Et pourquoi?

JULLER.

Je te l'ai dit, mais tu ne veux pas m'en croire : voilà ce que c'eſt que d'être ſi reſpectueux, ſi paſſionné.

NERVILLE.

Toi qui te piques de l'être moins, ſerois-tu plus heureux?

JULLER.

Mais....

NERVILLE.

Il m'importe de le ſavoir. Tu devois tirer d'elle un aveu; tu t'en es vanté, du moins.

JULLER.

Eh bien! mon ami, apprends...

NERVILLE.

Acheve....

JULLER, *à voix baſſe.*

Apprends que tout eſt dit.

NERVILLE.

Quoi! Madame Merval auroit écouté... Non, non...

JULLER.

Paix. Tu ſeras donc toujours candide; tu ne croiras encore rien de tout ceci.

NERVILLE.

Elle ſeroit d'accord pour trahir ſon époux!

JULLER.

Elle eſt femme... comme les autres... du ſecret.

NERVILLE, *avec chaleur.*

Il n'eſt pas poſſible.

JULLER.

Je n'ai point d'orgueil; mais je ne vois point qu'il y ait tant à ſe récrier.

NERVILLE.

Quoi, elle ne t'a point fait rougir! Je me ſerois trompé!

JULLER.

Tu es bien né pour l'être.

NERVILLE.

Et pour déteſter la perfidie... Si Madame Merval a pu trahir ſon époux, je ne réponds plus d'aucune femme. Je ne veux plus former aucun nœud, puiſque les plus ſaints ſont violés. Je les briſe tous. Je ne crois plus à l'amitié, à l'honneur, à rien ſur la terre... Tout cela me jette dans une miſanthropie... Autant n'être plus au monde. Où s'eſt donc réfugiée cette probité, cette candeur qui fait le charme de la ſociété?.. Tout eſt

perverti; pas un cœur, peut-on y penſer ſans frémir, qui ne recele la trahiſon!

JULLER.

Encore des déclamations? Du moins ne vas point faire ſoupçonner... Je veux bien te confier le petit arrangement que nous avons fait enſemble. Pour mieux tromper l'œil d'autrui, nous ſommes convenus qu'elle feroit des careſſes en public à ſon époux; (car je lui ai enjoint d'abord de ſe raccommoder avec lui.) il eſt arrêté enſuite que nous paroîtrons d'une froideur extrême: quand je dis extrême, je veux dire raiſonnée, ſauf à nous en dédommager... Enfin, nous devons jouer un rôle fort comique & qui te ſurprendra dans quelques momens.

NERVILLE.

Quoi, ce feroit elle qui ſe prêteroit à cet artifice!... La ſœur de celle,,. (*avec fureur.*) Garde-toi... N'inſulte pas...

SCENE IX.

Madame MERVAL, JULLER, NERVILLE, *Mademoiſelle* CORBELLE, *portant le petit Merval entre ſes bras.*

Mademoiſelle CORBELLE, *avec une vivacité joyeuſe.*

CACHONS à notre tour notre conquête. . . . . Je l'ai enfin emporté après m'être miſe en embuſcade... Il eſt à moi... Barricadons les portes... qu'il n'entre pas... Vengeons-nous.

Le petit MERVAL.

Chere Tante! laiſſez entrer le cher papa. . . . Savez-vous bien que c'eſt lui qui m'a amené ici ?

Madame MERVAL.

Je te revois, mon cher fils!... Que je baiſe encore ce front aimable où je démêle déjà les traits d'un époux... Ah! pourquoi t'a-t-on éloigné d'une mere qui mettoit ſes plus cheres délices à veiller ſur ton enfance? Reſte avec moi, mon fils, reſte avec moi; nous ne ſommes point faits pour être ſéparés.

Le petit MERVAL.

Nous ne le ſerons plus, Maman; le cher papa me l'a tantôt promis.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS, MERVAL, *entrant tout à coup.*

OUI, oui, je l'ai promis & je tiendrai parole... Ah! ah! vous me l'avez volé, mais je le réclame.

Madame MERVAL, *prenant son fils avec transport & le présentant à son époux.*

Mon fils! rends-moi le cœur de ton pere!

MERVAL, *recevant son fils & le baisant.*

Eh! c'est moi qui voulois te le présenter, pour qu'il fît notre paix.

Madame MERVAL, *tombant en larmes dans les bras de son époux.*

Elle est faite, elle est faite!.. En embrassant le fils, ne songez plus qu'à la tendresse de sa mere.

MERVAL, *essuyant une larme.*

Nous avons eu tort tous deux, lorsque nous avons cru que nous ne nous aimions plus.

Mademoiselle CORBELLE, *soulevant l'enfant qui baise à-la-fois le pere & la mere.*

Tenez, tant qu'il sera ainsi entre vous deux, c'est lui qui vous commandera de bien vous aimer. (*Posant l'enfant à terre, & serrant sa sœur entre ses bras.*) Ah! chere sœur, quel moment pour mon cœur, & comme il goûte ta joie!

Madame MERVAL, *avec dignité à Juller.*

Monsieur Juller, soyez témoin d'une réconciliation aussi parfaite que nos cœurs pouvoient la désirer. Je retrouve mon époux tel que je l'ai toujours connu. Félicitez-moi; voyez cet enfant qui ne sortira plus de dessous nos regards. Assurez-vous d'après notre exemple qu'il n'est rien de plus respectable que l'union conjugale, comme il n'est rien de plus cher à nos cœurs.

JULLER, *troublé.*

Madame, je suis très-charmé, & vous pouvez croire...

MERVAL, *à Juller.*

C'est vous qui m'aviez conseillé de le mettre en pension chez ce maudit pédagogue. L'ennuyeux personnage! Sa physionomie seule dégoûteroit de la science. J'étois tombé d'accord, séduit par vos longs raisonnemens. Je l'avois ôté à sa mere, pour le donner à un homme qui enseigne tout ce qu'il ne sait pas. Mais depuis un an qu'il n'étoit plus ici, il sembloit qu'il se fût mis une malédiction dans notre ménage. Nous ne savions plus de quoi nous amuser l'un & l'autre. Madame vouloit ceci, Monsieur vouloit cela; c'étoit chaque jour de nouvelles contrariétés.... Oh! j'ai remis les choses sur l'ancien pied, & tout n'en ira que mieux: (*prenant son fils par le menton.*) ce sera-là le point de ralliement. (*A Madame Merval.*) Ma femme, je te le laisse; tu l'éleveras à ta mode. Il a sept ans passés, je te le confie jusqu'à dix, après quoi je m'en charge. Nous verrons... Mais point de college; l'instruction do-

meſtique eſt plus générale, plus touchante, & vaut mieux, ſans doute. Dans les colleges, il eſt un danger preſque inévitable pour les mœurs. Et où peut-il en recevoir de meilleures qu'ici? (*A Juller.*) Je ſais bien que vous m'allez répéter tout ce que vous m'avez dit là-deſſus cent fois. Vous avez une éloquence terrible; mais ſur cet objet je n'en croirai que ma logique. J'agirai d'après elle, s'il vous plait.

JULLER.

Agiſſez, Monſieur, agiſſez à votre gré; mais pourquoi me compromettre?..

MERVAL.

Oh! je ne dis rien.... Vous êtes mon ami, après ma femme, s'entend; mais puiſque je ſuis en train, je vous prie de ne vous mêler en aucune façon de nos affaires domeſtiques. Je ne vous demanderai plus de conſeils qu'en fait de plaiſirs. Ce nouveau langage vous étonne; mais j'y ai réfléchi, & encore un coup, j'ai mes raiſons.

Madame MERVAL.

Tant que nous ſerons unis, cher Merval, je défie le ſort de nous porter de ſenſibles atteintes. Monſieur Juller nous a entendus; il ſait ce qu'il a à faire; & je le crois trop poli, trop verſé dans l'uſage du monde, pour ne pas condeſcendre à nos prieres.

JULLER.

JULLER.

Je me suis toujours fait une loi de régler mes volontés sur vos desirs, Madame....

NERVILLE, *à Juller.*

Tu me parois bien mal à ton aise; c'est pour la premiere fois que je te vois dans l'embarras.

JULLER, *à voix basse.*

Laisse-moi faire mon rôle; elle fait le sien à ravir.

NERVILLE, *à demi-voix.*

Quel rôle!... Si j'en suis le spectateur indifférent, j'en deviens le complice.

JULLER.

Tais-toi.

NERVILLE, *haut.*

Non, voilà trop longtems que je combats; c'est mon cœur que je consulte.

JULLER.

Encore une fois.

NERVILLE.

L'honneur me dicte en ce moment ce que je dois faire; & je n'écoute plus d'autre voix.

MERVAL, *étonné.*

Que veut-il dire?

NERVILLE.

Ce n'eſt point violer un ſecret ; c'eſt rendre un hommage indiſpenſable à la vérité ; c'eſt honorer la vertu ; c'eſt démaſquer & flétrir le vice.

JULLER, *courroucé.*

Eh ! que prétends tu ?

NERVILLE, *à Merval.*

Monſieur Merval, donnez moi la main : je la ſerre ; & ce n'eſt point pour vous trahir. Vous êtes un homme que j'eſtime ; & je ſouffre trop en ce moment pour vous : voici la plus perfide des femmes, ou le plus infâme des hommes. Choiſiſſez.

MERVAL.

Nerville, tu m'interdis ; je ne comprens point...

Madame MERVAL.

Dans quelle ſurpriſe !

NERVILLE, *en montrant Juller.*

Il eſt un calomniateur abominable, ou vous êtes... (*s'inclinant devant Madame Merval.*) Pardonnez ; ce n'eſt pas vous qui portez ſur le front l'empreinte du crime. Mais toi, dont le regard traître & ſombre ſemble vouloir me dévorer ; toi, dont la bouche inſolente a oſé flétrir la vertu la plus pure, tombe à ſes pieds, demande-lui grace, avoue le plus noir menſonge...

JULLER.

Que ſignifie cette incartade provinciale ? Es-tu fou ?

NERVILLE.

Tu baiſſes les yeux malgré ton impudence ordinaire. Tu n'oſes me regarder en face. Je lis ſur ton front la pâle contenance de la rage... Je la brave.

JULLER.

Ma vengeance ne tardera pas; mais je ſais le tems & le lieu où je dois l'accomplir. (*Il ſort.*)

NERVILLE.

Je ne crains point ton épée; elle eſt de la même trempe que ton cœur.

SCENE XI.

MERVAL, *Madame* MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE.

MERVAL.

Je demeure ſtupéfait... Je n'ai pu dire encore un ſeul mot. Quoi! il auroit calomnié ma femme?

NERVILLE.

Je n'ai pu dompter le mouvement d'indignation que m'ont inſpiré ſon audace & ſa fauſſeté.

Madame MERVAL.

Je le connoiſſois vil; mais je ne ſoupçonnois pas

qu'il dût pouſſer l'inſolence juſqu'à ce point; le vice, je le vois, ne connoît point de bornes . . . (*A Merval.*) Je m'étois contentée de lui interdire cette maiſon; & tel eſt le ſens des dernieres paroles que je lui ai adreſſées.

MERVAL.

Que d'horreurs! Et moi, ſéduit par la facilité de mon caractere, j'étois la dupe de cet eſprit captieux. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Nerville, je ſuis contente de vous, & vous venez de gagner mon cœur, en vous montrant l'ennemi d'un homme de mœurs auſſi dangereuſes. Je lui préparois une ſcene terrible; mais vous m'avez prévenue. Cette juſtice que vous avez rendue à ma ſœur, ce courage, cette fermeté, ce courroux, cette indignation profonde, tout m'engage à vous en donner la récompenſe.... Voici ma main. Il ne tiendra plus à moi qu'elle ne vous ſoit aſſurée pour toute la vie.

NERVILLE, *lui baiſant la main.*

O bonheur précieux! Il ſera toujours préſent à mon cœur. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Si tout le monde prenoit une réſolution auſſi forte, auſſi décidée, la ſociété ſe feroit juſtice à elle-même des monſtres qu'elle tolere dans ſon ſein.

MERVAL, *embraſſant Nerville.*

Ah ! j'applaudis de grand cœur à cette union ; & je ſuis prêt, comme ma femme, à en pleurer de joie.

Mademoiſelle CORBELLE.

Rentrons, ma chere ſœur, rentrons ; & ſi vous m'en croyez, fermons notre porte à ces hommes ſcandaleux qui affichent le célibat & ne cherchent qu'à corrompre les mœurs les plus pures des ſociétés, en violant les vertus qui en ſont le charme & l'honneur.

FIN.

A. Kalk p.z. inv. C.T. Fritzschius. Sculps

CHILDERIC

CHILDERIC PREMIER,

ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE,

EN TROIS ACTES.

PRÉFACE.

D'EPAISSES ténebres environnent le berceau de presque toutes les nations de l'Europe. Il faut donc consentir à ignorer ce qui d'ailleurs ne seroit pas bien avantageux à connoître. L'orgueil a imaginé des fables que l'ignorance ensuite a accréditées; mais le tems, qui nous a dérobé la connoissance des faits particuliers, n'a pu nous enlever la masse historique, empreinte, pour ainsi dire, sur le globe. L'Empire Romain en occupoit, comme on sait, une vaste partie. Lorsqu'il chancela sous le poids de sa grandeur & que ses forces disparurent avec ses anciennes vertus, le despotisme, pere de tous les maux, livra ses provinces à ces barbares qui donnerent au monde l'éclatante & terrible leçon du sort réservé aux peuples qui, en dédaignant le patriotisme, auront perdu la liberté. Les Francs, mêlés parmi les Goths leurs alliés, les Vandales & les Huns, se précipiterent dans les Gaules & s'y maintinrent par un courage toujours supérieur aux revers. Souvent vaincus, mais enfin vainqueurs, ils entreprirent de quitter les déserts & les forêts de la Germanie, pour s'établir dans ces mêmes contrées, où ils se contentoient ci-devant de faire des incursions fréquentes. Leur Chef passa le Rhin & jeta les premiers fondemens de cet Empire, devenu depuis si célebre. Dès que l'histoire parle des François, elle les fait voir

les armes à la main. Ils soumirent les Gaulois, qui s'accoutumerent à leur gouvernement, beaucoup plus doux que celui des autres barbares. Il se forma d'abord un état indépendant parmi le peuple vainqueur; mais bientôt il fallut reconnoître une espece de royauté, malgré l'indocilité naturelle à une nation de soldats. Il est certes difficile d'assigner l'étendue du pouvoir, les rapports & les privileges du nouveau Souverain.

Ce fut le fer qui grava le code des loix. Un *Licurgue*, un *Solon* ne présiderent point à la constitution de l'Etat. C'étoit un gouvernement militaire, où nuls droits n'étoient fixés, qui conservoit les abus de l'aristocratie & de la monarchie, sans avoir aucun de leurs avantages. Il est vrai que toute constitution qui, dans son origine, n'est pas rigoureusement déterminée, est flottante & reçoit son existence du caprice des événemens; mais dans tous les siecles la tendance de l'homme à vivre en société & à supporter les maux dont il ne voit pas distinctement le remede, a surmonté l'effort des loix vicieuses & précipitées; sans quoi le genre humain, encore caché dans les forêts, seroit épars sur le globe, à des distances effrayantes.

On a écrit nombre de Dissertations surchargées de passages & de conjectures, pour savoir si la Couronne a été élective héréditaire sous les deux premieres races. (*) Chaque opinion a trouvé ses au-

(*) Voici les observations qui peuvent militer pour l'opinion qui paroît rassembler un plus grand nombre de probabilités & de faits.

torités. Je ne m'enfoncerai point dans ces recherches, curieuſes, ſi l'on veut, mais aujourd'hui parfaite-

---

La couronne de France fut élective héréditaire ſous les Rois de la premiere race & ſous ceux de la ſeconde; c'eſt-à-dire que les grands, qui dans ce tems compoſoient la nation entiere, en s'impoſant au commencement la loi de maintenir toujours la couronne dans la famille du chef qu'ils avoient élu le premier pour être à leur tête, s'étoient auſſi réſervé le droit de choiſir dans cette famille celui qu'ils jugeroient digne de ſuccéder au Roi défunt ou détrôné. Mérouée, parent de Clodion, & élu ſon ſucceſſeur au lieu des deux fils que ce Prince avoit laiſſés; Chilperic I, dépoſé, envoyé en exil, & ſa couronne déférée à Sigebert Premier, ſon frere; Clotaire Premier, remettant à l'aſſemblée des Etats le choix d'un ſucceſſeur au trône d'Auſtraſie, dont il étoit envieux; le troiſieme des fils de Clovis II, élu Roi de Neuſtrie & ſuccédant à Childeric II, au lieu du fils de ce Prince; les François, à la mort de Dagobert II, éliſant au lieu de ſon fils, & tirant du cloître un Prince Daniel, fils de Childeric II, pour le placer ſur le trône; tous ces exemples & d'autres ſemblables, ſous cette premiere race, prouvent que les François, en conſervant la couronne dans la même famille, s'étoient auſſi maintenus dans la liberté de la déférer à celui de cette famille qu'ils jugeroient à propos, ſans égard ni à la ligne ni au degré de proximité, & qu'il ſuffiſoit que le Prince élu fût du ſang royal.

Ce ſentiment eſt celui du Juriſconſulte Hottman, de Dubaillan, de Larrey, de l'abbé Des Tuilleries, du Comte de Boulainvilliers, de l'Abbé de Vertot; enfin c'eſt celui qu'a embraſſé l'hiſtorien Anglois du regne du Charles-Quint.

Que le trône ait été de même électif ſous les Rois de la ſeconde race, c'eſt ce dont une foule d'exemples ne permet pas de douter; & même le plus grand nombre des hiſtoriens françois ont porté cette opinion juſqu'à croire que l'élection étoit ouverte à tout le monde. Le Pere Daniel entr' autres l'a fortement ſoutenue. Mais l'Abbé de Vertot prouve aſſez évidemment contre ce Pere, & contre tous ceux qui, avant lui, avoient adopté cette idée, que la couronne ſous cette race a été élective héréditaire de la même maniere qu'elle

ment inutiles. Et qu'importe après tout, de connoître le vrai fondateur de la Monarchie Françoise dans les Gaules? que ce soit PHARAMOND ou CLOVIS; cette monarchie a reçu sa forme: &, ce qui est incontestable, c'est que la valeur, la bravoure, la fidélité envers leurs chefs, ont toujours distingué les Francs; caractere antique & précieux, qui subsiste encore aujourd'hui, perfectionné par le sentiment, éclairé de l'honneur, & contre lequel les forces assemblées de l'Europe se sont brisées tant de fois.

C'est ce caractere national, garant de la durée d'un vaste empire, qu'on a voulu peindre dans ce drame. On a choisi l'époque du regne de CHILDERIC I. Il est curieux & intéressant de voir les François, emportés par leur vivacité naturelle, punir d'abord CHILDERIC, & bientôt, sensibles à son infortune & fideles à l'honneur, le rappeller tout aussi précipitamment. Cela prouve qu'ils eurent toujours en horreur le joug de l'étranger, & qu'ils ou-

---

l'avoit été, sous la premiere; & il s'appuie de plusieurs exemples assez concluans: de sorte qu'au lieu que, suivant la plupart des historiens, il sembleroit que les principes sur la succession à la couronne, incertains & chancelans sous les Rois des premiere & seconde race, n'ont été invariablement fixés que sous la troisieme; suivant l'abbé de Vertot, il paroit assez clairement que la couronne a été élective héréditaire sous l'une & l'autre des deux premieres races; que le droit de la nation d'élire dans la famille du premier Roi choisi, celui qu'elle jugeoit le plus digne du trône, a été regardée comme une regle constante, invariablement observée pendant un espace de plus de 600 ans, & qui pour s'être perdue & avoir été mise en oubli sous les Rois de la troisieme race, n'en doit pas être moins considérée comme une loi fondamentale de l'Empire François.

blierent les torts passagers du Monarque, pour ne voir en lui que le grand homme. Cette conduite ouverte, franche, noble & guerriere fait aimer le peuple qui s'est montré sans haine & sans vengeance, & cédant, malgré ses justes sujets de plainte, à l'ascendant qu'imprime le courage.

Mais ce qu'on raconte de CHILDERIC, dans son exil, est-il véritable? Comment oser l'affirmer ici? S'est-il réfugié chez *Basin*, Roi de Thuringe? La Reine prit-elle de l'amour pour un héros errant, que les historiens ont représenté bien fait de sa personne & accoutumé à inspirer de la tendresse à toutes les femmes qu'il voyoit? Les principaux de la nation furent-ils animés par une vengeance jalouse, lorsqu'ils firent descendre du trône un rival trop dangereux? Ou furent-ils conduits par le desir de recouvrer leurs libertés, qu'ils croyoient lésées? Voilà ce qu'on ne peut éclaircir au milieu des ombres dont les détails particuliers sont couverts. Quelques-uns vont jusqu'à révoquer en doute l'existence du Roi *Basin* & de son royaume en Allemagne.

L'histoire ou la fable (tout comme on voudra) fait mention que la femme du Roi *Basin* devint amoureuse du Prince exilé, & qu'elle quitta son mari, pour suivre la fortune de son amant. Voilà de ces choses que la Poëtique d'*Aristote* n'a point songé à condamner, & que, malgré ce défaut de prévoyance, on n'a point balancé à proscrire. On a fait décemment de la Reine *Basine* une aimable Princesse, une héroïne, fille & non femme du Roi *Basin*. Elle y gagne nécessairement quelques années & devient bien plus intéressante; tant il est toujours avan-

tageux de consulter les bonnes mœurs, même avant les historiens les plus respectables.

On a fixé le lieu de la scene à Tournai, parce qu'en l'an 1653, on y a découvert le tombeau de CHILDERIC. Voilà un fait positif; & cela fait plaisir à trouver.

Le Comte *Gilles*, élevé sur le trône, à la place du Roi légitime, on l'a nommé *Egidius*, parce qu'*Egidius* est un nom plus convenable à un Romain, Gouverneur des Gaules, & Général des armées de l'Empire.

On a nommé *Carloman* le politique *Viomades*, toujours fidele à CHILDERIC. C'est le même qui rompit une piece d'or en deux, dont ils garderent chacun une moitié, comme le signal convenu du moment favorable où le Prince pourroit reparoître & se montrer à ses sujets. On s'est plu à développer le touchant & rare caractere de l'ami d'un jeune Roi, qui chérit constamment la gloire de son maître, & qui le guide prudemment à travers les écueils qui environnent le trône.

On laisse aux critiques à décider si CHILDERIC a régné en de çà du Rhin, ou s'il n'a fait que des excursions rapides & victorieuses. On n'examinera pas davantage s'il a repassé le Rhin avec le Saxon *Odoacre*, & s'ils firent ligue ensemble pour aller battre les Allemands passés en Italie. Quiconque voudra débrouiller ce cahos, ira consulter *Hincmar* & autres doctes chroniqueurs.

Le but de cet ouvrage (on le répete) a été de peindre sous ses véritables traits une nation brillante, guerriere, généreuse, brave, fidele à ses Rois,

ayant le beſoin de les aimer, oubliant l'adverſité, & plus ſenſible aux bienfaits qu'à l'offenſe : nation aimable & facile, qu'on calme d'un ſourire, qu'on conduit en jouant ; en qui les ſentimens d'honneur, de courage & de dévouement héroïque ſont comme innés ; & qui, pour tout dire en un mot, mérite la tendreſſe de ſes maîtres & le bonheur. Voilà les qualités qu'on a célébrées à juſte titre ; parce qu'elles ont animé dans tous les tems nos généreux ancêtres. Auſſi tous les bons citoyens de nos jours deſcendent-ils à coup ſûr & en droite ligne des Francs, vainqueurs des Gaulois. On ſait que ce mot, en langue Tudeſque, ſignifie *Libre*. Telle a été & ſera la marque diſtinctive de leur éternel amour pour la franchiſe, l'honneur & la liberté.

PERSONNAGES.

CHILDERIC, *sous le nom de* Briomer.

BASINE, *Princesse de Thuringe.*

EGIDIUS, *Chef des Romains, usurpateur.*

CARLOMAN, *sage vieillard, ami de Childeric.*

MARCOMIR, *jeune François, fidele à Childeric.*

GONTRAN, *Thuringien, devenu Ministre d'Egidius.*

SUNNON, *Chef des mécontens, Capitaine de la garde Françoise d'Egidius.*

CLOTAIRE,
BRENNUS,
ARONS,
} *Chefs de conjuration.*

TULLUS, *Romain, Chef de la garde Romaine d'Egidius.*

CLOTILDE, *confidente de Basine.*

GARDES, *Romains & François*

PEUPLES, *François, Gaulois & Germains.*

La Scene est à Tournai, dans le palais des Rois.

En 468.

CHILDERIC PREMIER, ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN.

C'EST assez t'éprouver, Marcomir. Je vois qu'on peut confier à ta prudence les plus importans secrets, ces secrets émanés du trône, & qui renferment les destinées de trois nations. Né parmi celle que la bravoure anime & distingue, je te vois jeune encore, digne de marcher sur les pas de nos héros. Tu possedes leurs vertus franches & libres; & je lis avec joie dans ce cœur fidele & généreux.... Ainsi pour Childeric tu te sens un vrai zele.

MARCOMIR.

N'en doutez point, sage & véridique Carloman. Ce cœur & ce bras appartiennent toujours à ce Monarque vaillant & infortuné. C'est au péril de mes

jours que je défendrai sa cause. Lorsqu'il tomba du trône, & que sa chute eut étonné l'Empire & l'univers, je commandois pour lui dans les murs de Mayence.

CARLOMAN, *avec transport.*

Tu l'as vu de près, ce héros.....

MARCOMIR.

Je l'ai vu dans les combats, maître de lui comme de la victoire..... En le respectant, j'appris à l'aimer....

CARLOMAN.

Embrasse-moi, laisse un libre cours au plaisir que je sens. C'est dans ce moment que mon cœur jouit des soins que j'ai pris de ton enfance..... Sois le soutien de ton Roi, l'appui d'un peuple qui cede au joug sans l'appercevoir, qui s'endort sous la main qui l'opprime....

MARCOMIR.

J'accourois les servir tous deux. Les Romains plus nombreux trahirent ma valeur: je fus vaincu; & pour la premiere fois, mes mains porterent des chaînes. Arrêté trop longtems chez ces fiers ennemis, j'aspirois au moment d'être libre.... Je le suis enfin, graces à vous; & je viens pour périr ou venger Childeric & la France.

CARLOMAN.

Le dessein en est grand, peut-être téméraire; mais il est digne de toi.... Va, ces bras, tout énervés qu'ils sont par l'âge, vont te seconder... mais,

tu n'es pas le seul ici qui soupire après le retour de ton Roi.

MARCOMIR.

L'univers frappé d'un tel événement, a paru balancer sur ce qu'il devoit croire..... Vous, témoin de cette étonnante révolution; vous, qui en avez suivi la cause profonde & cachée, toujours inconnue au vulgaire, sincere Carloman, parlez; c'est à vous de fixer sur ce grand objet nos pensées incertaines.

CARLOMAN.

Connois la vérité; car je puis m'immoler tout entier pour un grand homme, mais non la trahir en sa faveur. Childeric lui-même repousseroit ce mensonge adulateur. Elevé sous nos drapeaux, son audace l'égala dès l'enfance à ses valeureux ancêtres, à ce Pharamond porté sur le pavois & couronné des mains de la bravoure. Le fier Attila fut forcé de céder à l'impétuosité de son courage, & cette victoire illustre ne fut que l'essai de son bras. Appui du trône de son pere, il vainquit ces Romains insolens qui franchirent les Alpes; il subjugua les Gaules; il courut victorieux des rives du Rhin à la rive Armorique; il enchaîna le Belge; & le meilleur des Rois, Mérouée expirant ne craignit plus de descendre au tombeau, en laissant un successeur si grand, & si digne de lui. Mais qu'un courage sans frein est un écueil terrible! Quel malheur de s'imaginer pouvoir tout! Et qu'attendre d'un Monarque enorgueilli de son rang & de ses succès, d'un Prince impétueux à qui l'expérience & l'infortune n'ont rien appris encore. D'utiles re-

vers n'avoient pas ployé cette ame superbe. Un camp fut son école ; il eut pour maître un conquérant ; il ne sut jamais se connoître ; & comme il régnoit dans un âge ardent, il retint dans son geste & dans son langage ce ton d'autorité guerriere dont il commandoit à ses soldats : enivré par la victoire, & plein de cette fierté belliqueuse qu'elle inspire, il dédaigna cette autre étude des Rois non moins importante ; cet art d'augmenter le poids & la dignité du sceptre, en le subordonnant aux loix de la justice ; cet art de régler les mœurs, pour régir le fort & le contenir par l'exemple. N'ayant plus d'ennemis à vaincre, son génie indompté tourna contre les siens cette fierté désormais trop altiere. Le conquérant enfin ne fut point être Roi ; & son orgueil alluma l'orgueil de nos guerriers.

Tu sais de nos climats quelle est la loi antique & sacrée : quand les travaux de la guerre sont cessés, le Roi, pour alimenter les flammes de l'honneur, au milieu des guerriers assemblés au Champ de Mars, donne publiquement le prix du courage. Tous en étoient dignes, sans doute ; Childeric voulut honorer mon grand âge de ce laurier que je n'ambitionnois pas, ou plutôt l'amitié (vertu quelquefois dangereuse dans un Souverain) aveugla sa justice. Un jeune homme s'en plaignit. C'étoit Sunnon : ardent, jaloux, impétueux, il éclate en reproches, & bientôt s'égarant dans sa fureur, il ne respecte plus son Roi. Childeric, loin de voir dans cet emportement les bouillons d'une ame trop idolâtre de la gloire, loin de le calmer d'un

sourire ou d'un mot, parle en Prince absolu, & punit en Despote. C'est ainsi qu'il donne un chef furieux à des peuples qui déjà murmuroient. Tous les guerriers révoltés de ce traitement, épouserent bientôt l'injure faite à l'un d'entr'eux. Ils préférerent le joug des Romains à ce joug trop orgueilleux. On conspire. Clotaire, Arons, Brennus, sont les premiers qui appellent au combat un peuple irrité. Egidius accourt plein d'espoir; accompagné de ses troupes. Le nom Romain en impose; on lui ouvre les portes. Les soldats inondent les murs & bientôt le palais. Childeric se voit seul, & de sa garde abandonné; il la rappelle en vain; tout lui manque à la fois. Son courage lui reste. Il attendoit la mort, voyant tomber sa couronne; mais on ne vouloit que lui ôter le sceptre dont il avoit abusé, & non trancher des jours couverts de gloire. J'arrive dans ces momens extrêmes. Je le vois calme & grand, toujours Roi, toujours Maître. J'arrache mon anneau, Je le partage en deux. *Cette moitié, lui dis-je, m'ordonnera dans tous les tems de vivre & de mourir pour vous. C'est le signe de notre union, & s'il falloit dès cet instant vous défendre & périr.... Calme-toi,* (me dit-il en m'embrassant) *& songe à prolonger des jours nécessaires à ton Roi.... Oh! si je t'avois cru... C'est en descendant les marches du trône, que la vérité me frappe. Vis, ô vieillard fidele! vis pour me rendre un jour ma gloire & mes états. J'ai besoin aujourd'hui de tes conseils, & non de ton épée.* Il dit, & trompant les regards du peuple & la rage des mutins, il franchit les remparts; il s'ouvrit un passage; &

courut chercher un asile chez les valeureux Germains.

MARCOMIR.

Je m'unis à vos sermens.... Mais Dieux! Pour un transport peu réfléchi, perdre un trône que son génie rendoit si célebre. Peuple aveugle! tu demandes des héros, & tu ne sais leur rien pardonner. Mérites-tu d'en posséder?.... Et quelle province le recele?....

CARLOMAN.

Depuis cinq ans entiers errant chez divers Princes, inconnu, poursuivi; dans la Thuringe enfin, mon Roi s'est illustré. Tu t'étonnes... Le bruit de ses exploits a frappé ton oreille. Tu l'as admiré sans le connoître. La renommée t'a porté le nom de ce Chef intrépide qui semble enchaîner la victoire, & dont la bravoure a sauvé....

MARCOMIR.

Qui, Briomer?

CARLOMAN.

C'est Childeric lui-même!

MARCOMIR.

Ce vainqueur des Saxons...

CARLOMAN.

Est ton Prince.

MARCOMIR.

O Dieux!

CARLOMAN.

C'eſt-là, cher Marcomir, qu'il s'exerce à conquérir un trône, un peuple & des cœurs; ces nobles projets rempliſſent ſon ame, l'échauffent & l'élevent au lieu de l'accabler. C'eſt-là qu'il fait l'apprentiſſage des vertus qui fléchiſſent les eſprits, & ne les révoltent pas. C'eſt là qu'il ſe forme à l'art de régner, qui n'eſt, peut-être, que le ſoin attentif de reſpecter les droits de l'homme. Il vouloit, ſoutenu de ſa ſeule vaillance, accourir pour chaſſer l'uſurpateur, & reſaiſir le ſceptre échappé de ſes mains; mais j'ai ſu le cette ame bouillante arrêter les tranſports. Il eſt un point de maturité pour tous les grands projets. Ma prudence & mes ſoins ont ſu lui gagner dans Tournai des amis éprouvés & fideles, à qui ſa grande ame eſt connue. J'ai goûté le plaiſir d'en inſtruire mon Roi. Egidius l'a mieux ſervi qu'il ne penſe. Las de ſe contraindre, l'imprudent chaque jour aggrandit ſon pouvoir, déplace ſourdement les ſages limites que la nation elle-même a poſées; il ſe flatte de la tromper; mais elle veille en ſilence, elle attend le moment de la vengeance. Il éclatera bientôt.... Fatale & trop heureuſe illuſion, qui fait ainſi courir tant d'uſurpateurs à une chute prochaine, en paraiſſant les conduire au faîte de la puiſſance!

MARCOMIR.

Eh bien! mon Roi tardera t-il encore à paroître? Les tems ſont-ils arrivés? Impatient d'armer mon bras....

CARLOMAN.

Les tems approchent, te dis-je... Un juste espoir doit l'emporter enfin sur la crainte... Childeric a dû recevoir le signal, & son arrivée en ces lieux sera semblable à celle de la foudre. Les Etats sont convoqués pour l'élection d'un Roi; c'est au milieu de cette assemblée que Childeric réclamera ses droits. Il est à craindre qu'Egidius ne se porte aux attentats de la violence. On ignore jusqu'où peut monter le nombre de ses partisans; mais alors nous saurons opposer la force à la force.

MARCOMIR.

Veillez sur lui, auguſtes protecteurs de cet empire!... Dans mon ame, l'amour du nom François ne s'éteindra qu'avec la vie.

CARLOMAN.

Ce héros ayant connu l'adverſité, ſera plus juſte & plus ſenſible. Il chérira ſon peuple; il reſpectera ſes droits. Sa fierté deviendra grandeur; ſon courage, magnanimité; ſes qualités héroïques prendront ce mêlange de tendreſſe, qui les rend plus auguſtes & plus touchantes. En régnant ſur ſon propre cœur, il ſaura régner ſur celui des François; eh! quelle nation eſt plus diſpoſée à reconnoître les bienfaits? Souple, docile, généreuſe, le ſentiment la conduit plus loin que ne feroit la crainte. Childeric a ſu ſe dompter. On peut tout attendre d'une auſſi glorieuſe victoire. Regarde, ami, regarde cet écrit qu'un ſoldat en ſecret a ſu me remettre.

MAR-

MARCOMIR.

Je reconnois sa main... O mon Prince! (*baisant l'écrit*,) tout mon sang, s'il le faut, coulera pour ton service. . . Personne n'attend pour servir les Rois, l'instant où ils sont malheureux; mon choix est fait. (*Il lit.*) „ *J'ai su faire usage du malheur,* „ *& je me flatte d'être instruit. J'aurai donc pour* „ *moi ton zele & ton courage, ainsi je n'hésiterai* „ *point à porter mes pas dans les murs de Tournai.* „ *Là, cher Carloman, je pourrai te serrer sur mon* „ *sein; là, tu verras finir ma honte, ou mes jours...* O Roi, digne en effet de posséder un trône! Tu ne peux t'y asseoir que pour la gloire & le bonheur du nom François.

CARLOMAN.

Tu vois combien les momens sont précieux; c'est à la prudence à diriger notre bras. Un courage précipité se nuit souvent à soi-même: que notre zele soit couvert des ombres du mystere. Déjà plusieurs guerriers cachés dans mon palais ont devancé ses pas. Soutiens de sa cause, ces intrépides Germains s'élanceront tous à la fois pour être ses soldats & ses vengeurs. Tu seras à leur tête, Marcomir, & aucun d'eux n'osera te disputer cet honneur.... à chaque instant leur foule augmente; & cette troupe généreuse rend le calme à mon ame agitée.

MARCOMIR.

La victoire est à nous . . . . j'en jure par cette épée. . . . Allons trouver ces François qui appellent leur maître, qui détestent le joug de l'étranger, comme plus avilissant encore, que dangereux. L'hon-

neur, ame éternelle de cet empire, source de toutes les mémorables actions, va soulever toutes ces grandes ames.

CARLOMAN.

Sers-toi de leurs vertus pour les mieux enchaîner; voilà le seul lien digne de ces héros; il est le plus sûr & le plus puissant: ne leur promets que la gloire, elle leur suffit... je te rejoindrai bientôt: un ordre d'Egidius me fait attendre ici le dangereux Gontran. Je dois l'intimider; je l'apperçois.... fuis, vole, & reviens.

SCENE II.

CARLOMAN, GONTRAN.

GONTRAN.

Ce Romain de qui l'heureux courage affranchit vos états de l'oppresseur altier; celui que vous avez appelé au-dessus de vous, & qui n'a pris le nom de chef que pour se montrer le premier à la tête de vos armées, Egidius (il le déclare sans détour) croit avoir assez mérité des François pour aspirer à un titre, qui, en augmentant le fardeau de ses devoirs, n'est point fait pour l'épouvanter. S'il ambitionne le sceptre des Rois, ce n'est que pour redoubler de vigilance & pour étendre au loin le vol de la victoire.... Entends-moi, Carloman: Egidius, plein de

cette noble assurance qui sied aux héros, ne craint point de se fier à toi, & ne rougira point de te devoir le trône: sois fier de l'honneur de couronner un Roi puissant par son génie & celébre par ses conquêtes. Tu le verras adopter tes nobles projets, & suivant tes généreuses pensées, il mettra le comble à la grandeur de cet empire. Alors les François, objets de ton amour, verront briller sur leur front les rayons d'une gloire nouvelle, plus solide & plus durable.

CARLOMAN.

Quand Egidius mérita l'honneur de commander à nos guerriers, il n'en devint que le chef, & jamais la France au mépris de ses privileges, ne prétendit élever un étranger sur le trône de ses Rois. D'où vient donc qu'aujourd'hui venant insulter à mes cheveux blancs, & à une vie irréprochable, tu oses me proposer cette indigne bassesse. Me connois-tu? Espéres-tu de Carloman qu'il trompra cette égalité primitive, qu'il a défendue constamment? Et sur quoi pourrois-tu t'en flatter? Ai-je paru quelquefois sensible aux dons séducteurs des cours? Ai-je jamais avili cette franchise austere qui a dirigé les actions d'une vie écoulée toute entiere sans tache & sans foiblesse? . . . Ce seroit à toi de rougir, si toutefois l'esclave connoissoit la honte. . . Tu trompes Egidius. Qu'ose-t-il entreprendre? Tant que Childeric est absent du trône, nous sommes tous égaux; mais quoiqu'ose lui promettre un ministre adulateur & perfide, les mains qui l'ont élevé abaisseront le téméraire qui osera méconnoître les bornes du pouvoir qui lui fut assigné.

GONTRAN.

Je l'avois bien prévu, vieillard trop inflexible; l'appât des grandeurs ne peut rien sur ton ame froide & glacée: concentré tout entier dans tes antiques habitudes, tu ne connois plus les nobles transports de l'ambition; tu juges toujours l'avenir sur le passé. Rampe dans tes vils préjugés; va, nous saurons sans toi consommer notre ouvrage.

CARLOMAN.

Avant ce tems tu connoîtras ce peuple; comme il s'enflamme d'amour pour ses Rois: & qu'elle force il prête aux loix fondamentales de l'état.

GONTRAN.

Des loix! Que dis tu? Vain mot, qui s'évanouit devant le bruit des armes. Nous l'asservirons ce peuple inquiet & changeant, emporté par l'amour des nouveautés, & nous ne dédaignerons pas de le combattre; car il est encore plus facile à séduire qu'à vaincre.

CARLOMAN.

Laisse-moi... les discours d'un vil esclave blessent l'oreille d'un vrai citoyen. Je brave tes injures autant que tes menaces, nous verrons qui soutiendra mieux le parti le plus juste, & celui que les Dieux & la victoire couronneront de leurs mains équitables.. adieu.

SCENE III.

GONTRAN, *seul.*

Son suffrage seroit puissant; il a dans tous les tems plaidé la cause du peuple. Il en est chéri, mais du moins Egidius a pour lui les grands qu'il a séduits; & les représentans de la nation paroissent tous disposés en sa faveur... Ma mission est remplie.... Thuringe! O mon Pays! tu ne craindras plus ces invasions soudaines qui ébranloient tes frontieres. Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux chef des Romains, cette Princesse étrangere, jalouse de ce pouvoir dont on puise toujours l'amour avec le sang, ne refusera point la main ornée d'un sceptre... Mais quel événement imprévu & que je ne conçois pas? Quoi! sans que j'en sois informé, sans avis, sans indices, elle arrive, elle se montre, elle brille au milieu de cette cour, & toutefois accompagnée du plus brillant appareil, son front auguste est chargé de nuages... D'où naît le trouble où elle est plongée? Qui agite cette ame que j'ai toujours vue calme & tranquille?... Elle est encore à m'avertir des dernieres volontés du Roi que je sers en secret; & ses desseins, loin de m'être dévoilés, sont couverts d'une nuit impénétrable.

SCENE IV.

BASINE, GONTRAN, CLOTILDE, *Suite de* BASINE.

BASINE.

Je vous cherchois, Gontran; ceſſez d'être étonné... vous apprendrez bientôt ce que je veux taire encore; c'eſt dans Tournai que je fixe mes pas, longtems irréſolus. Après avoir parcouru pluſieurs contrées, le devoir marque en ces lieux ma retraite. Un pere juſqu'à ce moment ſe repoſe ſur moi ſeule de ſes vrais intérêts; ſans ſoupçonner votre fidélité, Gontran, il croit qu'ils ſont trop chers à mon cœur, pour qu'un autre s'en acquitte mieux; j'ai voulu ne me fier qu'à mon œil pour voir, à mon oreille pour entendre: j'ai vû; j'ai entendu; je ſuis ſatisfaite: vous ſaurez tout au moment que je déciderai... Je ſais qu'une Princeſſe à ſa gloire aſſervie, doit compte de tous ſes pas à la renommée. Elle peut avoir tous ſes regards ouverts ſur moi; je les appelle avec confiance, & ne les redoute pas. Au bonheur de l'état j'immolerai ma vie. L'univers ſaura quel motif m'a conduite & me retient en ces lieux. Voici l'ordre d'un pere: il porte que vous ſuivrez en tout mes volontés.

GONTRAN.

Madame, ma ſeule gloire eſt d'obéir, vous le ſavez... mais quel tems plus favorable pour que

ce palais vous ouvre ſes portes ; le Roi votre pere doit partager l'alégreſſe univerſelle ; c'eſt aujourd'hui le jour le plus ſolemnel, & le plus cher à une nation dont vous êtes adorée. Elle vous voit avec plus de tranſports ; elle vous contemple d'un œil d'amour & de joie en ce moment où la couronne paſſe ſur le front d'Egidius.

BASINE.

Sur ſon front !

GONTRAN.

Je l'avouerai, Madame, je ſuis ſurpris de votre étonnement. Ignorez-vous que tels ſont les vœux d'un pere ; ils s'uniſſent aux vœux de la nation aſſemblée ; aux vœux des guerriers qui ſervent ſous Egidius. Tel eſt enfin le prix de ſes exploits. Il l'offre à la beauté. Jaloux de votre élévation, votre pere, Madame, vouloit hâter une alliance utile à ſes états, à ſa politique, à ſa puiſſance. Ce fut par ſes ordres ſecrets que je parus en ce ſéjour, & de toutes les fonctions auguſtes & délicates dont il a daigné me charger, celle dont je me ſentois le plus enorgueilli, étoit l'heureux pouvoir de ménager cet hymen glorieux, préſage du bonheur d'un peuple dont vous êtes déja l'idole.

BASINE.

Gontran, c'eſt aſſez.... quels que ſoient les deſſeins d'un pere, le tems peut ſeul les révéler ; & c'eſt ce tems qu'il faut attendre, & ſans oſer le prévoir. Sa fille ſait ce qu'elle ſe doit ; elle n'ignore pas qu'entre tous les mortels les ſeuls enfans des Rois doivent immoler leur penchant, & ne peuvent ſe

donner qu'au gré des intérêts de l'état. Je les connois, je ne les trahirai point; l'amour d'un pere a sur moi trop d'empire; rien ne m'est plus cher que sa gloire; au milieu des troubles qui se sont élevés, je ne verrai, je ne consulterai qu'elle.

GONTRAN.

Ah! pardonnez, si j'ose pénétrer... un héros de cent vertus orné, & de lauriers tout couvert, n'est pas encore digne de vous, s'il n'est point couronné.

SCENE V.

BASINE, CLOTILDE.

BASINE, *à part.*

S'IL n'est point couronné.... Il l'est, & le diadême n'a point cessé d'orner son front. . . . Il est Roi en tous lieux; l'exil, l'infortune, la rebellion de ses sujets, rien n'a pu effacer ce sacré caractere... J'aurai bientôt le triomphe & la joie de le voir remonter sur le trône. . . J'aurai peut être la gloire de le servir en ce grand jour. . . Il est né pour commander aux humains, comme à mon cœur. . . (*à Clotilde.*) Que la fortune est injuste, chere Clotilde! Qu'elle dispense aveuglément ses plus dignes faveurs! Tandis qu'Egidius s'apprête insolemment à usurper la couronne, qu'il va se mettre au rang

de ces fougueux despotes qui tyrannisent Rome & l'univers, qu'il a pour lui ces ames viles qui trafiquent de la honte & vendent la patrie pour un intérêt modique & passager ; qu'il médite tous les attentats qu'enfante le pouvoir absolu, Briomer, ce vainqueur, ce héros, n'ayant que sa vertu, son courage, & mes vœux pour appui, errant dans les déserts du Nord, luttant seul contre l'infortune, va succomber peut-être sous le fer d'un lâche assassin... l'infâme trahison poursuit ses jours. . . ah Dieux!.. je le vois dans les dangers ; je le suis dans ses travaux; mais hélas! je les partage, sans en diminuer le poids ni l'horreur.

CLOTILDE.

Espérez mieux, Madame; rappelez votre constance.....

BASINE.

Quel que soit le courage, Clotilde, il est des coups qui l'ébranlent. Plus l'ame est forte, plus les revers s'y gravent, & s'y approfondissent.

CLOTILDE.

Croyez que l'œil de votre pere veillera constamment sur ses jours, attentif à se conserver un tel appui.... il en connoît tout le prix, vous le savez; il fait plus, il l'aime.

BASINE.

Il l'aime, hélas! Et comment Briomer peut-il avoir un seul ennemi dans l'univers? Il en est donc mal connu! Le penchant qui m'entraîne vers

lui, n'eſt point le ſentiment de ma propre foibleſſe. . . Je lui dois tout, & je me plais à m'en entretenir. . . . Tu ſais qu'à mon pere il a ſauvé la vie. . . . dans un combat ſanglant les Saxons en furie parmi leurs bataillons déjà l'avoient environné; il ſe trouvoit ſeul & noyé dans ſon ſang; combattant d'un bras affoibli, il n'attendoit plus qu'à vendre cher ſon trépas, quand tout-à-coup s'avance un héros, un Dieu protecteur..... c'étoit Briomer: ſon bras porte le carnage & l'épouvante. Il ouvre le bataillon; il ſe fait jour, il couvre de ſon épée, il protege, il délivre mon pere!

CLOTILDE.

Un ſervice auſſi grand a ſans doute des droits bien puiſſans ſur un cœur généreux.

BASINE.

A ma tendreſſe, Clotilde; il ne put rien ajouter.. juge de l'empire qu'il avoit ſur mon ame.

CLOTILDE.

Mais ce Briomer dont je vois votre ame ſi charmée, tout grand, tout généreux qu'il eſt, l'oſerai-je dire, Madame, & frapper votre oreille de ce nom?... Il n'eſt qu'un ſoldat.

BASINE.

Mon pere dédaigneroit à juſte titre un ſoldat qui n'auroit que ſa valeur; la fierté des rois n'admet à leur rang que leurs égaux. Mais ce ſoldat, Clotilde, eſt ſon libérateur; il s'eſt montré l'appui, le vengeur, le ſoutien de ſon état. L'as-

tu bien vu? l'as-tu bien observé? Sous un casque modeste, as-tu pris garde à ses traits? Crois-tu que ce soit-là un mortel ordinaire? Si tu l'as bien vu, jamais le ciel sur le front des humains n'imprima plus de grandeur & de majesté; & ce soldat, Clotilde, ce soldat, puisqu'ainsi tu le nommes, sais-tu tout ce qu'il est?

CLOTILDE.

Le ciel en lui accordant tout, grace, fierté, noblesse, n'a semblé lui refuser qu'une haute naissance.

BASINE.

Va, moi seule ai retardé le cours glorieux de ses destins inconnus à tout autre qu'à moi; moi seule ai retenu ses pas à la cour de mon pere; moi seule l'ai fixé loin de la carriere brillante où il brûloit de s'élancer.... tu sais qu'il osa m'aimer...

CLOTILDE.

Il aspiroit à vous plaire; mais cet excès d'honneur, vainement brigué par des Rois, lui seroit-il réservé?

BASINE, *à part.*

Cri du cœur, voix puissante du sentiment, rentre & cache-toi dans le fond de mon ame!

CLOTILDE.

Pour la premiere fois, vous me taisez vos secrets....

BASINE.

Qu'ils s'écoulent lentement ces jours où la juſtice des Dieux doit triompher! Ce jour où la patrie entiere ſe joindra à leur puiſſance pour défendre la cauſe d'un héros... ſans doute il entend ma voix; elle répond à la ſienne... attends, chere Clotilde, attends le jour d'une éclatante victoire; & tu appelleras d'un nom digne de lui le mortel que je n'ai jamais rougi d'aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EGIDIUS, GONTRAN, TULLUS.

EGIDIUS.

LA fortune eſt pour moi, cher Gontran; tu m'as préparé ſes plus illuſtres faveurs; elles retomberont bientôt ſur toi. Les troupes que m'envoie le pere de cette Princeſſe, & qui ont ſuivi ſes pas, me ſont un double garant de la victoire. Elles appuyeront les ſuffrages qui me ſont promis, & contiendront ceux dont la bouche ne ſeroit pas ſincere. Ton adreſſe enſuite a fixé les eſprits de ce peuple inconſtant. On le conduit par des promeſſes, & l'eſpérance a ſur lui plus d'empire que des bienfaits réels. Employons toujours ce puiſſant reſſort; il eſt ſûr, il ne trompe jamais. C'eſt de la hauteur où je ſuis que l'on voit combien il eſt facile de gouverner ce peuple; habile à me parer de dehors ouverts, j'ai feint de n'agir que pour lui. Ce peuple avide de ſe nourrir d'illuſions, vous ſait gré des moindres careſſes; & mille acclamations, qui ſe multiplient ſans cauſe, payent un ſtérile coup d'œil. Je ſais comme il le faut tromper.... Childeric, dès longtems oublié, dort dans la tombe, ou languit malheureux dans un coin de la terre. Le farouche Car-

[illegible] barrieres impuissantes que renverse le fer des soldats. Malgré lui, je triomphe, je monte & m'assieds au rang des Rois.

TULLUS.

Mais daignerez-vous vous rappeler, Seigneur, qu'autrefois la fierté Romaine eût rougi d'ambitionner un trône; & que ce rang, que vous briguez, fut dédaigné par ces républicains qui traitoient les Monarques en sujets, & non pas en égaux?

EGIDIUS.

Cette liberté mâle qui excitoit les courages à fouler aux pieds les sceptres de l'univers, n'existe plus, Tullus; & puisqu'elle nous a été ravie, il seroit insensé d'adopter ces vertus antiques qui ne sont plus pour nous que de vains exemples, ou d'inutiles noms. Ces vertus convenoient, sans doute, à la Grece florissante, à Rome dans ses beaux jours, dans ces tems fortunés, où chaque citoyen, libre par la loi, en répandant son sang pour l'état, s'immoloit pour sa propre famille; mais ce vaste édifice, que la valeur la plus extraordinaire n'avoit élevé qu'avec le secours des siecles, la superbe Rome ayant ployé sous des maîtres, elle abandonna ses mœurs héroïques, remparts de sa liberté. Un indigne esclavage courba tout à la fois les esprits & les caracteres. L'heureuse politique de nos Césars sut forger les chaînes d'un sourd despotisme, plus dangereux, sans doute, que les fureurs ouvertes de la tyrannie. Ce ne sont plus ces invincibles légions qu'animoient la gloire & la liberté; ce sont des esclaves qui servent follement

une autorité chancelante, & non moins terrible qui va les écraser le lendemain. Eh! que sont aujourd'hui nos Empereurs? des hommes plongés au sein des voluptés molles, dominés par des femmes ou par des ministres plus vils encore? Ils ignorent la guerre; ils fuient les travaux; ils ne savent que dicter ces ordres violens & sanguinaires qui caractérisent la crainte & la stupidité. Chacun ne sert plus que l'idole de ses passions. Tel est l'homme, en ces tems corrompus. Le connoître est l'étude des Rois. C'est à cette science que je devrai bientôt le sceptre que j'attends. L'imprudent Childeric, si savant dans l'art des combats, ignoroit le grand art de régir les humains. Il brisoit leur orgueil, au lieu de le ployer en silence; & l'orgueil révolté est un ressort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le tenoit comprimé. Je remarquai ses fautes; & flattant les murmures des mécontens, je sus pas degrés aigrir, enflammer les esprits. Bientôt on tourna les yeux sur moi; on m'appela comme un libérateur; & je sus regagner par la seule prudence, ce qui avoit coûté à Mérouée de si longs efforts, & tant de flots de sang inutilement prodigué dans les combats. Je tiens les rênes de l'état chez un peuple ennemi; je n'ai point de rivaux. La voix des suffrages m'environne, & m'annonce le pouvoir suprême; mais je croirai n'avoir rien fait, tant que le diadême, signe heureux de la royauté, ne ceindra point mon front. Le conseil qui s'assemble, m'est vendu, tant par la haine qu'on porte à Childeric, que par l'or que j'ai su répandre. J'y braverai Carloman. Pour échauffer les cœurs, il n'a que le simulacre de ces

loix antiques qu'il réclame; moi, j'ai les passions; & de ces deux moyens tu connoîtras toi-même, ami, quelle est l'extrême différence?

TULLUS.

Mais souvent sous le trône un abîme est placé: il s'ouvre à l'instant même où la sécurité nous trompe; on s'étonne de sa chute, mais elle est prompte, & toujours à craindre, surtout quand le trône usurpé n'a pas ces soutiens inébranlables qui dépendent plus de l'opinion, que de la force des armes. Comment graver dans les esprits le sceau de votre nouvelle puissance? Aujourd'hui cimentée, elle peut s'écrouler demain. Je m'enfonce dans l'avenir, qui doit toujours être vivant devant l'œil du politique; & si Childeric reparoissoit; si, sortant du tombeau, il venoit tout-à-coup à réclamer la couronne?

EGIDIUS.

Il seroit bientot enveloppé de gens qui me sont vendus, il ne m'échapperoit pas. J'ai fait semer le bruit que Childeric est mort; j'ai présenté des témoins imposteurs toujours prêts à affirmer; l'un d'eux même a juré en face des autels & des tribunaux que dans la Germanie le fer avoit tranché le fil de ses jours. Quoique de tels rapports soient vulgaires & grossiers, il n'en faut pas davantage pour en imposer à un peuple né crédule....

TULLUS.

Mais les grands, qu'éclairent de près de si vifs intérêts, & qui, peuple dans toute autre occasion, ne peuvent tomber ici dans ces pieges communs, dont ils ont vu tant d'exemples...

EGIDIUS.

Je leur propose une égalité qui les séduit, mais que je détruirai bientôt. Je sais que le mot de *Liberté* fait toujours prendre l'ombre pour l'objet réel. J'use de ce mot puissant; ainsi l'on donne facilement le change aux esprits les plus superbes. Une fois monté sur le trône, j'offre ma main à cette Princesse altiere, qui depuis quelque tems embellit cette cour, & vers qui toute la nation éleve ses regards, comme la jugeant seule digne de partager une couronne. Peu soumise à l'amour, son ame est trop au-dessus des humains pour n'être pas ambitieuse. Le trône de la France doit plaire à l'orgueil de ses appas; & sur quel autre trône pourroit-elle s'asseoir avec plus de gloire & de majesté? Tu sais que l'ambition fut toujours ma seule & unique passion; tu sais qu'elle l'emporte sur ce sentiment efféminé fait pour les ames vulgaires, & dont j'ai toujours bravé la puissance. Je m'unis à son pere d'un nœud politique; il est plus fort que tout autre; il protégera le trône de son gendre contre les orages qui pourroient le menacer; il le protégera lui-même; mais malgré ces avantages, c'est le diadême au front que je veux lui envoyer l'hommage d'un Souverain, bien sûr alors de ne point essuyer des refus.

TULLUS.

Je vois avancer les flots de ces guerriers dont les voix vous sont vendues, & qui joignant l'audace à la bassesse, contiendront par leurs clameurs effrontées le reste du conseil, à qui la vertu, mal-

gré ſa perſuaſion intime, ne donnera qu'une voix foible & timide.... N'êtes-vous pas étonné vous même de l'aſcendant que vous avez pris ſur les premiers, & du vil ſalaire auquel ils ont réduit leurs ſuffrages? On diroit qu'ils ſe connoiſſent eux-mêmes. Leurs chefs ſont livrés du moins à la haine; Sunnon, Brennus, Arons, ſuivent les mouvemens de leur inimitié orgueilleuſe; mais eux, ils n'entendent pas même les inſpirations de leur baſſe cupidité.

EGIDIUS.

Je les flatte & les mépriſe; je briſerai ces inſtrumens ſerviles, dès qu'ils auront accompli mes deſſeins. Je penſe comme toi: je n'ai rien à craindre de ces hommes dont la vertu impuiſſante ſe perd dans une pompeuſe & ſtérile éloquence. Trop ſatisfaits de ſavoir ou de pouvoir parler, ils implôreront enſuite ma clémence; moyen politique dont je me réſerve l'avantage & la gloire. Ami, tu vas ſavoir, quand on a ſondé le cœur des humains, ce que ſur eux on peut entreprendre.

SCENE II.

EGIDIUS, CARLOMAN, SUNNON, BRENNUS, ARONS, GONTRAN, TULLUS, OFFICIERS FRANÇOIS, GARDES FRANÇOIS ET ROMAINS.

EGIDIUS.

INTREPIDES guerriers, vous dont les mains juſtes & courageuſes ont abaiſſé l'orgueil d'un tyran, & qui par ce grand & mémorable exemple avez appris à tous les Rois ce qu'ils doivent aux nations; vous ſavez que celui à qui vous avez accordé le périlleux honneur du gouvernement, a toujours reſpecté vos auguſtes privileges, vous ſavez avec quel courage il les a maintenus. Rendez-moi cette juſtice, François, qui m'avez vu combattre; & vous, qui loin des batailles préſidez aux paiſibles conſeils où ma voix fortifioit celle de la liberté; élevez tous la voix, & dites, ſi j'ai prévariqué, ſi j'ai ſervi avec molleſſe, ſoit de la parole, ſoit de l'épée, l'auguſte cauſe nationale? Mais ſi la patrie que j'ai défendue avec amour, j'oſe le dire, me doit quelque reconnoiſſance, ſouffrirez-vous que le chef d'un état, où les devoirs ſont ſi multipliés, n'ait pas ce titre accrédité qui en impoſe aux autres, & à lui-même. Il eſt un rang connu chez toutes les nations policées, que j'oſe demander pour prix de mes travaux. On voit régner les Goths en Eſpagne; le puiſſant

Genseric gouverne l'Italie; l'Armorique est soumise au sceptre d'un Breton; la Bretagne vient d'adopter des Rois Saxons; & nous qui les surpassons en générosité, comme en valeur, laisserons nous échapper un aussi grand avantage? Dépositaire de la force publique, un Roi la dirige avec plus d'activité & de vigueur contre l'ennemi de l'état. C'est un bien qu'il défend; plus vigilant & plus terrible au-dehors, il a tous les moyens de vaincre, & d'augmenter la force nationale. Voyez ces fiers Germains dont vous êtes sortis. Ils ont élevé des Rois au-dessus d'eux; & dès ce moment ils ont compté leurs jours par des conquêtes. Un état s'agrandit par l'ame d'un seul homme; & pour porter la France au point de splendeur où elle peut s'élever, c'est un Monarque, amis; qui doit la régir d'une main forte & libre. Vous prévîendrez ainsi ces factions qui déchirent le sein des autres royaumes, qui ont déchiré le vôtre lorsque le sang couloit à la moindre querelle, & pour d'obscures inimitiés. Un empire n'est actif & vivant, qu'animé par une volonté unique qui réprime, qui étouffe les passions particulieres pour n'en former qu'une seule grande & généreuse, le patriotisme: pénibles & importantes fonctions du diadême dont j'ai toujours fait mon étude, je répondrois de vous remplir; mais je ne suis pas le seul ici doué de ce courage qui s'enflamme à la vue du bien public. Qu'importe que ce soit un autre ou moi? Il vous faut un Souverain, François! Qu'on le nomme, je me prosterne à ses pieds; je lui porte mon hommage, & je cede ce fardeau honorable à celui qui en sera le plus digne à vos yeux.

CARLOMAN.

Puiſque l'âge & le rang me donnent le droit d'élever ici la voix, & qu'un ſilence criminel s'étend ſur cette nombreuſe aſſemblée, contre un tel attentat je ferai tonner le cri des loix. Que ma voix ne ſert-elle avec plus de force ma profonde indignation! Mais dans ces aſſemblées où la loi eſt vivante, où chacun lui doit hommage, on la reconnoîtra ſans doute; & malgré les complots ténébreux & les complots ouverts, voici peut-être le jour de ſon triomphe... Egidius, détourne cet œil irrité, je brave ta vengeance; & dût-il m'en coûter la vie, ce n'eſt pas la mort que je redoute; je crains plutôt l'éternel deshonneur de ma nation; je crains la ruine fatale des loix: & le mépris que l'on en fait, me conſterne plus que ſi on vouloit les noyer dans le ſang. Quoi! même ici la liberté publique trouve de lâches adverſaires, qui ne frémiſſent pas de livrer leur poſtérité à l'eſclavage!... De quel droit prétends-tu régner? Toi, né dans Rome; toi, nourri dans les entrepriſes de ſon génie deſpotique & corrompu; toi, étranger, & ce nom ſeul ſuffit pour te proſcrire. Par quelle erreur inconcevable prétends-tu renverſer la loi de Pharamond, cette loi qui établit l'indépendance du diadême, & ſes droits inviolables? Si la nation a cru pouvoir dépoſer le pur ſang de ſes maîtres, ce crime retombe aujourd'hui ſur elle; mais le droit des Rois ſubſiſte à jamais, celui de Childeric n'eſt pas éteint. Il n'eſt point dans la tombe, comme l'impoſture le publie. Les Dieux défendent le front des Monarques contre le fer des

assassins; il vit; il reviendra armé du tonnerre; il remontera sur le trône qui lui appartient; & jamais tu ne pourras t'y asseoir que sous le titre d'usurpateur. Oui, frémis; plusieurs grands n'ignorent pas sous quel ciel respire Childeric.... Les Scythes, nos braves ayeux, nous ont transmis une loi que nous chérirons constamment; elle fut adoptée par le fondateur de cet empire; de tout joug étranger, cette loi nous délivre. Telle est la base immuable qui prépare la future splendeur de ce royaume. La liberté des suffrages est la suite de cette loi sacrée. Elle ne nous est pas enlevée, me diras-tu? Et que fait donc cette garde en ces lieux répandue? Pourquoi ces lances? Que veulent ces Romains? Que prétendent ces soldats armés de fer dans le paisible sanctuaire des loix? D'un côté, de perfides sujets; de l'autre, de lâches citoyens, des cœurs vendus à l'or, ou glacés par la crainte, voilà donc ma patrie! Le simulacre de la liberté déguise le monstre hideux de la tyrannie! Ma voix seule ose retentir sous ces voutes, & se perd lamentablement au milieu d'un lugubre silence; silence de mort pour les vrais citoyens; quel tableau plus redoutable! & tous les jours, les prisons, l'exil, les supplices, n'enlevent-ils pas à nos yeux quelques fideles citoyens? François, choisirez-vous encore pour maître un étranger, que précedent les faisceaux & la hache meurtriere? Voilà l'essai de ses fureurs & de son audace.

EGIDIUS.

Je ne repousserai ces lâches impostures, que pour

leur opposer un pardon généreux; ne crains point pour tes jours, vieillard foible & hautain; tu produis l'accent de la haine; je me sens au-dessus d'elle, & j'ai toujours méconnu la vengeance. La nation ne réglera point sur tes clameurs, le salaire qu'elle doit à mes exploits. Je ne m'enorgueillis point de ce que j'ai fait pour elle. Le ciel a secondé mon bras, & je lui rends graces, citoyens, de vous avoir sauvés du joug qui vous menaçoit. S'il a éclairé mon esprit, enflammé mon courage; si mes mains, qu'il guidoit sans doute, ont consommé l'ouvrage de votre gloire, c'est que ce Ciel qui vous voyoit d'un œil d'amour, vouloit que des intérêts aussi chers ne fussent point trahis. Ils ne l'ont pas été. Honoré d'un pouvoir étendu, mais nécessaire, mais utile à tous, si je l'ai tourné contre le crime & la sédition, c'est en forçant la clémence de mon cœur; c'est en envisageant que le maintien de vos loix m'avoit été remis; que la foiblesse alors devenoit un attentat contre le repos public. Le repos a régné, vous le savez, & le coupable seul a pu élever des plaintes. J'ai frappé en détournant les yeux; j'ai vengé la patrie, & jamais ma personne. Vous voyez ce que l'on ose contre moi sans danger. En étoit-il de même sous ce Roi que l'on affecte ici de regretter, que l'on fait sortir de la tombe qui l'enferme, sous ce Monarque dont l'orgueil enflé de quelques victoires n'avoit plus de bornes? Rappellez-vous ces tems, où maître impérieux & superbe, il humilioit les soutiens de sa grandeur, où froidement cruel, il étoit inaccessible aux remontrances, aux gémissemens de

ſes ſujets; où il ſuivoit les caprices de ſa volonté, comme les regles immuables de la juſtice. Mes maximes ont la gloire d'avoir été oppoſées aux ſiennes; je ne veux tenir le glaive, que pour maintenir l'égalité de vos droits, que pour enchaîner les déſordres particuliers, principes ſecrets de la deſtruction des états. Une loi s'oppoſe à ce que ce pouvoir heureux me ſoit confirmé ſur les degrés du trône. Ce trône eſt-il plus auguſte que celui de l'empire? Magnence étoit François, il reçut le titre d'Empereur; & moi Romain, je ne pourrois aſpirer au ſceptre de la France; moi, qui dévoué à tous vos intérêts, & prodigue de mon ſang, ai renoncé à ma patrie pour adopter la vôtre? Quelle loi que celle qui vous enchaîne & qui, vous condamnant à l'ingratitude, vous ôte les moyens de récompenſer ceux qui vous ont ſervi, pour vouer une ſtupide fidélité à des maîtres qui penſent ne vous rien devoir? Sera-ce ainſi que vous aurez de puiſſans défenſeurs, & que vous propagerez ſur le trône la race des grands hommes? Ne craignez plus les excès du pouvoir arbitraire? Childeric eſt mort, la nation eſt libre, & vos droits triomphans. Près du trône avec moi, guerriers, magiſtrat, & citoyens, je veux vous faire aſſeoir. Admis à mes conſeils, interpretes du peuple, organes des loix, vous ſerez les dépoſitaires de la félicité publique.... Qu'il me ſera doux de méditer avec vous ſur ces grands intérêts qui élevent, qui attendriſſent l'ame, de concilier d'un commun accord le bonheur d'un vaſte empire! Mais ſi la couronne ſur mon front excitoit vos alarmes, ſi le nom de Roi paroiſſoit menacer vos liber-

tés

tés, qu'il protégeroit plutôt, je renonce à ce titre, j'abjure mes demandes; j'immole mes prétentions, quoique jugées légitimes à la face des nations; il me sera du moins permis sous tout autre titre de vous servir & de mes conseils & de mon épée.

SUNNON.

Non, Seigneur; non, Carloman ne sera point entendu. La foiblesse de l'âge lui dicte ces terreurs, & nous les rejetons. Des clameurs emportées ne borneront, ni notre justice, ni notre vengeance. Que jusqu'au nom de ce maître insolent qui n'a point su ménager nos droits ni l'honneur du peuple François, que le nom de l'ingrat Childeric périsse & meure dans l'oubli! Que l'affront qu'il a fait dans ma personne à toute la nation, vive pour embraser tous les cœurs d'un juste & durable courroux. Nous attendons de vous, Seigneur, des loix généreuses qui nous fassent chérir notre Souverain... Assez & trop longtems nos cœurs ont été attiédis par le mépris, fatigués par la haine; faites-nous connoître l'amour & le respect; & venez dès aujourd'hui dans le temple recevoir nos sermens.

BRENNUS.

Régnez, Egidius.

ARONS.

Oui, soyez notre Roi.

CLOTAIRE.

Commandez, & nous obéirons.

CARLOMAN.

O mes Dieux!... Quoi Childeric... Quel outrage à ce grand homme!... Egidius regne sur nous.. Avons-nous donc mérité de naître pour la servitude? Avons-nous reculé devant les glaives ennemis?.. Citoyens, qui m'écoutez! au nom de vos enfans & qui auront droit un jour de couvrir de reproches les tombes de leurs peres, loin de vous une paix qui traîne l'esclavage après elle... La guerre! la guerre! & qu'elle vous maintienne libres, & sans honte aux yeux de la postérité!

FRANÇOIS ET ROMAINS, *d'un cri unanime.*

Qu'Egidius soit notre Roi... Qu'il regne! qu'il regne!

EGIDIUS.

Je n'accepte le trône que pour y paroître en citoyen plus jaloux de ce titre, que de ceux qu'enfante le faste du pouvoir; vous serez mes égaux; & c'est ainsi que je veux consommer l'important ouvrage de la félicité nationale. Je vais le jurer au temple, & me condamner d'avance, si jamais j'enfreins ce que ma bouche va promettre.

SUNNON.

Venez, Seigneur, venez; que le reste impuissant d'un parti téméraire soit confondu, & pâlisse de rage & d'effroi!

CARLOMAN.

Arrêtez, ingrats, arrêtez...

SCENE III.

CARLOMAN, *seul.*

ILS ne m'entendent plus,... ô Dieux ! recevrez-vous ces sermens impies? & puniriez-vous quelques momens de foiblesse, comme des forfaits? Grands Dieux! récompensez du moins comme vous savez punir ; souvenez-vous de ses vertus... O patrie ! qu'on vient de percer de mille coups, je ne me détacherai de toi, qu'après t'avoir embrassée mourante, & avoir reçu ton dernier soupir... Protecteurs des Rois, ramenez Childeric, ou je meurs de douleur & de regrets!... Mais que dis-je mourir? ranimons l'appui qui lui reste; faisons sortir de l'ombre cette confédération secrette qui détruira le bruit de sa mort... Il n'a pas encore tous les suffrages...

SCENE IV.

CARLOMAN, BASINE.

BASINE.

QU'AI-JE vu!.. Un peuple entier précipitant ſes pas, nommant Egidius, le proclamant à haute voix; & l'uſurpateur qui d'un front tranquille, d'une marche aſſurée, s'avance au temple pour y ſouiller le trône où fut aſſis Childéric votre maître. Un Romain vient des bords du Tibre gouverner des François, & les ſoumettre à ſon Empereur avili; & vous, Carloman, auſtere défenſeur de vos privileges, généreux ſoutien des loix, vous contenterez-vous d'armer les traits de la parole?... Il eſt de votre courage, de ſoulever les vrais citoyens. Il en eſt encore ſans doute; le nom de Childéric eſt toujours adoré du peuple; c'eſt le peuple qui fait la renommée des Rois. La force a fait taire les loix; c'eſt aujourd'hui au fer à rétablir les droits du peuple, & ceux du trône?

CARLOMAN.

Dans quelle ſurpriſe, Madame!...

BASINE.

Ordonne à la victoire de rendre un Roi légitime à ſes ſujets. Les dangers qui te menacent ne ſont-ils pas ceux que tu as bravés cent fois? Et combien plus grand en eſt le prix!

CARLOMAN.

Je tirerai l'épée, n'en doutez pas; mais qui soutiendra ce jour la cause d'un héros ?

BASINE.

Moi, mon père, Gontran, tous les miens, & ce peuple qui n'a point oublié la gloire de ton maître.

CARLOMAN.

Est-il possible!.. Madame, permettez à mon étonnement de se manifester.... La joie & la reconnoissance enchaînent ma langue... Il seroit vrai... Oui... j'irai affronter les périls de la guerre: je me précipiterai à travers mille morts pour la cause de mon Roi. Mais vous, qui dans la fleur de l'âge & de la beauté, semblez n'avoir conduit la pompe royale en ces lieux, que pour contempler l'élévation d'Egidius, vous dont il ambitionne la main & qui avez paru... Pardonnez... Quel intérêt puissant vous anime en faveur de Childeric? Les Rois infortunés ont rarement des amis; & leur sort surtout touche peu ceux qui regnent tranquillement à l'abri des tempêtes & loin des orages.

BASINE.

Brave Carloman, tu n'es pas le seul qui doive être étonné; mais plus d'un grand, comme toi, sert une aussi belle cause. Connois-moi: s'il le faut, j'irai le sein découvert au devant de toutes les épées; au milieu du champ de bataille je recevrai tous les coups de la guerre: heureuse, si mon sang lui rend le trô-

ne! heureuſe, ſi mon trépas ſuffit pour appaiſer les Dieux, & lui rendre le cœur de ſes ſujets!

CARLOMAN.

Achevez, Madame.... Ce héros que vous protégez.... Il vous eſt donc connu?.. Ah! ce n'eſt point à ſes proſpérités que vous venez vous aſſocier.

BASINE.

Je le ſais; c'eſt à ſes travaux, à ſes dangers. Nos deſtinées déſormais ſeront invinciblement liées l'une à l'autre; & je ſens que ce cœur s'en agrandit. Vois ce gage, & reconnois cet anneau....

CARLOMAN.

O prodige! l'anneau de mon Roi qui vous eſt confié! (*il prend l'anneau & le baiſe.*) Ah! Princeſſe, je tombe à vos genoux; que mes larmes arroſent vos mains auguſtes!

BASINE.

Digne ami de mon héros, ta grande ame m'eſt connue, comme la ſienne..... Leve-toi, & cours déployer ces étendards accoutumés dès longtems à ombrager les palmes de la victoire. Tout eſt prêt de mon côté; j'ai conduit ſur mes pas des légions fidelles, & ſous l'habit d'un ſoldat Childeric lui-même va bientôt paroître.....

CARLOMAN, *avec le plus grand tranſport.*

Qu'il paroiſſe... Il en eſt tems, Madame... Qu'il marche à l'ombre de mes boucliers.... Voici le jour de ſon triomphe. J'ai tout tenté pour faire man-

quer l'élection d'Egidius, mais voici le moment où nous répondrons avec le fer..... Qu'il ne hasarde point des jours précieux.

BASINE.

Ses pas sont mesurés ; la prudence regle sa valeur. Il se souvient aujourd'hui de tes nobles leçons ; tu fus le guide de sa jeunesse ; que ne t'a-t-il toujours écouté ! Hardi dans les combats, plus grand dans les conseils, où tu produis l'accent de la vérité, plein de franchise, de noblesse & de grandeur, l'ame entiere de la nation semble respirer dans ton sein. Que je l'aime en toi, cette nation généreuse qui va me devenir encore plus chere !... Elle va s'éveiller du sommeil léthargique où elle restoit plongée ; & revoyant son maître légitime, elle chassera le chef tyrannique qu'elle étoit prête à servir.

CARLOMAN.

Où est-il, mon Roi? Que je le voie, & que je meure !...

BASINE.

Il n'a point d'amis plus fidelles que toi, & c'est sur tes cheveux blancs, c'est sur ce front où se peint ton ame magnanime, qu'il veut arrêter ses premiers regards.

CARLOMAN.

Je ne veux point d'autre récompense de mon zele ; je suis payé de mon amour.

BASINE.

Attends ici, & tu pourras bientôt embrasser ses genoux.....

SCENE V.

CARLOMAN, *seul.*

LA face de la France va donc enfin changer. La liberté de l'état va renaître..... O patrie! Est-ce toi qui seras la plus forte? Oui, je l'espere, & j'en crois les présages de mon cœur... Dieux vengeurs! Dieux terribles! laissez-vous désarmer par nos larmes; elles coulent depuis longtems. Eveillez-vous, François; sortez de cette molleſſe coupable. Souffrirez-vous que cette Rome, si fiere, vous impose impunément des loix?... Il est impossible que vous soyez à la fois héros & esclaves; choisissez... Ah! reprenez votre gloire antique, pour ressaisir le bonheur.

SCENE VI.

CARLOMAN, MARCOMIR.

MARCOMIR.

SEIGNEUR, d'un juste effroi mon ame s'est remplie.

CARLOMAN.

Que crains-tu?

MARCOMIR.

Je crains qu'Egidius n'attente à vos jours; tous vos amis, résolus d'ailleurs de répandre tout leur sang, sont dans les alarmes. J'ai surpris un soldat qui vous cherchoit; son air est fier, noble, imposant; mais peut-être sous des dehors heureux il cache un cœur perfide. Incertain toutefois sur ce qu'il peut annoncer, je veillerai sur lui, tandis. . .

CARLOMAN.

Cours, cher Marcomir, introduis ce soldat; c'est.. Vole. O mon cœur! soutiendras-tu ce coup?.... C'est la plus grande félicité... Elle m'attendoit aux derniers pas de ma carriere.... Je bénis les Dieux...

SCENE VII.

CHILDERIC, CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN, *allant à Childeric.*

C'EST lui!... C'eſt mon Prince!... Ah, Seigneur!.... Quel inſtant! je ſuccombe.

CHILDERIC, *l'embraſſant.*

O mon pere!

CARLOMAN.

O mon Roi!

CHILDERIC.

Et toi, cher Marcomir, je te retrouve toujours auſſi tendre & fidelle! Les Rois malheureux ont donc encore des amis!

MARCOMIR, *baiſant les mains de Childeric.*

Ils en ont toujours, Seigneur, quand ils ont vos vertus.

CARLOMAN.

Prince! ſavez-vous de quels périls vous êtes environné? Savez-vous qu'un Romain, ce jour même, uſurpe votre trône; qu'il a feint vôtre mort; que vos ſujets tremblans ſont prêts à conſommer le plus lâche des attentats; qu'ils l'acceptent pour maître;

que bientôt, dans le temple levant l'étendard de la rebellion, les grands vont commander le crime à de peuple abattu. Et qui combattra pour nous?

CHILDERIC.

Les Dieux & l'amitié.

CARLOMAN.

Il vous reste un parti, peu nombreux à la vérité, mais pénétré d'amour & dévoué à votre auguste personne... Voyez les noms de ceux qui veulent mourir pour vous, (*il lui donne un papier*) Plusieurs d'entr'eux, si je l'ose dire, Prince, auroient cependant quelques reproches à vous faire...

CHILDERIC.

Tu m'attendris.... Ta noble franchise.... Cher ami de mon pere, tu me revois; mais que mon cœur est changé! Exercé à braver l'infortune, à soutenir d'un œil égal tous les coups du destin, je crois aujourd'hui pouvoir remplir dignement les devoirs qu'impose la royauté. Que n'ai-je retenu la plus fréquente de tes leçons! que la modération est la premiere vertu des souverains; qu'ils doivent se dompter pour savoir commander aux autres! formé par l'adversité, ce grand maître de l'homme, rien ne peut m'ébranler; je descendrai, s'il le faut, au tombeau avec le même front que je remonterois sur le trône; je ne veux être Roi que pour être juste; le bonheur de mes sujets, voilà mon ambition. Ils me connoîtront enfin; c'est alors que la nation douée d'une force invincible, ne représentera plus qu'un pere uni à ses enfans; je m'arrête sur cette attendris-

sante image, & mon cœur s'émeut délicieusement. Un traître armé d'audace a pu gagner quelques grands, ses complices; mais j'aurai pour moi le peuple; il est juste & sensible; il distingue le Roi qui aime la patrie, & qui lui consacre ses travaux, de l'ambitieux qui veut la soumettre par artifice. Eh! n'ai-je point assez payé quelques momens d'erreurs? Tous les cœurs seroient-ils fermés? Non, les François, sachant que j'ai repris les sentimens qui caractérisent un Monarque, s'animeront tous pour le sang de leurs Rois.

CARLOMAN.

Marcomir a déjà excité à la vengeance tout ce peuple qui commence à ouvrir les yeux sur le bord des précipices. La vengeance assoupie est plus terrible à son réveil. Déjà votre nom les rassemble; il est le signal du grand coup qu'on va porter; vos traits sont trop chers pour être longtems méconnus; à votre aspect le glaive sortira du fourreau, & se plongera dans le sein des complices de la tyrannie.... Quel cœur ne seroit ému en vous voyant réclamer le trône de vos peres? La foule des vrais citoyens, en environnant le Roi, en le protégeant de leur corps, sauront vaincre ou mourir.

CHILDERIC.

J'espere en toi; tu donneras l'exemple de la fidélité & de l'héroïsme. Où réside la persuasion, si ce n'est sur les levres de la vertu? Je puis braver l'insolence du crime; l'adroite calomnie a profité de mon absence pour tenter de flétrir ma vie.... Je la ferai pâlir de honte; je ferai justifié

aux yeux de l'Univers : mes ſujets reprendront l'antique vertu de leurs ancêtres, & le courage digne du ſang des vainqueurs des Gaulois..... Le ciel me laiſſera le tems de récompenſer ces généreux citoyens... Non, je le jure à la face des Dieux, l'univers ne me verra point ingrat. Dans chacun de mes ſujets, je verrai mon appui..... A leur tête, amis, marchons venger mes droits, mon honneur & l'amour....

CARLOMAN, *avec ſurpriſe.*

L'amour !.... Dans la bouche de tout autre que vous, Prince, ce mot m'intimideroit; mais dans la vôtre, j'en conçois un flatteur augure; il ſera le ſignal d'une plus rapide victoire.

CHILDERIC.

Oui, qu'Egidius tremble.... Il a oſé, dit-on... Ah ! connois celle à qui je dois mes vertus, ce courage modéré que je ne connoiſſois pas, cette grandeur affable, ſi néceſſaire à mon rang.... Non, jamais tes conſeils, la raiſon, mon exil, mes malheurs, ne m'en ont tant appris qu'un regard de Baſine; regard éloquent, qui porte & qui imprime la vertu juſqu'au fond des cœurs....

CARLOMAN.

O mon Prince ! à ſes genoux je ſuis déjà tombé...

CHILDERIC.

Tu connoîtras cette ame tendre & ſublime, ce mélange de grandeur & de graces que rehauſſe le charme d'une bonté naïve & populaire. Le courage altier a pris les traits de la beauté touchan-

te. Ah! sans doute, elle est faite pour régner sur ce peuple, & pour en exciter l'idolâtrie. Le sourire d'un peuple sensible qui l'environne avec confiance, voilà son triomphe, ses plaisirs & sa gloire; elle me gagnera tous les cœurs, & les plus rebelles..... Après qu'un regne injuste eut causé ma disgrace, je sentis le vuide de mon sol orgueil. Ces flatteurs qui font haïr les Rois, m'avoient abusé; mon cœur me révéla leurs perfidies & mes torts. Sans secours & privé des lumieres dont je sentis trop tard la nécessité, fuyant chez l'étranger, escorté de mon seul courage; à force de constance, de Roi je devins homme. Oui, je ne le fus que de ce moment; je connus tous les revers qui peuvent fatiguer une ame affermie; & ce que j'ai souffert, amis, adoucira dans tous les tems les destins de l'infortuné. Je ne l'oublierai point en me rappelant l'image de mes malheurs passés. Dans la Thuringe enfin, le sort me conduisit; je choisis le nom de Briomer; & je pris rang parmi les guerriers. La franchise courageuse est la premiere des vertus chez ces nobles germains; leur candeur accueille & chérit le mérite privé d'éclat; elle bannit les décorations de la vanité; & ces distinctions outrageantes, fléau des autres peuples, y sont heureusement méconnues. Quiconque a la valeur en partage, dès lors est illustre, & devient l'égal de ses concitoyens; c'est le droit le plus cher, le plus révéré; on y compte les faits, & non les ayeux. Dans un combat, j'eus le bonheur de sauver la vie au Monarque qui ne se distinguoit des autres guerriers, que par la pesanteur de son bras. La reconnoissance de la nation rendit mon nom l'égal

des plus grands noms. Déjà mon cœur, blessé par l'amour, avoit osé porter ses vœux secrets jusqu'à l'oreille de l'adorable Princesse. Elle ne punit point ma témérité. Admis à la cour de son pere, je la voyois chaque jour; j'adorois sa beauté; j'adorois ses vertus, peut-être hélas! bien connues de moi seul: son cœur étoit né trop vrai pour n'être pas généreux; elle n'eut point recours à cette froide dissimulation, partage des ames vulgaires. L'amour dans un grand cœur est au-dessus de la feinte..... Ami, j'ai joui dans mon exil de la volupté la plus touchante qui puisse appartenir au cœur humain; j'ai joui de la volupté rare & céleste de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyois ne se donner qu'à moi, un cœur sans détours, que mes regards enchantés pénétroient à loisir pour y découvrir chaque jour de nouveaux trésors. Elle m'a aimé sans sceptre & sans couronne; elle a quelquefois gémi de son rang qui établissoit entre nous des distances inhumaines; elle a quelquefois souhaité que le sort l'eût fait naître libre d'elle même; & quand je lui eus révélé qu'un trône m'appartenoit aussi, celui de l'univers n'auroit pu rien ajouter au sentiment de cette ame constante & vraie.

CARLOMAN.

Mais son pere, Seigneur, est-il instruit de votre nom & de vos desseins?

CHILDERIC.

Ce ne fut qu'au moment de mon départ que je rompis le silence. J'ai prolongé l'illusion que m'ins-

piroit l'amour, non moins que ma fûreté ; j'avois étudié, j'avois pénétré le secret de cette cour; j'étois sûr que le Roi, dans le fond de l'ame, aimoit peu les Romains, superbes protecteurs, dangereux alliés, & toujours prêts à parler en maîtres; j'exposai mon vrai nom, j'exposai mon amour; le Roi surpris & charmé me serra dans ses bras, & rendit mille fois grace aux Dieux : il m'aimoit; il adoroit sa fille; il me nomma, en pleurant de joie, le soutien de son trône, l'espoir de sa vieillesse. „ Partez, „ (me dit-il), jeune héros; le prix est prêt; sa„ chez le conquérir. L'alliance la plus utile entre „ deux états voisins, va s'accomplir d'une maniere „ durable & solemnelle; c'est à l'autel de votre hy„ men que la sanglante discorde frémira enchaînée „ pour plusieurs siecles; je vous donne des soldats „ qui, sous le nom d'alliés, n'obéiront qu'à vous. Ils „ seront loin de paroître suspects. Je sers & l'inté„ rêt de la France, & la cause des Rois; & bien„ tôt ma fille elle-même, sous prétexte de parcou„ rir les royaumes voisins, accompagnée de cet „ appareil qui environne les têtes couronnées, ira „ jusques dans le palais d'Egidius, renverser son au„ dace, & soutenir vos droits ".

CARLOMAN.

Favorisez, Grands Dieux, la plus juste entreprise! Tout mon sang bouillonne, mon cœur palpite.... Jamais la renommée n'aura rien publié dans l'univers, avec plus d'éclat & de gloire. Jamais sa voix éclatante n'aura caressé d'une maniere plus flatteuse, l'oreille des peuples les plus éloignés; l'univers redit tou-

jours avec de nouveaux transports d'alégresse, les vertus & le triomphe des jeunes Rois.

CHILDERIC.

Ce Monarque qui, sous un front guerrier, cache la profondeur d'un politique, & qui possede cet art si nécessaire avec les Romains, sous l'apparence d'envoyer des troupes auxiliaires à Egidius, m'a fait escorter jusqu'aux portes de tournai, & ces troupes seront à mon commandement, au premier signal; il m'a révélé que ce Gontran, qui paroissoit dévoué à l'usurpateur, étoit le secret & invisible agent de la cour de Thuringe; qu'il avoit su captiver la confiance d'Egidius; mais pour mieux l'immoler à son maître; le patriotisme est encore une vertu des Germains; il brûle dans leurs cœurs & leur fait toute entreprendre pour la gloire de leur pays; il a écrit sous mes yeux une lettre que je lui remettrai sans témoin; & cette lettre, ami, contient l'ordre de m'obéir, & de tout sacrifier à mes seuls intérêts.

CARLOMAN.

Gontran seroit sans doute un soutien nécessaire & le ressort le plus actif de notre parti; mais, qui vous répondra de sa fidélité? Si elle étoit engagée à celui qui paroît son vrai maître? Qui ne rougit point d'une premiere trahison, rougit encore moins d'une seconde. On a vu ces instrumens serviles de la politique, se vendre alternativement, selon les poids qui faisoient pencher la balance. M'en croirez-vous, Seigneur? Il seroit de la prudence de ne rien hazarder. Attendons le succès de nos premiers desseins. Laissez, sur tout, à mon œil, le soin de sonder son

cœur. Si c'eſt un traître, il ne m'échappera point.. Dans ce palais cependant ma frayeur eſt extrême; il ſeroit tems de quitter ce ſéjour...

CHILDERIC.

Ne crains rien; l'infortune a trop changé mes traits.... Marcomir lui-même, malgré ſon ame patriotique, ne m'a point d'abord reconnu. J'ai trompé la vigilance de mes ennemis; un âge plus robuſte, un caſque de ſoldat, le bruit de mon trépas, tout fait ma ſûreté.

CARLOMAN.

Vous calmez mes terreurs; oui, moi-même, ſi mon cœur n'eût parlé, j'étois prêt de vous méconnoître.

CHILDERIC.

J'ai retrouvé des amis; je rends grace au ciel de mes longs malheurs. Sans eux, je n'aurois jamais ſu combien je ſuis aimé... C'eſt l'infortune qui m'en inſtruit...

CARLOMAN.

Adieu, cher Prince. Je vais tout diſpoſer; vous ne quitterez ces murs, que pour y rentrer en vainqueur & en maître. Quand la bienfaiſance regne, l'amour des ſujets enfante des miracles... (*à Marcomir.*) Toi, veille ſur ton Roi.

SCENE VIII.

CHILDERIC, BASINE, MARCOMIR, *dans le fond du Théâtre.*

CHILDERIC.

Non; il n'eſt point de ſéjour qui puiſſe me devenir funeſte, où vous daignerez, illuſtre Princeſſe, me favoriſer d'un regard; il commande aux deſtins ennemis; il écarte les orages; il devient l'arrêt du ciel: il eſt auguſte & bienfaiſant comme lui ... Ah! des maux que le ſort a raſſemblés ſur ma tête, le plus épouvantable ſeroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime; mais le doute ſeroit un outrage; je ſuis ſûr de ſa généreuſe conſtance, comme je le ſuis de la bonté des Dieux.

BASINE.

Cher Prince! faut-il que la crainte de vous perdre touche de ſi près à la joie de vous avoir retrouvé? Seigneur! ... Si l'œil perçant du ſoupçon alloit vous deviner ſous le déguiſement qui vous cache! ... Vous êtes dans les lieux, où les périls naiſſent ſous vos pas ...

CHILDERIC.

Je les brave près de vous. Point d'alarmes, auguſte Princeſſe ... Je n'entre dans cette ville que pour y régner; le trône, ou le tombeau m'y attendent: mais les Dieux & vous me ſont garans de la victoire.

BASINE.

Puiſſances du ciel ! dirigez ce généreux courage qui ne verra les dangers que pour les braver. . . . Prince, ah ! que ne puis-je écarter de votre tête, tous les traits qui peuvent la menacer, pour les faire retomber ſur moi ſeule !.. Si j'en crois mon attente, chacun aura mes yeux; mais quand je conſulte une tendreſſe inquiette, alors je deviens foible & tremblante.

CHILDERIC.

Les Dieux ſeront pour moi, puiſque je regne dans un cœur ſi digne d'eux. Rien ne m'intimide. Je vais me préſenter à mes ſujets. Qui d'eux ne ſera point touché, en voyant ſur quel front je veux poſer le diadême ?.. Mais vous, Princeſſe, au milieu de mes ennemis, dans un jour qui ne paſſera point qu'il n'en coûte du ſang, dérobez-vous au ſpectacle des combats; allez m'attendre loin du tumulte qui va remplir ces murs. Et ſi je ſuccombe, ſoyez aſſez loin de moi pour ne pas reſſentir tout le poids de ma chûte.

BASINE.

Qu'oſez-vous propoſer, Prince ? Vous voulez qu'en m'éloignant je laiſſe votre tête expoſée à la foudre ? Eſt-ce ainſi que ma foi vous eſt connue ? Allez, mon ame a votre intrépidité... Quand les grands ſeront aſſemblés, j'éleverai ma voix dans le temple... Elle aura peut-être l'éloquence qui entraîne ? Et ſi le parti rebelle oſoit tenter quelqu'effort ; eh bien ! que l'on me donne un caſque, une lance,

& je combattrai pour la cause des Rois... Oubliez-vous ici de quels ayeux je suis née?

CHILDERIC.

Ah! Je ne mérite point qu'une goutte de ce sang précieux, & que l'univers adore, coule jamais pour moi.

BASINE.

Que ne puis-je acheter la victoire de tout mon sang!... Allez, Prince; votre aspect réveillera l'amour d'une nation fidelle; votre fortune a péri; mais le héros demeure. Le sceptre, le trône, le diadême, vains simulacres qui ne sont pas la royauté. Vous êtes Souverain, sans en avoir les marques; on vous croit dans la tombe, & vous en sortirez comme un Dieu brillant de gloire. L'étonnement & le respect saisiront tous les cœurs. L'adversité imprimera sur votre front un nouvel éclat; Carloman fera tonner les loix. Elles sont immortelles; elles épouvantent & frappent leur téméraire destructeur; elles revivent pour le punir. Elles renaîtront à la voix du Monarque fait pour les chérir & les protéger.... Gontran sera pour nous; les armes & les soldats contiendront ces lâches qui savent se vendre; mais qui ne savent pas être fidelles à leur propre parti; celui d'Egidius, honteux & terrassé par le cri des vrais citoyens, revolera vers son Roi légitime... Gontran va se rendre ici; c'est moi qui dois lui remettre la lettre d'un pere: donnez, (*Childeric lui remet la lettre.*) Mon pere commande; il sera obéi; il est sûr de ses sujets, comme du cœur de sa fille, parce qu'ils ne peuvent avoir un meilleur maître... J'ai choisi pour

vainqueur le plus illustre des héros, & parmi des François, au milieu d'une nation généreuse & sensible: qui ne saura, comme moi, mêler l'estime à l'admiration & à l'amour?

SCENE IX.

CHILDERIC, BASINE, GONTRAN, MARCOMIR, *au fond du Théâtre.*

GONTRAN.

A vos ordres, Madame, vous me voyez rendu... Mais en croirai-je mes yeux? Briomer en cette cour!

BASINE.

Ce n'est plus Briomer... Connois le maître de ces lieux, & tombe aux pieds de Childeric.

GONTRAN.

Childeric... Vous, Seigneur!... Que mon respect, Prince...

CHILDERIC.

Oui. C'est lui, l'allié de ta patrie & de ton Roi, & qui, adoptant ses heureux projets, fait revivre en son sein toute la haine qu'on doit au génie de Rome... Quelle passe en ton ame; lis. (*Basine lui donne la lettre.*)

GONTRAN, *après avoir lu.*

J'ai lu Seigneur... Vous connoissez, Madame, & mon zele & ma fidélité. Dévoué tout entier au pays qui m'a vu naître, en paroissant servir Egidius, je n'aime & ne sers que mon Roi; je n'ai point rougi d'un emploi qui pouvoit être utile à mon Souverain. Ma gloire est de remplir ses volontés. Lorsqu'il recherchoit l'alliance des Romains, j'ai ménagé leur chef; aujourd'hui que ses intérêts changent, j'embrasse avec la même ardeur ses nouveaux projets; je n'examine point, j'obéis... Au péril de mes jours, je soutiendrai sa cause.

BASINE.

Je n'attendois pas moins...

CHILDERIC.

La gloire d'un projet dépend presque toujours des momens où il doit éclater. C'est à l'instant où tous les François seront assemblés dans le temple, que je veux me montrer en Monarque à leurs yeux.

GONTRAN.

Ma voix vous nommera, Prince; & celle de tous les François répétera la mienne. Egidius, que j'endors dans une sécurité trompeuse, terrassé comme d'un coup de foudre...

BASINE.

Que le plus profond silence trompe nos ennemis: les Thuringiens s'uniront à la foule des vrais citoyens; je m'écrierai: „ le voici, le voici, le vrai „ pere de la patrie, le héros digne de vous; ce„ lui à qui, dans aucun tems, vous ne rougirez

„ d'obéir ; celui dont la tête & le bras feront „ vos glorieuſes deſtinées. Inſtruit à l'école du „ malheur, il eſt digne de vous commander ; voyez „ le front où s'imprime cette majeſté populaire. „ Il eſt fait pour vous donner des loix ; il méri- „ te les hommages & le reſpect des peuples les „ plus éloignés". Les acclamations du peuple, de l'armée, de tous les ordres de l'état, ſe joindront à ma voix. On entourera le héros : on baiſera ſes mains heureuſes & triomphantes. Egidius pâlira confondu, & reconnoîtra un maître. (*à Gontran.*) Va, cours, aſſemble tes amis : excite leur courage : ce cœur nourrit les flammes de l'eſpoir le moins trompeur. Ma tendreſſe n'eſt plus alarmée. Il eſt des Dieux au ciel, & de grands cœurs en France. Quand j'apperçois ſon Roi, je vois tous les cœurs voler ſur ſon paſſage, & la victoire écrite ſur ſon front.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La scene représente un temple; un autel est au milieu.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, BASINE, MARCOMIR, SUNNON, GONTRAN, CHILDERIC, CLOTAIRE, BRENNUS, ARONS, ET AUTRES FRANÇOIS, SOLDATS FRANÇOIS, SOLDATS THURINGIENS.

SUNNON.

Vous tous, guerriers, magistrats, citoyens, rassemblés pour élire un Roi, c'est aujourd'hui l'acte le plus grand & le plus illustre de l'autorité d'une nation. Qu'elle est auguste en ce moment! Voici l'époque sur laquelle les siecles futurs arrêteront des regards attentifs. Ils sauront qu'elle a été libre dans son choix, & que la moindre violence n'a pu gêner la liberté des suffrages; qu'ils soient donc tous pesés au poids de l'intérêt national & non de la force. Sortez, soldats, & qu'aucun de vous, sous peine de perdre la vie, n'ose approcher du seuil de ce temple de justice. (*Les Soldats François sortent.*) Présentement que l'appareil des armes a disparu, &

que nos privileges inaltérables & purs ne peuvent recevoir aucune atteinte, je déclare à haute voix que c'eſt Egidius que j'appelle pour monter au trône.

BASINE.

Nation illuſtre & généreuſe, célebre par tant d'exploits, puiſque vous accordez à mon rang, à l'alliance qui ſubſiſte entre nos états, l'honneur de paroître en ces lieux, & qu'il m'eſt permis de mêler ma voix à celle de tous les juges de l'héroïſme & de la valeur, je déclare que je ſuis jalouſe autant que vous, que la liberté regne... Sortez ſoldats, & obéiſſez ſous les mêmes peines. (*Les ſoldats Thuringiens ſortent, à l'exception de deux Ecuyers qui ſont derriere Baſine, l'un de ces deux Ecuyers eſt Childeric.*) Pénétrée de l'eſprit de vos loix, & perſuadée en ce moment que l'élection eſt libre, je m'éleve contre l'avis de Sunnon, & j'annonce que c'eſt ſur un autre qu'Egidius que doit tomber l'honneur de la royauté.

SUNNON.

Sur un autre! vous, Madame! Et qui en ſeroit plus digne à vos yeux?..

BASINE.

La ſageſſe qui s'explique par la bouche des vieillards, & le reſpect que l'on doit aux cheveux blancs, donnent ici à Carloman le droit de parler le premier... Leve-toi, auguſte viellard & non moins généreux citoyen, plaide la cauſe de l'état avec ce triomphe que donnent l'expérience & la vertu.

CARLOMAN.

Oui, je suis citoyen, & ce titre m'est cher; il m'est doux & glorieux de remplir son emploi... Oui, je parlerai devant vous, peuple né pour la liberté. La vertu n'est pas éteinte dans vos cœurs. Rappelez-vous que vous êtes François. Rappelez la loi de l'état. Le trône n'est point vacant. C'est en vain qu'Egidius brigue la royauté. La succession à la couronne appartient au plus proche descendant, à celui qui a la consanguinité la plus immédiate; & par cette loi écrite dans le cœur de ceux qui m'environnent, un étranger, quel qu'il soit, est nécessairement exclus. Il n'y a point lieu ici à l'élection d'un Roi; Childeric respire: j'en donnerai la preuve aux différens corps de l'état; mais quand il ne seroit plus, le trône ne pourroit appartenir qu'à un grand homme né parmi vous, & surtout d'une valeur éprouvée aux yeux de la nation. Non, vous n'abandonnerez point le droit que vous avez à cette gloire. Vous regretterez ces tems où vos chefs belliqueux soumettoient au joug le terrible Gaulois; faisoient trembler les huns, & portant la terreur jusques chez les Romains, imprimoient le respect dû à leurs armes triomphantes. C'étoient les enfans de la patrie qui lui commandoient. Hélas! nous sommes soumis à ceux que nous avons su vaincre. Nos soldats sommeillent dans un indigne repos. Ces guerriers, jadis si fiers, oisifs dans nos cités, voient leurs boucliers inutiles, leurs lances brisées; & ce qui devroit les faire rougir & les éveiller, c'est l'aspect de ces Romains, nos éternels rivaux, qui jouissent insolemment du fruit de leurs conquêtes. Un

étranger ici parle en maître; & il trouve d'indignes chefs insensibles a cet avilissement; & des esclaves ont courbé la tête sous ses ordres hautains. De la rebellion, châtiment trop légitime! ils ont proscrit leur Prince; ils servent sous un maître despotique; & cependant leur Roi, à qui ils ont fait serment de fidélité, ce Roi qui n'eut d'autre défaut que cette fierté passagere qu'inspirent l'ivresse des premiers succès, & la pompe du diadême; ce Roi qui a illustré la nation; ce grand Prince qui vainquit à Mauriac...

SUNNON.

Que parles-tu encore de Childeric?... Il est au rang des morts; & quand il sortiroit du tombeau, la vengeance en mon cœur ne se peut affoiblir... As-tu oublié qu'il osa m'outrager?..

CHILDERIC, *sortant des rangs.*

S'il a pu t'offenser, il est assez juste pour reconnoître une erreur, & peut-être assez grand pour savoir la réparer.

SUNNON.

Que vois-je! Childeric...

ARONS.

Lui!.,. O prodige!

BRENNUS.

Grands Dieux!... C'est lui-même.

BASINE.

François! voilà votre Souverain: il a entretenu parmi vous cet instinct belliqueux, ame de la monarchie; il a porté au loin la gloire de vos armes;

elle ira plus loin encore, quand cet empire, qui n'a point ceſſé de lui appartenir, tendra les bras à ſon légitime maître... Il l'eſt; reconnoiſſez-le tous.... J'ai choiſi le héros le plus digne de commander aux humains.... C'eſt mon vainqueur, & c'eſt votre Roi....

CHILDERIC.

Oui, François; je ſuis votre Roi, & par mon amour, né pour toujours l'être... Songez qu'en ce moment l'œil des Dieux vous regarde... Ils ſavent ſi j'ai bravé l'infortune; & ſi jamais je fus abattu par elle... Loin de moi la crainte de perdre un trône. Je vois d'un œil égal la rebellion & l'injuſtice... Apprenez ſeulement que mon cœur eſt changé, que j'avoue, ſans rougir, mes erreurs paſſées... Je les ai peut-être aſſez expiées. Si j'ai aujourd'hui quelques vertus, je les dois à l'auguſte Princeſſe dont la préſence fortifie mon courage. C'eſt l'ange heureux qui va préſider à mes nouveaux deſtins. Près d'elle je ne connoîtrai plus cet orgueil indompté, puiſé à l'école des combats... Je reviens; mais c'eſt pour vous arracher à la tyrannie qui vous menace, & ſur laquelle vous fermez les yeux. Je porterai ſans ceſſe la patrie dans mon ſein; & dans tous les tems mon premier devoir ſera, & de venger, & de reſpecter vos droits.

SUNNON.

Nos droits ſi longtems méconnus & foulés aux pieds...

CHILDERIC.

Ils seront rétablis... Un moment d'erreur, Sunnon, n'a jamais fait passer un Roi pour un tyran. Je viens pour effacer l'offense que j'ai pu te faire; pour la réparer; te dis-je.... Après cet aveu ton orgueil est-il satisfait? C'est devant toi que je réclame le sceptre qui m'est dû... Regarde le lieu où tu es; oublies-tu qu'ici même j'ai reçu tes sermens?..

SUNNON.

Les loix fondamentales de l'état renversées, ils sont nuls....

CHILDERIC.

Les loix vont revivre, & tes sermens déposent contre toi. Ils te condamnent. Tremble de méconnoître leur voix. Les Dieux ne sépareront point la victoire de la justice.

CARLOMAN.

Admirateurs du vrai courage! souvenez-vous du grand homme qui a porté dans vos cœurs l'amour des grands exploits. Il est tems d'enchaîner les ennemis que nous suscite le colosse de la grandeur Romaine. Il ne vous épouvantoit pas jadis... Il vous effraye aujourd'hui. Le moment est venu; cessez de le redouter, & il est abattu. (*En montrant Childeric.*) Soldat dans son exil, il a relevé un empire chancelant; que ne fera-t-il point, rentré dans ses droits? Vous avez gémi sous les loix injustes émanées de Rome: elles seront anéanties... Ah! la seule excuse que pouvoit

avoir une si lâche servitude, étoit l'impuissance de résister; mais vous avez ici un soutien, un appui, un vengeur. ... Infidèles! vous vous taisez... Eh quoi! je serai le seul ...

CHILDÉRIC.

Approche, illustre ami, qui dans ce moment d'épreuves as conservé ton zele & ta foi. Mes yeux, lassés de voir une foule d'ingrats, s'arrêtent avec complaisance sur un sujet fidele. Je ne vois plus qu'en toi la nation; tu me la représentes... Je l'embrasse en toi... Suis mes pas; laisse, j'accomplirai sans eux mes destins. Ils ne seront pas bornés par des ames parjures & livrées à la haine. Je fonderai un trône nouveau. Je le rendrai illustre, soutenu d'un ami tel que toi. Je trouverai des soldats partout où il y aura des cœurs amoureux de la gloire; plus fort avec un petit nombre de sujets qu'avec cette multitude qui, née pour l'esclavage & l'opprobre qu'elle entraîne, s'obstine à rejeter son Roi légitime.

CARLOMAN.

A ces traits, compagnons, hésiterez-vous de reconnoître le chef digne de vous commander? Ah! ne souffrez point qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire. Son vol en d'autres lieux seroit le signal de votre défaite; & vous serez invincibles avec lui... Ah! Sunnon, réponds-moi: qui a pu te dispenser d'obéir à ton Roi? Il a blessé, dis-tu, la justice; & toi plus orgueilleux, plus inflexible, tu t'es rendu plus coupable encore. Superbe insensé, tu t'attendois peut-être à le voir à tes genoux. Va,

fléchir ſous le ſceptre, n'eſt point s'avilir. Un Monarque eſt un pere qui s'apperçoit bientôt de ſon erreur, & qui revole avec plus de tendreſſe à l'enfant qu'il a frappé; mais ſi celui-ci paſſe les bornes du reſpect, il eſt reſponſable du courroux qu'il allume dans le cœur du Souverain... Ces vérités étonnent ton ame altiere. Elle ignore donc qu'il eſt plus glorieux de céder, que d'écouter un vil reſſentiment. Et crois-tu qu'un Monarque n'ait point ſes paſſions? En exigeras-tu l'entier & public ſacrifice à la face de ſes ſujets? Voudras-tu le voir humilié, & demandant grace? Et que deviendroit alors la dignité de la couronne? Elle ſeroit donc ſoumiſe à toutes les clameurs d'un parti échauffé? Que pourſuis-tu? Un Roi généreux, inſtruit par l'infortune. Sais-tu qu'un tel Roi eſt un bienfait des cieux?... Compagnons, je vous vois émus... Suivez ces nobles inſpirations; oui, vous êtes ſéduits; ouvrez les yeux; vous avez devant vous celui que vous avez admiré tant de fois, celui qui, dès ſon enfance, illuſtra votre nom; celui qui s'eſt enorgueilli de marcher à votre tête, le fils de Mérouée... Mânes auguſtes, frémiſſez; tandis que vous dormez au ſein des tombeaux, votre race eſt errante & proſcrite; on pourſuit votre ſang... Eh! qu'étiez-vous ſans lui, hommes ingrats? De votre liberté, moins maîtres que jaloux, vous ne pouviez balancer la puiſſance Romaine. Ce grand Roi fut le premier qui, dans la gaule ſubjuguée par ſes armes victorieuſes, fonda, établit ces mêmes droits que vous tournez aujourd'hui contre ſon fils... A-t-il déchu de la valeur de ſon pere?.. Vous le ſavez tous; vous l'avez vu... Je rougirois de louer

ici cette bravoure héréditaire, la moindre de ses vertus; mais vous connoissez sa grande ame, sa magnanimité; combien il chérit votre gloire & votre renommée; & cependant votre aveugle vengeance, cruelle à vous-même, veut asservir aux Romains qu'il a domptés, cette même nation dont il alloit immortaliser la splendeur.... Non, je n'aurai pas vécu si long-tems pour que la postérité dise: Carloman a servi Rome & son lieutenant; il a baissé la tête devant les ordres impérieux d'un préteur. . . . Egidius n'est pas même mon égal. . . J'embrasserai plutôt un noble trépas. Je mourrai libre comme j'ai vécu, en abandonnant avec dédain une terre où je ne verrois plus qu'un vil troupeau d'esclaves.

CHILDERIC.

Prenez mon sang, puisque vous êtes avides de vengeance... Et toi, Sunnon, me voilà sans défense, & le sein découvert: enfonce ici ton glaive... Ingrats! vous pouvez tout sur mes jours, mais rien sur ma gloire.

SUNNON.

C'en est trop, ô grandeur!... Tu triomphes, je t'immole ma vengeance... François, ne poursuivez pas plus longtems un héros infortuné. . . Respectez un Roi légitime... Childeric! je cede à ta vertu. . . .

(*Il se jette aux genoux de* CHILDERIC.)

CHILDERIC.

Leve-toi, cher ami, que me rendent les Dieux, leve toi, oublions le passé, & songe à m'aimer autant que tu me haïssois.

SUNNON.

Plus ma fureur fut grande, plus je l'abjure, plus je l'abhorre. Elle me fait horreur... Qu'une cauſe particuliere eſt vile devant l'intérêt national!... Prêt à tout expier, commandez: je vous ſers; heureux ſi tout mon ſang...

CHILDERIC.

Epargnes-en la moindre goutte: il eſt trop précieux à la patrie... Va, je bénis ma chute... Je n'étois qu'un ſoldat: je ſuis Roi, je ſuis pere...

GONTRAN.

Rougiſſons tous... Ennemis implacables de cette ſuperbe Rome, de ſon joug deſpotique, les Germains aux François furent toujours unis. De nos tyrans communs, amis, que ce jour nous délivre... J'en donnerai l'exemple.

BRENNUS.

Il ſera ſuivi de tous. Un Dieu dompte mon cœur. C'en eſt fait, ô mon Roi!...

ARONS.

O mon maître!

CLOTAIRE.

O mon Prince!

CARLOMAN.

O Roi! pardonnez-nous!

CHILDERIC.

François! il n'eſt plus d'ennemis... Ils ſont tous terraſſés.

BASINE.

Tu n'oublieras point ce que tu dois à cette nation tendre & généreuse.

CHILDERIC.

Les sermens de mon cœur vont passer sur mes levres... Je jure de respecter la liberté de la patrie, de la défendre, d'être le chef des guerriers, & l'œil vigilant des loix, de me soumettre le premier à leur autorité inviolable; car, quand on a le malheur de tout pouvoir, on n'a plus de honte de tout oser. Si je manque à ces sermens sacrés, que le courroux des Dieux, que la haine de mes sujets, que le mépris de Basine s'attachent à ma personne, & à ma renommée...

SUNNON.

O Childerio! ô grand homme! tu seras le seul que nous suivrons dans les combats; & ton sang auguste régnera à jamais sur nous... Egidius va paroître; il essayera de nous tromper, & de nous corrompre; mais le voile est tombé...

SCENE II.

Ailleurs précédens, TULLUS.

TULLUS.

Vous allez voir paroître Egidius. Respectant vos décrets, sans armes, sans soldats, il va se montrer en ces lieux.

SCENE III.

Ailleurs précédens, EGIDIUS.

EGIDIUS.

Je vous vois rassemblés. . . : C'est devant les Dieux immortels que vous allez recevoir mes sermens. . . Dans ce jour de triomphe & de gloire, qu'il m'est doux d'obtenir, en présence de cette illustre Princesse, le sceptre dont je veux orner à mon tour ses généreuses mains!...

BASINE.

Arrête, Egidius!

CARLOMAN, *s'avançant vers Egidius.*

Rends ton épée, & reconnois un Roi... (*tous tirent l'épée.*)

EGIDIUS, *la main sur son épée.*

Vieillard téméraire! (*Childeric s'avance au milieu de l'assemblée.*) Que vois-je à ses côtés!.. A ses traits imposans, à sa fierté, je ne puis le méconnoître... Childeric!... Est-il possible?

CHILDERIC.

Oui, c'est lui qui te commande... Tu l'enfermois dans la tombe, pour le dépouiller de ses droits; tu armois l'imposture la plus audacieuse; & non content encore, tu versois sur sa cendre les poisons de la calomnie... Tremble devant la loi toujours vivante; elle a dissipé les ombres où tu te flattois d'ensevelir la justice. La loi nationale a parlé; elle te confond & te proscrit... Cet amour généreux, inné dans l'ame des François; ces sentimens si vifs, & qui ne s'éteignent jamais; mon courage, ma constance, mes sermens d'être juste, tout me fait remonter au trône de la France... Elle est tombée à mes genoux. Spectacle doux & ravissant dont mon ame est encore attendrie; & qui, toujours présent à ma pensée, me commandera dans tous les tems de m'immoler pour son bonheur.

EGIDIUS.

Et que font mes Romains?... Gontran, ne vit-il plus?

GONTRAN.

Né Germain; ce titre t'annonce que je demeure fidele à ma patrie. J'accomplis les volontés de mon Roi;.. je n'étois qu'à lui...

EGIDIUS.

Traître!... Je vois le sort qui m'attend; je le brave. Peuple inconstant! je te reconnois. Vous saurez du moins que je méritois d'être vôtre maître.... Je recevrai la mort sans pâlir. Childeric! ordonne à ces épées de me percer le sein.

CHILDERIC.

Vis, superbe ennemi; vis, je ne tremperai point mes mains dans ton sang... Fuis avec tes Romains, abandonne ces lieux.

EGIDIUS.

Je te crois trop grand pour m'arrêter dans le piege où je suis tombé; mais si tu es généreux, magnanime, en m'arrachant un trône où j'allois monter, oses-tu tenter contre moi le sort des armes?..

CHILDERIC.

Oui; tu es libre.

EGIDIUS.

Je suis libre?..

CHILDERIC.

Rassemble tes Romains; j'ai mes François: nous verrons quel sera le destin des combats... S'il me livre entre tes mains, je te dispense d'être généreux.

EGIDIUS.

Je te rends graces de m'ouvrir les dangers de la guerre. Je ne supporterai point le jour qui devra éclairer ma honte. Je rapporterai en ce temple les

étendards de la victoire, où je me précipiterai à travers mille morts.

CHILDERIC.

Voici donc le jour que j'attendois... Il appartient également aux armes de fonder & de reconquérir les trônes... Amis, tout autre moyen eſt indigne de nous. Tirons l'épée pour ce grand objet; & que la valeur décide...

SUNNON.

A vos côtés, je veux combattre, Seigneur.

CHILDERIC.

Je conſens à te devoir ma couronne.. Viens. . . Toi, reſte, Carloman, & veille ſur ta Reine. . . . Adieu Princeſſe; plus d'effroi; bientôt vous me reverrez... Que chacun de vous ſoit libre, guerriers, & choiſiſſe le général qu'il voudra ſuivre. . . Marchons, amis... (*Tous les guerriers ſortent. Les uns ſe rangent près d'Egidius, & les autres près de Childeric.*)

SCENE IV.

BASINE, CARLOMAN.

BASINE.

NON, je ne tremble point ; la victoire eſt à lui... Il reviendra, le front orné d'une palme nouvelle. Le ciel qui connoît l'équité de ſes armes veillera ſur ſon parti... Mais que fais-je ? On combat : un grand homme eſt en danger ; & moi, fille de Souverain, je n'armerois point mon bras. Sa cauſe eſt la cauſe de tous les Rois. Loin de moi la foibleſſe de mon ſexe... Je ſens en mon ame une force, une ardeur... Pardonnez au noble orgueil qui de moi s'empare. (*Elle prend la lance, & le caſque que tient ſon Ecuyer.*) Je vais me jeter dans la foule de ces héros, & défendre mon époux...

CARLOMAN.

Arrêtez, Madame ; le brave Childeric eſt aſſez puiſſant ; j'ai lu ſur ſon front la perte de ſon ſuperbe rival.

(*Baſine ſort toute armée.*)

SCENE V.

CARLOMAN, *seul.*

Elle ne m'écoute point; elle va braver la mort à côté de mon Prince.... Veillez sur eux, anges protecteurs de la France! affranchissez d'un joug honteux, la race qui respire, & celle qui doit naître.... Mais on se mêle.... Le tumulte a succédé à un farouche silence..... J'entends les cris des combattans, le choc du glaive, les sons des instrumens guerriers..... Sons terribles! effrayantes clameurs!.... Le sang coule, & mon Roi combat dans la mêlée..... Je frémis; surmontons mon effroi..... Mais on vient à pas précipités. La porte du palais s'ouvre; je vois des étendards, des trophées & les dépouilles des vaincus. De nos fiers ennemis, l'audace est terrassée..... Il triomphe, & les Dieux sont justifiés.

SCENE VI. & *derniere.*

CHILDERIC, BASINE, CARLOMAN, MARCOMIR, SUNNON, ARONS, BRENNUS, ET PLUSIEURS AUTRES GUERRIERS VAINQUEURS.

CHILDERIC, *l'épée à la main.*

C'EST assez plonger vos bras dans le carnage; suspendez vos coups, amis.... Egidius n'est plus; tout le reste est citoyen; épargnez le sang, & voyez vos amis dans ceux que vous combattiez. Soldats! autour de moi, je ne vois plus que des François & des freres.

CARLOMAN.

Ah! mon Prince!... Ah! mon Roi! la clémence fut toujours la compagne de la vraie grandeur.

CHILDERIC.

Je dois la victoire à Sunnon, à Arons, à Brennus, à Clotaire, à tous ces braves Thuringiens, à l'exemple immortel d'une héroïne qui a fléchi la rigueur des Dieux, si longtems inflexibles; ce trône est élevé une seconde fois des mains de la valeur.

SUNNON.

Ah! nous ferons toujours invincibles, en marchant sous Childeric.

CHILDERIC.

Tu n'as point démenti ce que j'attendois de

toi..... Que je me plais à sentir, à publier le sentiment qui m'anime..... François, peuple fidele, que j'aime à voir en vous cette flamme héroïque, aliment éternel de la splendeur de cet empire..... Que la postérité sache ce que peut une nation brave qui combat pour son Roi!..... Nobles compagnons de mes armes, voyez ici l'illustre & digne femme qui a consolé mes destins dans l'horreur de ma chute, & dont le courage mâle a su échauffer tous les cœurs du feu dont le sien étoit rempli..... Je dois couronner par l'hymen, la victoire & l'amour. Permettez que je lui offre le tribut qu'on doit à la grande ame; c'est la moitié du trône où je suis assis; elle m'aidera à en supporter le poids; elle m'en facilitera les devoirs; c'est de son cœur, ami du peuple, que jaillira désormais la source des bienfaits, qu'elle aime tant à répandre: elle justifiera l'excès de l'ivresse qu'elle inspire; je lui laisserai la gloire de la bienfaisance, & je retiendrai pour moi celle de l'équité.

SUNNON.

Nous l'acceptons pour Reine; compagne d'un héros, médiatrice heureuse entre son peuple & lui, elle fera adorer son pouvoir; elle plaidera la cause des sujets; elle portera leurs vœux aux pieds du trône, & l'obéissance ne sera plus que l'expression facile & naturelle du sentiment & de l'amour.

BASINE.

François! qui ne s'enorgueilliroit de régner sur une nation qui sait aimer ainsi? Les autres Monarques ont des sujets; mais ce n'est qu'en Fran-

ce ques le maître de l'état semble un pere environné de ses enfans. Il peut tout sur eux; ils peuvent tout sur lui; il regne sans efforts & sans obstacles, parce qu'il est servi sans crainte; & ce rapport heureux fait envier ce trône à tous les Potentats de la terre.

CHILDERIC.

François, Gaulois, Germains, unis sous mon empire; c'est une alliance éternelle qui va nous joindre; c'est dans vos cœurs surtout que je prétends régner & y entretenir ce feu pur & sacré, qui vous distingue du reste des nations; fondée sur cet amour mutuel, la base de ce trône demeurera inébranlable aux vains assauts des tems & des orages ennemis.

Fin du troisieme & dernier Acte.

* * *
* *
*

C. F. Fritzschius. Fecit

JEAN HENNUYER

JEAN HENNUYER,

EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME

EN TROIS ACTES.

PREFACE.

Ce Drame a l'avantage d'être fondé sur l'histoire, & les principaux faits qu'il renferme sont attestés & connus. Il est donc inutile de les remettre ici sous les yeux du lecteur; il suffira de lui faire connoître le personnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, est demeuré, pour ainsi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des historiens. On jugera s'il méritoit d'en sortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, diocese de Laon, en 1497. Il fit ses études à Paris au college de Navarre, où il fut boursier; il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant son doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis Roi de Navarre: dans le même tems il fut nommé professeur en théologie. On ne sait précisément en quelle année il parut à la cour; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce Prince le nomma bientôt pour son confesseur: il le fut jusqu'à la mort du Roi. Il fut aussi confesseur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des consciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit

point poſſeſſion de cet évêché, ſans doute parce qu'on le retint à la cour ; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Liſieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II, nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut là, & dans les temps des fureurs de la St. Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui ſeul immortaliſe ſa vie. Le lieutenant de Roi de ſa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de maſſacrer tous les huguenots de Liſieux, Jean Hennuyer s'y oppoſa fermement & donna acte de ſon oppoſition ; il obtint de lui qu'il ſurſeoiroit au maſſacre ; & par ce ſage délai il préſerva les calviniſtes de ſa ville & de ſon dioceſe.

Je ſais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir ſauvé les religionnaires ; mais pluſieurs hiſtoriens ſe ſont accordés à lui en conſerver tout l'honneur. On croit ſur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination ; pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'eſt qu'humaine ? Tout panégyriſte que je ſuis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & diſputé, pour ſavoir ſi cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniſte ; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ſes contemporains.

Ceux qui voudront voir ſon portrait, iront le chercher dans le réfectoire de la maiſon de Navarre.

Il

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de Théologie de Paris ; ainſi il vécut environ quatre-vingts ans, dans les tems les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François premier, de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III, ce qui a pu ſervir, je penſe, à lui rappeler que les Rois ne ſont pas immortels. Comme le ſéjour habituel de la cour, où il paſſa preſque toute ſa vie, ne put ébranler ſes vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment ſolides.

C'eſt un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque, qui, tandis que Rome (*) & toute la catholicité autoriſe & conſacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur ; s'oppoſe aux ordres d'un Roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proſcrivoient le fanatiſme & une politique

(*) La nouvelle de la mort de Coligny & du maſſacre fut reçue à Rome avec des tranſports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux : il y eut une meſſe ſolemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Grégoire XIII aſſiſta avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illuſtres. Le cardinal de Lorraine récompenſa largement le courier, & l'interrogea en homme inſtruit d'avance. (*Eſprit de la Ligue Tome II.*)

non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le seul homme en place qui se soit distingué par la même fermeté; mais ce zele, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confesseur d'un Roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne se montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien) mais du nom d'homme (*)! A peine cinq ou six militaires paroissent avoir conservé dans ce tems quelques traces de justice & de lumiere naturelle; les autres commandans de province furent des forcenés, qui ne différerent pas beaucoup de ces dogues dont se servirent les Pisarres & les Vasco-Nunès, lorsqu'ils alloient à la chasse des malheureux Indiens qu'ils faisoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient disciplinés & soudoyés comme eux. Ils obéissoient comme eux, & le savant auteur des recherches philosophiques sur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue Hérécillo gagnoit deux réaux par mois pour services par lui rendus à la cou-

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage; brantôme rapporte que plusieurs de ses camarades, gentilshommes comme lui, y gagnerent jusqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au Roi & à la Reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages; & ils étoient acceptés. *Ibid.*

ronne. Je ne sais si ceux qui servirent si bien Charles IX, & sa digne cour furent aussi-bien récompensés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'histoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confreres pour la chair humaine.

Le célebre auteur de la Henriade, qui a combattu avec succès le fanatisme & la superstition, & qui sur cet article a déjà fait quelque bien au monde & à sa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.

Lorsque je médite ce vers en silence, un frémissement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de sang à chaque page de l'histoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs si prompts, si aveugles, si fideles, si peu réfléchissans; & le bien, lorsque l'on veut le faire, même avec ardeur, rencontre mille obstacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité se relâche & s'épuise.

(*) Ce seroit un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE sur son siecle, & de son siecle sur son génie.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O! fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie; ou du moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St. Barthelemi? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroît que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la religion ne ſoulévera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages; mais l'oſerai-je dire? nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait gueres que changer de nom, mais ſes fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiecles paſſés ſeroit perdue pour les ſiecles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappelant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute? Mais eſt-il vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences aient émouſſé ſes traits? N'a-

t-on pas vu, dans un ſiecle tout brillant de clarté, un Monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractere humain & juſte, jeter le déſeſpoir dans le cœur d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galeres ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler ſes plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles, d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance?

L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere, qui cultivoit paiſiblement ſes champs, dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres? Les maux politiques d'une nation qui paroît paiſible, parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiecle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & raffiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai, mais les calamités publiques & particulieres n'ont pas été moins accablantes. En conſidérant toutes les larmes ré-

pandues, les soupirs, les gémissemens, sourds & étouffés, tous les emprisonnemens, tous les exils, les proscriptions de toute espece, nous verrons que notre siecle n'a rien à reprocher à ces siecles d'erreurs & de barbarie; ce qui distingue le nôtre, c'est qu'il a mêlé quelquefois la dérision à ses autres attentats, & que non content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'est efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cens ans notre histoire pourra à son tour effrayer les hommes sensibles, & fournir des drames qui arracheront aussi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant persécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui se masque toujours sous de grands noms; si je parvenois à ajouter quelque chose à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel, si manifestement violé, tantôt par la force, tantôt par un sophisme aussi ingénieux que cruel; si j'arrachois quelques traits à l'intolérance religieuse, civile & littéraire, qui se soutiennent & se prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales qui bouleversent toutes les notions d'ordre, de justice & d'équité, servoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou, pour s'exprimer sans emblême, si ceux qui peuvent seuls réaliser les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philosophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en con-

séquence ces opinions impies & déraisonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors fouriant à leurs augustes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faisant que passer sur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, *Evêque de Liſieux.*

LE LIEUTENANT *de Roi à Liſieux.*

SIMON, *Grand-Vicaire de l'Evêque.*

Les Curés de Liſieux.

Troupe de Prêtres.

Troupe d'Officiers.

ARSENNE, *pere, habitant de Liſieux, proteſtant.*

ARSENNE, *fils, époux de Laure, proteſtant.*

LAURE, *ſœur d'Evrard, proteſtante.*

EVRARD, *habitant de Paris, proteſtant.*

SUZANNE, *proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.*

CLEVARD, *proteſtant.*

THEVENIN, *proteſtant.*

MENANCOURT, *proteſtant.*

DUGAS, *proteſtant.*

Foule de proteſtans.

La ſcene eſt à Liſieux; l'action ſe paſſa le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER, EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente l'appartement de Laure.

Une grande armoire eſt entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range pluſieurs vêtemens & linges; elle ſe plait à conſidérer un juſte-au-corps galamment orné.

LAURE *ſeule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux! il me ſemble te le voir... Et cette écharpe... Qu'il étoit bien! (*Elle baiſe l'écharpe & la ſerre avec ſoin. Elle prend un petit coffret dans lequel ſont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries! vous êtes mon tréſor.) *Elle lit & ſoupire en riant, conſidérant quelques bijoux.*) Aimable en

tout, on le reconnoît jusques dans ses dons! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage; je tremblois encore & nous n'osions espérer... Qui m'eût promis alors que, six mois après... Comme tout ce tems s'est écoulé! Il n'a duré pour moi qu'un instant... Oui, mais ces huit jours d'absence, ces huit jours me paroissent des années. . . . Il devroit être de retour... Comme je l'attends!... Reviens, mon cher Arsenne, reviens; ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le couvrant tout de suite, elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle-ci! (*pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame! quel enjouement naïf! quelle vérité! (*on frappe; Laure jette tout par terre, renverse des chaises, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.*) Oh, c'est lui, c'est lui!

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

QUOI! vous, Suzanne?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement? mon abord vous eſt-il fâcheux?

LAURE, *réparant le déſordre.*

Non, non, ma chere couſine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux.... il n'eſt pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer?

LAURE.

Comment pour un jour?... Comptez-vous un jour, depuis avant hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Liſieux... Nous ſommes allées au devant de lui; il nous a fallu revenir ſeules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit hier au ſoir pour vous tranquilliſer ſur ce retard?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, ſi vous aviez aimé, vous ſauriez que les mots ne tranquilliſent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon. . . : On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne, une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE.

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre; vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les catholiques.... Qu'elle a dû être brillante cette fête! tous les viſages devoient être bien joyeux! . . . Je n'ai jamais regretté d'être ſeule que dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon. . . .

(*) Les noces de Henri, roi de Navarre, & de Marguerite ſœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes si vantées, si pompeuses, paroissent bien plus belles de loin, & surtout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de chose. Le tumulte, le bruit, vous étourdissent, & le cœur demeure froid. . . Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'est qu'elles m'ont donné l'occasion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu aussi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui est le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'est bien son meilleur ami..... Ils ne sont bien contens que lorsqu'ils se trouvent ensemble; c'est une union aussi rare que charmante.

LAURE.

Jusqu'ici son cœur à été libre; je voudrois bien qu'une fille de Lisieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arsenne a su m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne? Pourquoi rougir? . .

SUZANNE, *baissant la tête.*

Oh nous parlerons de cela, ma bonne amie. . . . Ce sera pour un autre moment, s'il vous plait.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas absolument tort; mais je vous l'assure: quand il subjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui sympathise si bien avec la vôtre; moi, je ne puis me flatter d'être aussi heureuse. Deux mariages fortunés sont trop rares pour espérer de les voir se succéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, cousine?.. Le secret d'être heureux consiste à se bien aimer; alors tout se conforme de soi-même à nos desirs. Il est une douceur qui absorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un est dans celui de l'autre; on ne pense, on n'agit qu'ensemble, & souvent on est prêt tous les deux à se dire une même chose.... Quels doux épanchemens! quelle confiance! quel cercle d'heures fortunées!.... Non, l'existence n'est vraiment précieuse que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce sentiment délicieux.

SUZANNE.

C'est cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement sérieux... Que de souffrances au moindre nuage, à la plus légere séparation!... Voyez par vous-même: vous allez passer quelques jours à Paris avec Arsenne; au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laisse revenir accompagnée de votre frere; il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les transes les plus douloureuses; j'ai cru hier

ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi si tous vos contentemens ne sont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non, ma bonne amie; l'absence, il est vrai, est cruelle; mais le retour, le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au devant de lui!... Vous le connoissez, cousine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?... Mon frere lui ressemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inspirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere cousine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me satisfont pas entierement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit, vous retombez toujours sur le charme du mariage. Est-ce que l'absence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits?

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?

* * *
* *
*

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous.... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie, en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, Allons au devant de lui... Le digne vieillard!... Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *criant.*

Eh le voilà déja le cher homme!...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

Elles vont au devant de lui, pendant le tems qu'on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere*.

Bon jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déja?... Tu es matineuse... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle... (*Il s'assied.*) Que j'aime à vous voir enſemble!... De quoi vous entreteniez-vous là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris. Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE *pere*.

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en cauſerons en déjeunant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre. (*Il s'appercoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine?...

LAURE, *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere*.

Il faut que je te le diſe, ma chere Laure: tu me fis hier beaucoup de peine; en nous quittant tu m'as

dit un bon soir prononcé d'un ton... Je me suis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, disois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere.... puissent-elles bientôt se dissiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on soit comme cela; pour s'aimer faut-il se tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires?.. Toi qui as de la raison, je ne te reconnois point... Ah ça, déjeunons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes alarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu, si j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été plusieurs années, & des années entieres sans pouvoir jouir du bonheur d'embrasser une seule fois ou ma femme ou mon fils. Il est vrai que portant les armes dans ces tems de guerres intestines, je songeois encore plus à soutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquillité, ma fille; la paix est faite, Dieu soit béni, & soyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embrassés; c'est moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpère, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti?

LAURE, *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au devant de M. ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans! je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui s'embraſſent avec un cœur... à leur ſanté. (*Il boit.*) C'eſt un excellent garçon que cet Evrard, n'eſt-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle.... Allons, couſine, reprenez votre gaieté accoutumée; quelque choſe de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les deſcriptions qu'on en fait. Ce n'eſt que là, je penſe, que l'on trouve du beau & du merveilleux...

ARSENNE *pere.*

J'ai preſque regret de n'avoir pas été avec vous; mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeuneſſe. D'ailleurs mon fils y étoit,

c'eſt tout comme moi-même... redis moi toutefois ce qui m'intéreſſe. Vous avez été voir enſemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a préſentés à lui, n'eſt-il pas vrai? Eh bien qu'en diſoit mon fils? C'eſt-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai ſervi ſous lui, nous nous connoiſſons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée... Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit.

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert?

LAURE,

On le pourſuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avions vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (†). Il étoit tranquille

(*) Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maureval qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

(†) Charles ſe rendit dans la chambre du malade, avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibid.*

alors, sans émotion, sans trouble, & disoit se trouver assez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille sur ses jours! c'est le plus ferme soutien de notre parti infortuné. Notre défense sans doute étoit juste... Eh! que restera-t-il donc à l'homme si l'on veut lui ravir jusqu'à la liberté de penser? François catholiques, ô mes compatriotes! ne reconnoissons-nous pas le même Dieu? A quoi ont servi tant de combats cruels? Est-ce en se déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le Créateur... Il fut un temps où, désolé de voir l'embrasement de cette guerre civile, j'aurois plutôt souhaité que nous pussions tous devenir catholiques; mais peut-on agir contre sa propre conscience? Est-il en notre pouvoir d'avoir une croyance que nous rejetons en nous-mêmes? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard, qui a servi est sujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire! Tout le monde dit que c'étoit une profusion, & d'un faste, d'un éclat... Mais les époux avoient-ils l'air bien contens?

LAURE.

S'il le faut dire; sous tous ces superbes dehors,

je n'ai point apperçu de véritable joie. Une noce bourgeoise m'a toujours semblé plus riante. Cet appareil magnifique ne sert qu'à déguiser l'ennui. Tout est consacré à je ne sais quelle représentation. On observe scrupuleusement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays soit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois, & la plupart des physionomies de cette cour ne me plaisent point. Médicis a le regard funeste, & Charles IX semble être le page de sa mere. Je ne sais, mais je ne lui trouve ni cette noblesse ni cette dignité affable qui caractérise un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre?

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien?

LAURE.

Ah! voilà une physionomie d'homme à se faire adorer de tout le monde... Un front ouvert qui inspire la confiance... Des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à personne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere assis sur le trône de France.

ARSENNE *père*.

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas, ma fille?

SUZANNE.

Meſſieurs les Catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *père*.

Je ſuis bien ſûr que Coligny ne ſeroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre; mais que dis-je? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels; elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & ſombre.*

LAURE, *ſe levant avec précipitation.*

MON frere!... De retour & ſans mon époux?...

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au devant de lui, mon frere?

EVRARD, *les yeux baiſſés.*

Aſſez loin, ma ſœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni perſonne qui l'ait vu?

EVRARD.

Perſonne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit... Aſſeyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frere; comme vous êtes changé?

EVRARD, *troublé.*

Moi?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le fixant.*

Qu'avez-vous?

EVRARD, *s'efforçant de ſe remettre.*

Moi, je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra (*il lui verſe du vin.*)

EVRARD, *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner? . . . J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret!

EVRARD.

Oui; paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE, *pere.*

Présentement?

EVRARD.

Oui, sur le champ, & surtout sans faire semblant de rien.

ARSENNE, *pere.*

Allez le premier, je vous suivrai... Non, laissez-moi faire. (*se levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je sorte pour un instant.

LAURE, *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard, où allez-vous?... Vous me faites mourir... Votre air, votre son de voix... Eh mon Dieu! que lui seroit-il arrivé?... Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma sœur, soyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le serai pas... Pourquoi se séparer de moi?... Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD, *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer? Et sur quoi vous alarmez-vous?

LAURE.

Sur quoi, mon frere?.. Votre visage vous ra-

hit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jetée.

EVRARD, *troublé.*

Hélas! que vous dirai-je, ma sœur?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MON cher Evrard, Arsenne est-il de retour?.. Sauriez-vous?.... Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoie... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi! des nouvelles?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris sur la route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre!.. à Paris!.. Dieu! quel désastre!

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point?

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & ſon imagination prompte à s'enflammer va toujours ſaiſir l'excès du malheur.... Il ne peut-être que moindre dans la vérité... Parlez...

EVRARD.

Eh bien, il ſeroit inutile de vous rien déguiſer, & d'ailleurs le poids qui m'accable peſe trop ſur mon cœur.... Apprenez... (*il s'arrête.*)

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble; j'héſite à le dire. (*Il les prend chacun par une main, & leur dit à demi-voix:*) On parle d'une trahiſon abominable...

LAURE.

Quelle trahiſon?

EVRARD.

On dit que cette paix ſi ſacrée, ſur laquelle nos freres ſe ſont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de ſupriſes nocturnes, de violences, d'aſſaſſinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; ſelon les autres, on a embraſé leurs maiſons. L'Amiral même, dit-on, a été maſſacré dans ſon hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant ſa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas,

ma fille, ne le croyez pas... Cela eſt-il poſſible!.. Par l'ordre du Roi!.. N'avons-nous pas pour ſauvegarde, ſa parole? N'avons-nous pas, à ſa voix, dépoſé tout ſoupçon?.. Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre?.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens! ſeriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie?... Suzanne ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh! ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre... Un Roi de vingt-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas à des fêtes publiques, pour les égorger à l'iſſue des feſtins... Quoi, tant de promeſſes, quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démen-

tir !... Je ſuis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arſenne ! mon ami ! nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &.....

SUZANNE, *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent! Eh ménagez ſa ſenſibilité!

LAURE.

Mon frere! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi. ... Va, croyons en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel, de quel ton tu me conſoles!... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque..... Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquilliſer.

EVRARD, *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE, *pere.*

Non, non... modérez-vous, mes enfans; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis, pour devenir ſi-tôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable his-

toire? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la première fois que vous vous êtes trouvé abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Luringe que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere!.. pluſieurs!.. Ciel! ce ſeroit la vérité!

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout.. Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille, nous reviendrons. . . Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes ; songez qu'elles offenseroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?.... Arsenne! mon cher Arsenne!

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, si je pouvois le croire, que ferois-je encore sur la terre? C'est alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te serrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Protestans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arsenne, nous sommes tous plongés dans la consternation. Le malheur existe-t-il ? Où est votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Messieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une source obscure ; & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la suite.

THEVENIN.

Ces rapports se sont déjà beaucoup multipliés. Ils semblent venir de plusieurs endroits : heureusement cependant qu'ils paroissent se contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure.*) Entendez-vous, ma fille : ces rapports se contredisent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris... il m'est bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embrassant l'un d'eux.*

Ah! malheureux que nous sommes, en serons-nous quittes pour la terreur?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au devant du désespoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons sans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les dissiper. Je me transporterai sur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru....

LAURE, *donnant le bras à Arsenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point.... Allons apprendre ce que le ciel a décidé sur notre sort; mais hélas! que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ses pas dans une espece de desespoir. Elle va tomber sur un fauteuil, laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Suzanne la suit, & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein, & demeure immobile dans un douloureux silence.

LAURE.

LAISSE, laisse; tes soins sont inutiles..... il est tems que je meure.... ma mere.... mon époux... tu l'as entendu... ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés!.. La paix est dans le tombeau qu'ils habitent... C'en est fait, c'en est fait... tout est perdu pour moi. (*après un long silence*) Dieu! tu sais pour qui je t'implore..... N'est-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des assassins?.. Ah! s'il étoit ainsi, mille actions de graces te soient rendus..... J'embrasse toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles, mais pour celle-là, ô mon Dieu! daigne, daigne me l'épargner.... (*Elle retombe accablée & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

Arsenne pere, soutenu par Thevenin & suivi d'Evrard, arrive à pas lents jusqu'en présence de Laure: ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne silence.

ARSENNE *pere.*

Puisse la douleur me délivrer bientôt de ce monde!... terre sanglante!... jour affreux!... Je vous quitte. Qui pourroit vouloir survivre à de pareilles horreurs?... Ah! c'est bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere!... O mes chers parens!... O toi pour qui j'expire de terreur!...

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons: suivons nos freres lâchement massacrés. La France arrosée de leur sang n'est plus notre patrie. . . . . Recevez-moi dans votre séjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre sacrée, pardonne, si avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils!

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir.... O tourment!

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris! Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins; vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille, quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons.... Qu'entends-je? Quel bruit?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous,

Arſenne! Arſenne! Arſenne!

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.

SCENE III.

Les précédens, ARSENNE *fils*.

ARSENNE, (*il entre en désordre & s'élance: en passant il embrasse son pere & Evrard.*)

MON pere!... Mon ami!...

ARSENNE *pere*, & *Evrard*.

Mon fils!.. Mon ami!...

ARSENNE *fils*, *dans les bras de son épouse*, & *d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée! je te revois encore!...

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée & d'une voix affoiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie... (*ils restent quelques momens embrassés. Laure se dégage & le fait asseoir.*)

ARSENNE *pere*, *avec des entrailles.*

O Dieu! vous m'avez sauvé mon fils.

EVRARD.

Nous te revoyons!.. Réponds-nous, ami: tu ne t'es donc pas trouvé?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit?..

ARSENNE *fils, se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE *le prend par un bras & d'un œil alarmé visite ses habillemens.*

Dieux! ils sont tout couverts de sang... Tu es blessé?

ARSENNE *fils, à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien... hélas! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jetant un cri.*

Ma mere!.. Quoi, son sang!... Les monstres l'ont assassinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux!

EVRARD, *courant toute la scene en furieux.*

Ciel!.. ma mere!.. vengeance, vengeance!

ARSENNE *père tombe à coté de Laure.*

Chaque instant nous apporte des horreurs imprévues... Où sommes-nous, malheureux?.... Une main invisible nous a-t-elle précipités au séjour des démons?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le sang. Nos frères sont égorgés. Leurs assassins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps sanglans.

EVRARD.

Acheve... ma fureur est calme; parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur détestable fête cachoit le meurtre. En signant la paix ils signoient notre mort... Les lâches! ils nous tendent la veille une main caressante, ils nous souhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons; ils brisent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le sein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu?

ARSENNE *fils.*

Je ne sais... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruisseaux de sang, les monceaux de corps étendus qui barroient les passages, l'horreur & la confusion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que seul?... Les nôtres... Dieu!

ARSENNE *fils, dans un du désespoir.*

Quel reproche!.. Et demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il est encore des habitans... La mort étoit partout... Je combats les assassins. Je me trouve renversé parmi les mourans, & bientôt je n'embrasse plus que des cadavres. J'avois perdu le sentiment, ils me laissèrent pour mort; mais revenant à moi je suis sorti, pour ainsi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville : l'arme sanglante que je portois à la main, mes cheveux hérissés, mes habits souillés de sang & de poussière, m'ont fait regarder moi même comme un assassin.... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'espace qui me séparoit de vous. (*Il retombe accablé.*)

LAURE *à Suzanne.*

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE *fils, après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares?.. Mes idées se troublent... ma pensée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore (*en pleurant.*) ah mon père! j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux: je n'ai plus de mère.... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu?.. Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus, la main sur leur blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs.... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains!

ARSENNE *pere, avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux. Mais nommez ceux qui conduisoient la horde effrénée des meurtriers?..

ARSENNE *fils.*

A leur tête marchoient ces émissaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras lassé

de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD, *errant sur la scene.*

Quel tableau, Dieu vengeur! & ton tonnerre repose!

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine; ses eaux rouges de sang voituroient des corps défigurés. Je passe devant le louvre. Quel spectable! un peuple immense avec des gémissemens & des cris desespérés imploroit un asile aux portes du palais de ses Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du Souverain sans émouvoir son ame. Que dis-je! c'est là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaste scene de carnage. Le sang des sujets regorge à longs flots sous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hérissées des soldats renversent, déchirent ce peuple sans défense, tandis que Charles, & son barbare frere (†) du

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit!.. Ils ne sont que trop attestés par tous les mémoires du tems.

(†) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuscrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de M. Poulain, lieutenant général de la Prévôté de l'isle de France, auteur du procès verbal contenant l'histoire de la Ligue, sous le regne de Henri III. „ Henri, duc d'An-

haut de leur balcon, dans leur féroce allégresse, font voler la mort sur ceux qui fuient & tirent sur ces infortunés réclamant leur appui, comme sur les animaux de leurs forêts.

ARSENNE *pere.*

Arrête... épargne-moi... plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere!.. Ah mon ami!.. Si dans ces momens affreux je n'eusse songé à vous, à cette tendre épouse, le ciel m'en est témoin, j'aurois péri; mais aujourd'hui nous serions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait? à travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois

---

„ jou, qui fut Roi après Charles IX son frere, sous le nom „ d'Henri III, & le duc de Guise, dans les ordres qu'ils „ envoyerent dans les provinces, ordonnoient de n'épar- „ gner ni les vieillards, ni femmes grosses, ni enfans agissans „ ou à la mammelle. Henri eut l'honneur de tuer à coups „ d'arquebuse, par une des fenêtres du louvre, qui est la „ cinquieme devant la place du louvre, à compter du pe- „ tit pont de la Reine, sept personnes; & son frere Char- „ les IX en tua trois, & rioit si haut avec éclat qu'on les „ entendoit d'en bas".

trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah Mon fils! que dis-tu? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu; elle n'appartient qu'à lui... Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD, *avec force.*

Le ciel ſe tait.... C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre.*) Roi, prêtres, miniſtres, princes, courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable... Et voilà nos chefs! (*apres un ſilence.*) Amis! vous venez de l'entendre: (*aux Proteſtans*) ce ſont ces prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat... C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus... Laiſſerons-nous tant d'horreurs impunies?.. Attendrons nous qu'elles ſe renouvellent?.. Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils, aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brûle de les immoler...

ARSENNE *fils, ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE, *les séparant & se mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous sauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conservé?.. Vois ton pere, vois ton épouse... Fuyons avant que cet orage sanglant s'étende plus loin... Que sait-on s'il n'arriveroit pas jusqu'à nous? Un courage inutile n'est qu'une imprudence téméraire... Crois que sans toi tant de forfaits ne resteront pas sans châtiment. Remets-en le soin à ce vengeur suprême qui a compté les soupirs de toutes les victimes.

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouse, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle... Allez, & ne vous reposez pas que vous ne soyez en sûreté. Je saurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un seul instant, mon pere! ce n'est qu'en vous sauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne songez point à moi... Eh! qu'ai-je à perdre? Quelques jours malheureux & voisins du trépas. Partez, vous dis-je; prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuse patrie que le fanatisme arrose du sang de ses plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite nécessaire; & je fuirois seul! & je laisserois ici nos freres troublés, incertains;

tremblans dans leurs maisons, la tête sous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur salut à tous me regarde, & m'est aussi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens sentiers pour se réunir sur la frontiere. Nous te suivrons tour-à-tour, &c...

ARSENNE *fils, l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit se partager de même. Dans ces redoutables instans, est-il permis de séparer sa cause de celle de ses amis? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je saurai mourir aussi... C'est à vous de partir avec ma femme & Suzanne; leur sexe & votre âge sont un privilege; mais nous...

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMIS infortunés! voici donc aussi notre dernier jour?..

ARSENNE *fils.*

Clevard! Que viens-tu nous dire?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas! tu ne t'es sauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale; elle s'étend sur toute la France. Partout nous sommes proscrits. (*) Cette

(*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourrissoient sur la terre sans sépulture, & plusieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jetoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leurs poissons. (*Esprit de la Ligue, Tom. II.*

malheureuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous?... Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah Madame! ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes: elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? Le ſon redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas...

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(*Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.*)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous! amis qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir?

ARSENNE *fils, va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang... Où te cacherai-je, chere épouſe?... Comment te dérober à leurs coups?

LAURE *armée, & se rangeant auprès de son époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'est une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous jusqu'au dernier soupir.

ARSENNE *fils, à son pere en pleurant.*

Mais vous, mon pere, vous hélas! quel sera votre sort?.. Votre bras affoibli par les années, n'est plus celui qui s'est distingué dans les combats... A cette idée je frissonne. Un tremblement affreux me saisit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches assassins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon sang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y consens... ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défense, quoique légitime: mon fils! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny! ah Dieu! quel nom avez-vous prononcé?.. Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*jetant l'épée.*) Non, je n'ai plus besoin de cette arme. Recours foible & impuissant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul, je vous vengerai tous, amis; seul, je me sens la force d'épouvanter & d'arrêter vos assassins... Ciel! si tu m'as conser-

vé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami! quel eſt ton projet?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HELAS! où trouver un aſile? Quel Dieu daignera nous protéger?.. Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt!

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils ſauront bien comment nous ſurprendre ſans rien haſarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le ſignal éclatera: aſſaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maiſons, bientôt tout ſera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas!

MENANCOURT.

Aucun de nous ne sera épargné!

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*En virbunant Arsenne pere.*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, respectable Arsenne?

ARSENNE *pere, avec des sanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras!..

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils sont heureux, ceux qui se sont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreur!

MENANCOURT.

L'évêque triomphe: il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, sortant de sa léthargie.*

Poursuis, Menancourt, poursuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maisons aiguiser les poignards qui nous sont destinés. *Ils applaudissent à*

ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effraient par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils*, *dans un mouvement desordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en est trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire justice... C'est trop honorer des assassins que de les combattre... Evrard!... viens avec moi.

EVRARD, *avec transport.*

Je te suis partout.

ARSENNE *fils*, *toujours dans le même état.*

Je vais saisir le chef de ces prêtres barbares. Sous son vêtement de pontife, il sentira le fer dans son cœur altéré de la soif de notre sang... Si mon bras foiblissoit...

EVRARD.

Je t'entends.

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ses ministres!

ARSENNE *pere.*

Dieu!... Mon fils!... Quel dessein affreux! écoute moi....

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit sanglante, vos mains seroient déjà dans leurs cœurs...

EVRARD, *prenant la main d'Arsenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à son époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête, songe que dans ce sein malheureux est enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de respirer l'air que ces monstres respirent... Qu'a-t-il besoin de naître?... La vie n'est qu'un présent fatal que je maudis & que je déteste.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi...

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel!... Est-ce toi qui parles?..

ARSENNE *pere.*

Mon fils!...

LAURE, *à ses genoux.*

Aie quelque pitié d'une mere..

ARSENNE *fils, détournant la tête.*

Je suis mort pour vous tous; je ne vous écoute plus... il n'existe plus de moi que deux bras armés pour la cause commune.

LAURE, *lui faisant une espece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!... Tes sens sont aliénés... Laisse désarmer ton bras..... Tu caches un poignard... Ah! barbare, tu m'en punis, je veux te l'ôter des mains.....

ARSENNE *fils, le repoussant.*

Qu'oses-tu dire!... Tremble!... Tu ne sais pas... ce poignard!... nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées..... C'est un monument éternel du crime... Un sang précieux a gravé sur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un sang précieux!... Tout le mien s'est glacé...

ARSENNE *fils.*

Malheureuse!... Oses-tu le demander?... Je l'ai retiré fumant du sein de ta mere expirante... Il faut que mon bras le replonge tout entier.

LAURE.

Je me meurs....

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils, avec un geste terrible.*

Non, je le garde; il est à moi... Les cruels!.. Marchons..... Ils m'ont assez montré comment l'on assassine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où sont-ils les barba-

res? Le sang innocent des miens me crie: frappe... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs assassins.

ARSENNE *pere, s'opposant à leur passage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriserez ma voix mourante.

EVRARD.

Cessez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur sang.

ARSENNE *pere, succombant à moitié sous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi! voulez-vous me voir expirer à vos pieds?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere, (*ses enfans le relevent en donnant des signes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille a un vieillard qui touche à sa derniere heure... la douleur va consumer le reste de ses ans.. Je sens vos transports & les accès de votre desespoir; mais répondez-moi, mes fils? A quoi sert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne sont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux: Le fort écrase le foible, & sourit encore de son audace impuissante... N'imitons pas les cruels catholiques; laissons-leur l'emploi du poignard; &, s'il faut choisir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide.... Le ciel en ce moment jette en mon sein un rayon de sa lumiere; il m'éclaire, il m'inspire, il me donne une juste confiance en lui, & je vais t'étonner.... Ce prélat sur qui tu veux porter tes mains desespérées ne partage point les fureurs

de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE *fils.*

Lui!.. ſuppôt de Rome... humain!... compatiſſant!.. Ah!...

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'eſt après les ſcenes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans les cœurs, & préſerve les dernieres victimes... Aſſemblons-nous au palais de l'évêque. La ſainteté du lieu ſera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Ils n'eſt point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours tems de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il ſera tems lorſque votre ſang rejaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes..... Eh quoi! vous voulez que je voie maſſacrer ma femme, vous, mon ami?... Si le ciel me déſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue... Oui, grand Dieu! mon bras eſt prêt à frapper; nul que toi ne peut le déſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire; mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle! ouvre les yeux: qui a veillé sur toi dans l'horreur du massacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, si ce n'est ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence? N'est-ce pas sa main invisible & puissante qui a conduit jusqu'ici tes pas? Et tu ne compteras plus sur sa miséricorde, ingrat, sur cette miséricorde qui s'est manifestée sur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu jusqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous, comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triste famille, pour la frapper ensemble & l'écraser du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-tems l'oreille à ce langage d'une timide vieillesse? Vous parlez de modération, mon pere, lorsque nous sommes environnés de tigres furieux!... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'assassin est toujours lâche quand on prévient ses coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été surpris; nous ne le sommes pas... Irons-nous offrir notre sein aux meurtriers qui riront de notre foiblesse, & leur ferons-nous dire encore que nous ne savons que pâlir & mordre la poussiere?... Non, nos bras desespérés auront quelque force... Mais c'est trop parler... Tout est permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure.*) Ma sœur, je te donne le dernier adieu... Tu sais qui je vais venger.

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere!... Hélas! où comptez-vous aller sans moi?

ARSENNE *pere, dans la désolation.*

Ah! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'entendent plus.... Ils vont être des forcenés comme les catholiques; ils vont allumer la colere céleste. (*saisissant son fils qui fortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arsenne?... Mon fils!.. Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de surprise.*

Moi! les justifier!

ARSENNE *pere, avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel.... Mais ne crois pas que je t'abandonne (*avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras; je te crierai: *tu n'es plus un chrétien*; &, t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, revenu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix? Ciel!... je tombe dans vos bras.... Ayez pitié de moi & de ma fureur... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquil-

le que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami & vous.... Dites, & j'obéis sans résistance... Quel espoir allez-vous me donner?

ARSENNE *père, le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr, le plus convenable aux circonstances, il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous réfugier au palais de l'évêque, nous y réunir tous. Là rassemblés, nous trouverons, si mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix, où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémissemens ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins, nous serons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puisque nous ne formons plus tous ensemble qu'une seule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du sage & vertueux Arsenne. Plusieurs de nos freres se sont déjà rendus dans ce palais comme dans un sanctuaire inviolable..... l'évêque, à nos vœux supplians, pourra sentir son cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuse un asile à ses pieds; s'il nous rejette sous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer soient aussi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, jusqu'à l'instant qu'il faudra frapper. Sachons nous

modérer, dissimuler même; autrement leur triomphe seroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus sage, comme le plus sûr. . . . . Nous suivrons tous le même destin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*à Arsenne fils & l'environnant*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils, dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embrasserai cet espoir puisqu'il vous reste. . . . Je me contiendrai; je me soumettrai à tout pour le salut général. . . J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conserver vos jours. . . . Mais veillez sur ce que j'ai de plus cher. . . Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici.

LAURE, *vivement.*

C'est en vain. . . . je ne puis plus te quitter.

ARSENNE *fils, se jetant dans ses bras.*

Ah!

ARSENNE *pere, avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'espérance. Qu'elle embrase nos cœurs de son feu divin & consolateur. Épouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en assassins; & montrons en mourant

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

Mon frere!... Mon ami!... Mon ami!.. Mon frere!

(Ils sortent tous ensemble en observant toutefois un certain ordre.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La scene est dans le palais de l'évêque.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente l'appartement de l'évêque, un Diacre est dans le fond. Sur un des côtés du théâtre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée sur un prie-Dieu, & de l'autre se couvrant le visage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler... Un grand Christ doit être au-dessus du prie-Dieu.*

GRAND Dieu!... & ce sont des chrétiens!.... Est-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*il reste dans un profond silence: il soupire: il prie: il se releve.*) Quelle image épouvantable! que de crimes! O superstition! Cruel fanatisme, quand cesseras-tu de profaner ma sainte religion? .. D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'imposteur ambitieux qui

corrompt l'esprit foible, & qui le pousse au meurtre.... Ah, cruels! si la vengeance vous portoit à verser le sang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile respectable & sacré?.. Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux? Vous bâtissez vos grandeurs sur de vastes forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre sous vos pas.... O Médicis! & toi Charles!.... O le Roi que le ciel m'a donné! quel nom allez-vous porter sur la terre? Quel rang allez-vous tenir dans la postérité? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réservés.... Pere des humains, pere miséricordieux, ne les ménage point dans ce monde; qu'ils servent à ta justice d'exemple effrayant, mais daigne les préserver dans l'autre des supplices éternels. (*Il se remet à prier.*)

(*L'on vient parler au Diacre. Celui-ci sort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche; l'évêque se leve.*)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *grand-vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le lieutenant de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduiſe.

(*Il va le recevoir. Simon eſt devant qui donne ordre aux domeſtiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde ſe retire.*)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde! Que nous veut-il?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé*.

Qu'entends-je!

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé, elle

déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fideles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monſieur, puiſque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme? &, dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura

(*) Le Roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Eſprit de la Ligue, Tom. II.*)

disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monsieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette sanglante trahison. Chargé du salut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pasteur ne saura que prier pour la conversion de ceux qui ne sont pas encore appelés. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de les convaincre de la supériorité de notre croyance... Je ne connois point, Monsieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner.... Ainsi, loin d'approuver la conduite du Roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je suis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI, *surpris.*

Y pensez-vous, Monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y pense très-bien, Monsieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne pensoit pas comme nous?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais songez-vous, Monseigneur, que par une desobéissance aussi formelle, vous vous rendez coupable du crime de lèze-Majesté au premier chef?

JEAN HENNUYER.

C'est en ne protégeant pas contre lui ses sujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Envisagez, de grace, le péril où vous vous exposez... Voilà l'ordre qui me concerne.

Voici le vôtre... Lisez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuse, vous dis-je de l'accepter.... L'ordre me paroît injuste, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Est-ce à nous d'examiner les ordres du souverain? Dieu l'a mis sur le trône, il regne par lui. C'est à lui seul qu'il est responsable de ses actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à personne; car, méconnoissant les loix, il méconnoît l'auteur de toute justice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir est d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous sommes dégagés du reste. Si chaque

ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du Monarque, que deviendroit alors ſon autorité?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monſieur: s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie: celles-ci peuvent être oubliées; mais elles ſeront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon; bien différentes, par conſéquent, de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejetée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien avant que d'être sujet; que le Monarque, qui passe, n'est point la patrie; qu'il est des bornes que le pouvoir royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou résister: il est de ces ordres sanguinaires que la divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste... Quoi! Charles, âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des prélats sexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'église, & mépriser le salut de nos ames? L'humanité, croyez-moi, a ses droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en Roi.... Il faut donc, Monsieur, servir notre jeune Monarque en lui désobéissant, & je ne serois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il seroit aussi inutile que dangereux de s'y ar-

rêter... Joignez-vous à moi, Monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous; ne vous perdez pas.. Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort; le Roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique Romain, Monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux Rois, quels qu'ils ſoient? N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer? Quand le fils ainé de l'égliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit?... La loi a pour caractere non équi-

voque le consentement général de la nation; & depuis quand les peuples se sont-ils élu un Roi despote, arbitraire, absolu? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée? S'il regne sur eux, ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le Monarque a des coupables à punir?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri universel doit constater le forfait, & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique; elle se fait entendre, ou plutôt elle tonne au-dessus du diadême. Nulle excuse pour le souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, consacrés à la justice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples; il doit se redouter lui-même, & craindre surtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il m'éprise ces formes augustes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus est formel... Vous allez le signer, s'il vous plait, Monseigneur... Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le signerai, & de tout mon sang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en soupirant.*) En croirai-je mes yeux? Quel moment pour la race future! „ N'épargnez ni les vieillards, ni les femmes grosses, ni enfans agissans & à la mammelle. (*)" Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le sien. (*Il écrit, se leve, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de Roi.*) Tenez; Monsieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponse.

Le lieutenant de Roi se retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guise.

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON, *accourant avec inquiétude.*

Ah Monseigneur! qu'avez vous fait? vous avez l'ame trop sensible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'osez-vous dire? Appelez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh! que vous font-ils pour vous sacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laissez faire le conseil du Roi. Il sert la religion & nous. D'ailleurs ces proscrits sont des hérétiques entêtés qui ne respirent que la ruine de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment descendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous pensez ainsi, Monsieur... Certes je ne croyois pas avoir si près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits sacerdotaux que pour le malheur des autres, & le deshonneur d'une loi sainte. Est-ce là le langage des apôtres? Où avez vous lu de pareilles maximes? Rien n'est plus injurieux à la religion, ni plus contraire à son esprit, que ces

excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (vous devriez le savoir) est celui de la charité; & le second, l'obligation de l'étendre jusqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliotheque, lisez y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez si le fanatisme a jamais pu le faire servir à autoriser ses fureurs.... Gardez-vous surtout de vous présenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau... Vous ne sortirez point sans mon ordre.... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre sous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoissez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puisse un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez besoin... Allez, & sachez vous repentir.

SIMON, *à voix basse.*

Oui, je me repens; car, de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il sort.*)

SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les Curés de Liſieux.*

(*On voit les Curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait ſigne d'approcher.*)

SAGE Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sébaſtien, approchez... Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez. J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions... Allez, que nos égliſes ſoient ouvertes; appelez-y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſurtout la pénitence; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prieres cherche à deſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crime, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes... Hélas! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(*Les Curés ſortent après avoir humblement ſalué l'évêque.*)

* * *
* *
*

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de proteſtans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche. Je crains...

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi; qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts: dites leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec ſurpriſe.*) Mais le lieutenant de Roi encore, que veut-il?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je reviens sur mes pas.

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monsieur?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il est encore tems de vous joindre à moi, & rien n'aura transpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penser... Vous souffrirez seulement ce que vous ne pouvez empêcher,

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher? Qu'entendez-vous? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi sur ma commission, & j'ai vu que votre desobéissance ne me dégageoit pas, que je resterois toujours inculpé pour n'avoir pas pressé l'exécution: ainsi je vais notifier l'ordre & disposer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce massacre! Vous vous êtes flatté que

content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'état... Non, non, je suis le pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques; & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fièrement.*

Mais vous vous abusez, Monseigneur; mes soldats, je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites vous? Je leur commanderai au nom de pontife, si ce n'est au nom d'homme... J'irai, j'irai au devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons si les sacrileges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés; Arsenne fils & Evrard sont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici sous ma garde. Ce palais est à vous. Désormais il vous servira d'asile, & s'il le faut de citadelle. Je réponds de vos jours (*à plusieurs prêtres qui sont présens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé se rende en foule à ma voix; qu'il vienne servir & défendre ce peuple infortuné. (*aux protestans.*) Mes freres, ce n'est point notre sainte religion qui vous hait & qui vous poursuit. Elle vous aime toujours comme ses

enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours; mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE *fils, à son pere.*

Quel langage, mon pere! Comme il m'étonne! (*à l'évêque.*) Quoi! ce seroit vous qui nous protégeriez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défense, & contre qui!.... Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir; & le sanctuaire où repose le Saint des Saints va vous servir de refuge contre la barbarie, jusqu'à ce que la réponse de la cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *fils, à son pere.*

O Dieu! est-il possible?.. C'est un prêtre, & il parle ainsi!...

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'est Dieu qui l'inspire... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*en montrant les protestans.*) Hélas! nous étions prêts à les embrasser dans

le même temple; ils revenoient à nous (*) & dans un instant fatal, voici que tout est embrasé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verser le sang de ses semblables, c'étoit honorer l'être suprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion est celle qui est bienfaisante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il soit adoré de tous.

ARSENNE *fils, à part.*

Quelle morale pure & touchante!...

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'évêque.*

Ainsi vous appelez ouvertement la révolte, & vous les soulevez contre le trône.... Votre zele est indiscret, Monseigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent jusqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere,... le barbare!

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appelant les protestans.*)

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voutes de la cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & de Moncontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Danville: bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux François.

teſtans.) Venez, venez, mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi.... C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. (*au lieutenant de Roi.*) Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi! ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez raſſemblé mes victimes.... Vous me ſecondez en les protégeant... Je reviens, &... (*il ſe fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils, s'élançant le fer en main ſur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare; péris...

(*Tous les proteſtans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le lieutenant de Roi de tout ſon corps.*

Que faites-vous, amis?.. Cruels! arrêtez, que voulez-vous faire?

ARSENNE *fils, menaçant.*

Prévenir ſes coups & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où ſuis-je?

JEAN HENNUYER, *protégeant toujours le lieutenant de Roi.*

Percez ce sein... Je monstai content si je desarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux siens.*

Amis, c'eſt un Dieu!.., j'ai honte de ma fureur. Jetons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'évêque & dépoſent leurs épées. Arſenne fils proſterné.*) Héros de l'humanité! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître.... Nous courions en deſeſpérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous desarme, (*au lieutenant de Roi*) & c'eſt à elle ſeule, Monſieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace! j'en frémis!...

ARSENNE *pere, à l'évêque.*

Pontife humain! ah! pardonnez-leur.... Egarés par l'infortune, ils ſe perdoient ſans vous.... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches...

Eh! que tous les chefs de votre égliſe ne vous reſſemblent-ils? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard.... L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres;.... quel triomphe pour mon

cœur! Oh! que n'êtes vous les enfans de ma loi! (*au lieutenant de Roi*) Voyez, Monsieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes se sont déjà commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui saignera longtemps. Elle aura perdu volontairement de sa force ainsi que de sa gloire, & tel sera le fruit de l'intolérance; elle amene à sa suite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je pars sur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de se passer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monsieur, c'est là que vous devez être... de mon côté, je préviendrai aussi la cour, quoique nos intérêts ne soient pas faits pour se ressembler.

SCENE VIII.

Les acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas! vos égaremens: mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme; car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez.. Oui, le deſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre. . .

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous feriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé!... J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux au-

sels.... (*lui baisant la main*) mais hélas! bien différentes de celles que je touche, se plonger dans le sang des miens. J'ai vu le sourire de leur horrible joie insulter aux soupirs des mourans... Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécrable! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes: mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces?

ARSENNE *fils.*

Hélas! ils nous assiegent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de Roi a jeté sur nous un regard menaçant. Il va armer ses soldats. Payés pour le carnage, ils ne savent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit si chere; mais sauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui restera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préserverai tous. Ici le lieutenant de Roi n'osera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le salut général. Ces atrocités sont trop étran-

geres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis; & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords! eux! ah c'est une illusion de votre cœur généreux... Hélas! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois; ils s'avancent en troupe; c'est fait de nous. (*douloureusement.*) Sauvez seulement mon pere, ma femme..... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Rassurez-vous, rassurez-vous.

Foule de protestans environnant le prélat.

Sauvez-nous, sauvez-nous.... nous allons tous périr.....

JEAN HENNUYER.

Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Les officiers entrent en corps.*)

* * *
* *
*

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER *Major.*

Nous venons vous déclarer, Monseigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du Roi & de son état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'est trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuses, mais pas un seul bourreau (*).

JEAN HENNUYER, *le pressant dans ses bras.*

C'est vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais

(*) On sent bien qu'on a voulu consacrer ici l'exemple trop peu suivi de plusieurs commandans de provinces qui eurent la probité & le courage de rejeter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné: Chabot Charni en Bourgogne: S. Heran en Auvergne, de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe à Bayonne; Thomassear de Cursay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, historiographe du Roi, dans les mémoires de M. Poullain déjà cités, page 21.

enfans de la patrie & de la religion : vous les ferez toutes deux à la fois, vous ſerez chéris & honorés par elles dans les temps les plus reculés ; & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaiſant de l'humanité.

ARSENNE *fils*, *à l'évêque.*

Ah ! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent..... Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecrettes, c'eſt que nous avons ignoré juſqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins ; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de Roi, & y mendier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere*, *avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplait à la cour, ſi elle traite de révolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de deshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte; ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter? Vous avez accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion. . . . Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejeter ſur moi; quiconque fait ſon devoir, ſuivant les mouvemens de ſa conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois. . .

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux!... je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie.

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité?

(*Ici paroiſſent les curés de Liſieux.*)

SCENE X, & *derniere.*

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie.... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

Les curés sont suivis d'une foule de catholiques de chaque paroisse, qui, changés par leurs prédications, embrassent les protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.

ARSENNE *pere.*

Que n'avons nous toujours été ainsi unis!.. tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité.... pourquoi a-t-il été trompé?.... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je! ils s'ex-

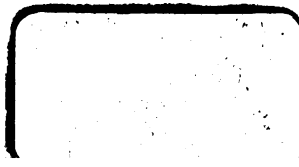
poſent à toute la colere de la cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons enſemble par la ville ; que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

— *Les curés ſe confondent avec les réformés, & le digne prélat ſort le dernier, en tenant la main du vieil Arſenne. Les officiers ferment la marche.*

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée : l'*Eſprit de la Ligue*, que j'ai déja citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je ne puis en citer une meilleure. „ La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du „ comte de Tende a fait croire que leur généroſité fut ré- „ compenſée par le poiſon.

Fin du troiſieme & dernier Acte.
Ainſi que du ſecond Volume.

MAR 1 9 1930